Isaac

Asimov

Au prix du papyrus



ISAAC ASIMOV

Au prix du papyrus



DENOEL

nouvelles traduites de l'américain
par Monique Lebailly

INTRODUCTION

Eh bien, nous voici de nouveau !

C’est le douzième recueil de nouvelles de science-fiction que je publie chez Doubleday et je ne vois pas bien ce que je pourrais en dire… Si, quelques petites choses que je vais numéroter afin de ne pas m’étendre trop.

Un. J’aimerais me justifier de l’éternelle accusation portée contre moi : « Vous n’écrivez plus de science-fiction. » C’est vrai que la science-fiction n’est ni mon unique ni mon principal sujet d’inspiration. Cependant, j’en écris toujours. Je vous prie de noter que sur les vingt et une nouvelles de ce volume, deux seulement ont été publiées avant 1976.

Deux. Dans plusieurs anthologies antérieures, j’avais rangé les nouvelles par ordre chronologique, soit celui dans lequel je les avais écrites, soit celui dans lequel elles avaient été publiées. Cette fois-ci, afin de varier un peu, je vous les présente par ordre alphabétique[1]*.*

Trois. Chaque nouvelle est précédée d’une petite introduction que mon éditeur a imprimée dans un autre caractère, afin qu’on ne la confonde pas avec l’histoire elle-même.

Voilà, c’est tout. Et l’on dit que je suis bavard !

AU PRIX DU PAPYRUS

Tout ce que j'entreprends ne réussit pas. En juin 1978, il me vint à l'idée d'écrire une histoire burlesque du monde, car je venais de penser à une scène initiale fort drôle. Malheureusement cette scène amusante, que je croyais être la première d'une série, fut la seule que je rédigeai. Aussi j'abandonnai ce projet. Je proposai donc le début de ce livre-qui-tourna-mal à George Scithers qui le publia dans le numéro de printemps d'*Asimov's Science-Fiction Adventure Magazine* (ou *Asfam* comme je l'appellerai dorénavant).

Mon frère se mit à dicter dans son meilleur style oratoire, celui qui tient les tribus suspendues à ses lèvres.

« Au commencement, dit-il, il y a exactement quinze milliards deux cents millions d'années, un grand *boum* se produisit et l'Univers… »

Mais, je m'étais arrêté d'écrire.

« Il y a quinze milliards d'années ? m'écriai-je, incrédule.

— Eh bien, oui. Tu sais que je suis inspiré.

— Je ne mets pas le fait que tu sois inspiré en doute. » (Il vaut mieux pas. Il a trois ans de moins que moi, mais je n'essaierais jamais de mettre son inspiration en doute. Personne d'autre non plus, car ça chaufferait drôlement.) « Mais as-tu l'intention de raconter l'histoire de la Création sur une période de quinze milliards d'années ?

— Il le faut bien, répondit mon frère. C'est le temps que cela a pris. Tout est là-dedans », il se tapa le front, « et cela vient de la plus haute autorité. »

Alors là, je posai mon stylet.

« Sais-tu combien coûte le papyrus ? lui demandai-je.

— Pardon ? (Il est peut-être inspiré, mais j'ai souvent remarqué que l'inspiration ne couvre pas des sujets aussi sordides que le prix du papyrus.)

— Suppose que tu décrives les événements d'un million d'années sur chaque rouleau de papyrus. Il te faudrait quinze mille rouleaux. Tu devrais parler longtemps, et tu sais que tu te mets à bégayer au bout d'un moment. Il faudrait que j'écrive longtemps pour les remplir et mes doigts ne tiendraient pas le coup. Et même si nous pouvions nous offrir tout ce papyrus et si tu avais assez de voix et moi assez de force, qui accepterait d'en copier une telle quantité ? Nous devons assurer une centaine de copies avant d'être publiés, et sans cela, pas de droits d'auteur, hein ? »

Mon frère réfléchit un moment.

« Tu crois vraiment qu'il faut que je coupe ?

— Coupe, si tu veux toucher le public.

— Que penses-tu de cent ans ?

— Que penses-tu de six jours ?

— On ne peut pas résumer la création en six jours, s'écria-t-il, horrifié.

— C'est tout ce que j'ai comme papyrus. Alors, que décides-tu ?

— Oh ! bon », dit-il. Et il se remit à dicter.

« Au commencement… Il faut vraiment que ce soit en six jours, Aaron ?

— En six jours, Moïse », répondis-je fermement.

BON GOÛT

Fin 1975, Alan Bechtold, qui dirigeait une petite maison d'édition semi-professionnelle appelée Apocalypse Press, voulut publier, une par une et à tirage limité, une série de nouvelles de science-fiction écrites spécialement pour cette collection. Au bout d'un an, les droits devaient revenir à l'auteur.

Intéressé par cette proposition, j'écrivis, en janvier 1976, cette nouvelle qui, je l'avoue, m'a beaucoup plu. Il me semblait que j'avais réussi à créer un fascinant milieu socio-culturel. Bechtold l'a publiée mais les autres auteurs qui lui avaient promis des textes n'ayant pas tenu parole, le projet tourna malheureusement court.

Néanmoins, une fois l'année écoulée, je proposai « Bon goût » à George Scithers, pour ma propre revue qui venait de voir le jour, et elle parut en automne 1977 dans *l'Isaac Asimov's Science-Fiction Magazine* (que j'appellerai dorénavant *l'Asimov's*).

1

Il est évident que si Chawker le Cadet n'avait pas fait le Grand Tour, rien de tout cela ne serait arrivé… sa famille n'aurait pas été déshonorée aux yeux stupéfaits et horrifiés de tout Gammer.

Ce n'était pas vraiment illégal de faire le Grand Tour mais celui qui l'entreprenait était considéré, du moins sur Gammer, comme socialement douteux. Chawker l'Ancien avait toujours été contre, rendons-lui cette justice, mais Dame Chawker avait pris fait et cause pour son petit dernier, et il est parfois difficile de résister à une mère. Chawker était son second enfant (tous deux des fils, d'ailleurs) et elle n'en avait pas eu d'autre, bien sûr, aussi ne nous étonnons pas si elle l'aimait à la folie.

Son plus jeune fils avait exprimé le désir de voir les Autres Mondes de l'Orbite et promis de ne pas rester absent plus d'un an. Elle s'était tracassée, avait pleuré, dépéri même, puis pour finir, elle avait séché ses larmes et parlé fermement à l'Ancien… et Chawker le Cadet était parti.

Il était maintenant de retour, après une absence d'un an, jour pour jour (c'était un jeune homme qui tenait toujours sa parole, et puis, soyez-en sûr, le soutien de l'Ancien aurait cessé dès le lendemain), et la famille lui faisait fête.

L'Ancien portait pour l'occasion une brillante chemise noire, toute neuve, mais son visage compassé était sévère et il ne s'abaissa pas à demander des détails. Il ne s'intéressait *absolument* pas aux Autres Mondes dont les étranges manières et l'alimentation primitive ne valaient pas mieux que les mœurs de la Terre (dont les habitants de Gammer ne parlaient *jamais).*

« Ton teint est encrassé et gâté, Chawker le Cadet », dit-il. (En l'appelant ainsi, il montrait son mécontentement.)

Chawker éclata de rire et la peau lumineuse de son visage plutôt mince se plissa.

« Je suis resté à l'abri du soleil autant que je l'ai pu, mon Ancien, mais sur les Autres Mondes, ce n'est pas toujours possible.

— Son teint n'est pas du tout encrassé », répliqua vivement Dame Chawker qui ne put s'empêcher d'intervenir. « Il en émane un certain rayonnement.

— Celui du Soleil, ronchonna l'Ancien, et je ne serais pas étonné d'apprendre qu'il est allé tripatouiller cette saleté de terre qu'il y a là-bas.

— Je ne me suis pas occupé de culture. C'est un travail très dur. Mais j'ai parfois visité quelques cuves à moisissures. »

Chawker l’Aîné, qui avait trois ans de plus que lui et lui ressemblait beaucoup, quoique plus rond de visage et plus lourd de corps, était partagé entre deux sentiments. Le fait que son jeune frère ait vu les différents mondes de l’Orbite le remplissait d’envie, mais rien que d’y penser, il éprouvait une profonde répugnance.

« As-tu goûté leur Aliment de Base, Cadet ? demanda-t-il.

— Il fallait bien que je mange quelque chose. Bien sûr, il y avait vos colis, Dame-mienne. Ils m’ont parfois sauvé la vie.

— Je suppose, dit Chawker l’Ancien avec dégoût, qu’il doit être immangeable. Comment savoir si de la saleté ne s’y est pas glissée. »

Chawker le Cadet réfléchit, comme pour tenter de peser ses mots, puis il haussa les épaules.

« Cela permet de subsister. On finit par s’y habituer. Mais ne parlons pas de cela. Ma Dame, mon Ancien, je suis *si* heureux d’être de retour. Les lumières sont si douces et si chaudes.

— Tu en as soupé du soleil, j’imagine. Mais tu as *voulu* y aller. Bon retour dans le monde intérieur dont la lumière et la chaleur, contrôlées par nous, permettent de s’enfermer loin du brasier solaire. Bon retour dans la matrice de l’Homme, comme dit le proverbe.

— Pourtant, je ne regrette pas d’être parti, dit Chawker le Cadet. J’ai vu huit mondes différents, vous savez. Cela donne des idées que l’on n’aurait pas eues autrement.

— Et qu’il vaudrait mieux ne pas avoir, dit l’Ancien.

— Je n’en suis pas certain », dit le Cadet. Et sa paupière supérieure droite ne trembla que légèrement lorsqu’il croisa le regard de son ancien. Celui-ci pinça les lèvres mais ne dit rien.

2

Ce fut un vrai festin. Personne n'aurait pu dire le contraire, et, à la fin, Chawker le Cadet, qui avait été le plus affamé de tous pour commencer, fut le premier à repousser son assiette. Il ne pouvait pas faire autrement ; la Dame n'aurait pas cessé de la garnir d'échantillons sortis d'un garde-manger qui semblait être inépuisable.

« Dame-mienne, dit-il affectueusement, ma langue est fatiguée. Je ne peux plus rien goûter.

— Toi, incapable de goûter ? Quelle histoire à dormir sans hypno me racontes-tu là ? Tu as le don du Grand Ancien lui-même. À l'âge de six ans tu étais déjà un Goûteur ; tu nous en as donné d'innombrables preuves. Tu savais détecter tous les additifs avant de pouvoir prononcer correctement leurs noms.

— Les papilles gustatives s'émoussent lorsqu'on ne s'en sert pas, dit lugubrement Chawker l'Ancien ; un long séjour dans les Autres Mondes peut gâcher totalement un homme.

— Ah bon ? Eh bien, fit la Dame, Cadet-à-moi, dis à ton Ancien sceptique ce que tu as mangé.

— Dans l'ordre ?

— Oui. Prouve-lui que tu n'as rien oublié. »

Chawker le Cadet ferma les yeux.

« Ce n'est pas une épreuve équitable, dit-il. Je me suis tellement délecté que je n'ai pas pris le temps d'analyser le goût ; et cela fait si longtemps…

— Il trouve de bonnes excuses, vous voyez, Dame ? dit l'Ancien.

— Mais je vais essayer tout de même », s'empressa d'ajouter Chawker le Cadet. « Tout d'abord, l'Aliment de base de tous les mets provenait des cuves à moisissures du quartier est ; et de leur treizième couloir, je crois, à moins qu'il n'y ait eu de grands changements durant mon absence.

— Non, c'est bien cela, dit la Dame avec satisfaction.

— Et elle nous a coûté cher, dit l'Ancien.

— Au retour du fils prodigue », dit Chawker l'Aîné d'un ton un peu acide, « on sert les moisissures les plus grasses, comme dit le proverbe… Passe aux additifs, Cadet, si tu le peux.

— Eh bien, on avait d'abord généreusement versé du Matin-de-Printemps, puis un peu de Feuilles-Rafraîchies, et une pointe, rien qu'une Pointe-d'Asperge.

— Tout à fait exact », dit la Dame en souriant de bonheur.

Chawker le Cadet continua d'énumérer la liste, les yeux clos, sa mémoire gustative se roulant voluptueusement dans la saveur et la consistance des prélèvements. Il sauta le huitième puis revint dessus.

« Celui-là me laisse perplexe.

— Tu n'en as rien tiré ? demanda l'Aîné avec un grand sourire.

— Bien sûr que si. J'ai identifié presque tout. Il y avait de l'Agneau-Folâtre – pas de l'Agneau-Sauteur. C'était du Folâtre, même s'il tournait un tout petit peu au Sauteur.

— Allons, n'essaie pas de compliquer les choses. C'est très facile, dit Chawker l'Aîné. Et quoi d'autre ?

— De la Menthe-Verte, avec un brin de Menthe-Surette – *les deux* – et une pincée de Sang-Qui-Pétille… Mais il y avait autre chose que je n'arrive pas à identifier.

— Était-ce bon ? demanda Chawker l'Aîné.

— Bon ? il ne faut pas me demander cela aujourd'hui. Tout est bon. Tout est succulent. Et ce que je peux identifier m'a paru tout à fait succulent. Un peu comme Fleur-de-Haie, mais en meilleur.

— Meilleur ? dit Chawker l'Aîné ravi. C'est de moi.

— Que veux-tu dire ?

— Mon fils qui-est-resté-à-la-maison a bien travaillé pendant que tu n'étais pas là », dit l'Ancien d'un ton froid mais approbateur. « Il a conçu un programme d'ordinateur qui a produit trois nouvelles molécules de parfums compatibles avec l'Aliment de Base et très prometteuses. Tomasz le Grand Ancien en personne a goûté l'une des découvertes de l'Aîné, celle que tu essaies d'analyser, Mon-Frivole-Cadet, et il l'a approuvée.

— En fait, il n'a rien dit, Ancien-à-moi, précisa Chawker l'Aîné.

— Son expression parlait pour lui, dit la Dame.

— C'est *bon* », reconnut le Cadet plutôt démoralisé de se voir arracher le premier rôle de la soirée. « Vas-tu te présenter au Concours ?

— J'y ai pensé », dit Chawker l'Aîné en essayant de paraître indifférent. « Mais pas avec cet additif-là – au fait je l'ai appelé Lumière-Pourpre – car je crois avoir quelque chose d'autre beaucoup plus digne du Grand Prix.

— Je me suis dit…, commença Chawker le Cadet en se rembrunissant.

— Oui ?

— … que j'étais prêt à aller me coucher et à dormir. Mais redonnez-moi encore une bouchée de la découverte de l'Aîné, Dame-mienne, et voyons ce que je peux en tirer sur la structure chimique de sa Lumière-Pourpre. »

3

L’atmosphère de fête se prolongea encore une semaine dans la maison des Chawker. L’Ancien était bien connu à Gammer, et la moitié des habitants de ce monde défila dans ce quartier avant que leur curiosité soit apaisée et qu’ils aient vu de leurs propres yeux que le cadet des Chawker était revenu indemne. La plupart firent des remarques sur son teint et plus d’une jeune femme demanda à lui toucher la joue, comme si son léger bronzage était une couche que l’on pouvait palper.

Chawker le Cadet supporta ces attouchements avec une vanité pleine de majesté, mais la Dame désapprouvait ces requêtes et ne le cacha pas. Tomasz, le Grand Ancien lui-même, descendit de son aire, aussi grassouillet qu’un habitant de Gammer se permettait de l’être ; son âge et ses cheveux blancs n’avaient semblait-il, émoussé en rien son talent. C’était un Maître Goûteur comme Gammer n’en avait jamais connu, malgré les histoires qui couraient sur le Grand Ancien Faron qui avait vécu un demi-siècle auparavant. Tout ce que Tomasz mettait entre sa langue et son palais lui livrait aussitôt ses secrets.

Chawker le Cadet, qui n’avait aucune tendance à sous-estimer son propre talent, admettait sans honte que ses dons innés n’approchaient en rien l’immense expérience du vieil homme.

Le Grand Ancien, qui depuis près de vingt ans dominait le festival annuel du Grand Concours par la seule force de son savoir-faire, posa beaucoup de questions sur ces Autres Mondes que, bien sûr, il n’avait jamais visités.

Il était plein d’indulgence et dit en souriant à Dame Chawker : « Ne vous faites pas de souci, Dame. Les jeunes d’aujourd’hui sont curieux. De mon temps, on se contentait de polir ses propres lentilles, comme dit le proverbe, mais le monde a changé et beaucoup de jeunes font ce qu’ils appellent le Grand Tour. C’est peut-être un bien. Voir les Autres Mondes et leurs habitants – superficiels, inondés de soleil, bouseux, dépourvus de toute papille gustative –, cela permet d’apprécier son frère aîné, comme dit le proverbe. »

Chawker le Cadet n’avait jamais entendu personne parler de Gammer comme du « frère aîné », quoiqu’on trouvât souvent cette expression dans les Vidéo-Cassettes. C’était la troisième colonie lancée sur l’orbite de la Lune, lors des années d’expansion du XXIe siècle, mais les deux premières, Alfer et Bayter, n’étaient jamais devenues écologiquement viables. Gammer, si.

« Les habitants des Autres Mondes », observa Chawker le Cadet avec une

circonspection pleine de tact, « n'ont pas cessé de me dire combien l'expérience de Gammer avait compté pour les colonies fondées après elle. Tout ce que nous avons appris, disent-ils, nous vient de Gammer.

— Certainement. Certainement. Bien dit », Tomasz rayonnait.

Avec une prudence encore plus grande, Chawker le Cadet poursuivit : « Et cependant, si fort est l'amour-propre, comme vous le savez Grand Ancien, que certains d'entre eux pensent qu'ils ont fait des progrès par rapport à Gammer. »

Tomasz, le Grand Ancien, souffla par le nez (ne respire par la bouche que lorsque tu ne peux pas faire autrement, disait-il sans se lasser, car cela émousse la langue du Goûteur), et fixa sur Chawker ses yeux d'un bleu foncé qui paraissait d'autant plus bleu que les sourcils qui les surplombaient étaient d'un blanc de neige.

« Des progrès dans quel sens ? Ont-ils fait allusion à une amélioration spécifique ? »

Chawker le Cadet, qui patinait sur une glace fort mince et auquel n'échappa point le froncement de sourcils de Chawker l'Ancien, dit doucement : « Je ne suis peut-être pas très bon juge en ce qui concerne les problèmes qui les intéressent.

— Les problèmes qui *les* intéressent. As-tu découvert un monde qui en sache plus que nous en chimie alimentaire ?

— Non ! Certainement pas, Grand Ancien. Ils ne s'en inquiètent guère, autant que j'ai pu m'en apercevoir. Ils dépendent de nos découvertes. Ils l'admettent ouvertement.

— Ils dépendent de nous en ce qui concerne l'action et les effets secondaires de cent mille molécules, grommela Tomasz le Grand Ancien, que nous enrichissons chaque année d'un millier d'autres que nous étudions, analysons et définissons. Ils dépendent de nous pour mettre au point avec exactitude les besoins diététiques en éléments et en vitamines. Et par-dessus tout, ils dépendent de nous en ce qui concerne l'art de goûter les saveurs les plus légères et les plus subtilement complexes. Ils le savent, n'est-ce pas ?

— Ils le reconnaissent sans hésitation.

— Et où trouveraient-ils des ordinateurs plus fiables et plus complexes que les nôtres ?

— En tout ce qui touche notre spécialité, nulle part.

— Et quel Aliment de Base servent-ils ? » Faisant lourdement de l'esprit, il ajouta : « Ou bien s'attendaient-ils qu'un jeune Gammérien se mette à brouter ?

— Non, Grand Ancien, ils ont un Aliment de Base. Sur tous les mondes que j'ai visités, il y en avait un, et sur tous ceux où je ne suis pas allé, on m'a dit qu'il y avait, aussi, un Aliment de Base. Même sur le monde où l'on disait que

l’Aliment de Base n’était bon que pour les classes inférieures…

— Les imbéciles ! murmura Tomasz devenu cramoisi.

— À mondes différents, mœurs différentes », dit Chawker le Cadet en toute hâte. « Mais même alors, Grand Ancien, l’Aliment de Base est très bien vu lorsqu’ils ont besoin de quelque chose de bon marché et de nourrissant. Et c’est de nous qu’ils le tiennent. À l’origine, leur souche fongique a été amenée de Gammer.

— Quelle souche ?

— La souche A-5 », dit Chawker le Cadet d’un air de s’excuser. « C’est la plus vigoureuse, disent-ils, et celle qui nécessite le moins d’énergie.

— C’est aussi la plus grossière », fit remarquer Tomasz avec satisfaction. « Et de quels additifs se servent-ils ?

— Ils en ont très peu », répondit Chawker le Cadet. Il réfléchit un moment, puis ajouta : « Il y a, sur Kapper, un endroit où ils ont un additif très apprécié par tous les Kapperiens et qui présente des possibilités. Mais celles-ci ne sont pas exploitées et lorsque je leur ai fait goûter ce que m’avait envoyé Dame-mienne, ils ont été obligés d’admettre que c’était aussi loin de ce qu’ils mangeaient que Gammer d’une météorite.

— Tu ne m’avais pas dit cela ! » ne put s’empêcher de s’exclamer Dame Chawker qui, jusqu’à maintenant, n’avait pas osé s’immiscer dans une conversation à laquelle participait le Grand Ancien. « Alors, les habitants des Autres Mondes ont aimé mes préparations ?

— Je n’en ai pas souvent distribué, dit Chawker le Cadet. Je suis bien trop égoïste pour cela. Mais lorsque je l’ai fait, ils les ont beaucoup appréciées, Dame-mienne. »

4

Il s’écoula plusieurs jours avant que les deux frères puissent se parler seul à seul.

« As-tu réussi à aller sur Kee ? demanda l’Aîné.

— Oui », répondit Chawker le Cadet à voix plus basse. « Seulement deux jours. C’était trop cher pour que je reste plus longtemps.

— Je suis sûr que même deux jours, cela ne plairait pas à l’Ancien.

— Je n’ai pas l’intention de le lui dire. Le feras-tu ?

— Tu es idiot. Raconte-moi. »

Chawker le Cadet le fit, avec force détails, d’un air un peu gêné. Puis il conclut : « Tu comprends, pour eux ce n’est pas mal. Ils n’y accordent aucune importance. Ce qui me fait penser que le bien et le mal n’existent pas en soi. Ce dont on a l’habitude, c’est le bien. Ce dont on n’a pas l’habitude, c’est le mal.

— Essaie de dire cela à l’Ancien.

— Ce qu’il appelle le bien, c’est ce qu’il a l’habitude de faire. Tu es bien obligé de le reconnaître.

— Quelle différence cela fera-t-il que je l’admette ? L’Ancien croit que tout ce qui est bien et tout ce qui est mal a été écrit par ceux qui ont fondé Gammer ; que c’est dans un livre dont il n’existe qu’un seul exemplaire, et que nous sommes les seuls à l’avoir ; donc tous les Autres Mondes auront éternellement tort.

— J’y croyais aussi, Aîné…, métaphoriquement du moins. Mais cela m’a bouleversé de voir combien les habitants des Autres Mondes prenaient cela à la légère. Ils m’ont laissé les regarder… manger. »

Un spasme de dégoût tordit le visage de l’Aîné.

« Des animaux, tu veux dire ?

— Cela ne ressemblait plus à des animaux lorsqu’ils s’en nourrissaient. C’est ça le hic.

— Tu les as vus les tuer, et disséquer ce que… ce que…

— Non », s’empressa de répondre le Cadet. « Je n’ai vu leur nourriture que lorsque tout était fini. Ce qu’ils mangeaient ressemblait à certains Aliments de Base et avait la même odeur. J’en ai déduit le goût que cela devait avoir… »

Le visage de l’Aîné exprima un tel écœurement que Chawker le Cadet dit, sur la défensive : « C’est comme cela que l’on se nourrissait, autrefois. Sur Terre, je veux dire. Et il se peut que lorsqu’on élabora l’Aliment de Base, il fut

conçu pour imiter le goût de ces nourritures-là.

— Je préfère ne pas y penser, dit Chawker l'Aîné.

— Ce que tu préfères importe peu.

— Écoute. Ce qui importe peu, pour moi, c'est ce qu'ils mangent. S'ils avaient eu la chance de goûter les vrais Aliments de Base – pas la souche A-5, mais les moisissures grasses dont parle le proverbe – et s'ils avaient eu des arômes artificiels élaborés, et pas cette camelote primitive dont ils disposent, ils n'auraient plus consommé que cela. S'ils pouvaient manger ce que j'ai fabriqué, et ce que je n'ai pas encore terminé…

— Tu vas vraiment te présenter au Concours ? » demanda Chawker le Cadet.

Son frère réfléchit un moment puis dit : « Je crois que oui, Cadet. J'en ai envie. Même si je ne gagne pas cette fois-ci, à la longue j'y arriverai. Ce programme est différent. Il ne ressemble à aucun des programmes d'ordinateur que j'aie jamais vus ou dont j'aie entendu parler ; et ça marche. Tout est dans le… » Il s'arrêta net et dit, d'un air embarrassé : « J'espère, Cadet, que tu ne te vexeras pas si je ne te dis pas tout ? Je n'en parle à personne.

— Ce serait stupide d'en parler à quelqu'un », répondit Chawker le Cadet en haussant les épaules. « Si tu as vraiment un bon programme, tu peux en tirer une fortune ; tu le sais bien. Regarde Tomasz, le Grand Ancien. Cela doit faire trente-cinq ans qu'il exploite Chant de Couloir, et il n'a toujours pas publié sa formule.

— Oui, mais on peut facilement deviner comment il s'y est pris. Et, à mon avis, ce n'est pas vraiment… » Il secoua la tête d'un air de doute, préférant ne rien dire qui puisse constituer un crime de lèse-majesté.

« Je t'ai demandé si tu allais concourir parce que…

— Oui ?

— Je crois que je vais m'inscrire, moi aussi.

— Toi ? Tu as à peine l'âge.

— Vingt-deux ans. Cela t'ennuie ?

— Tu n'en sais pas assez, Cadet. Quand as-tu jamais utilisé un ordinateur ?

— Qu'est-ce que cela peut faire ? Ce qui compte ce n'est pas l'ordinateur.

— Ah bon ? Alors, qu'est-ce que c'est ?

— Les pupilles gustatives.

— « Marque-ou-rate… c'est-des-pu-pilles-qu'il-te-faut ». Nous connaissons tous cette comptine, et aussi, « Je franchirai d'un bond l'axe zéro », comme dit le proverbe.

— Mais je suis sérieux, l'Aîné. Un ordinateur, ce n'est que le point de départ, n'est-ce pas ? Tout se termine par la langue, d'où que tu partes.

— Et, naturellement, un Maître Goûteur comme ce petit Cadet-là peut y arriver. »

Chawker le Cadet rougit, malgré son bronzage.

« Je ne suis peut-être pas un Maître Goûteur, mais certainement un Goûteur, et tu le sais. Le fait d'avoir quitté la maison pendant un an m'a permis de mieux apprécier le bon Aliment de Base et ce que l'on peut faire avec. J'ai appris suffisamment… Écoute, l'Aîné, ma langue, c'est tout ce que j'ai et j'aimerais rendre l'argent que l'Ancien et la Dame ont dépensé pour moi. Tu désapprouves mon inscription au concours ? Tu as peur de la concurrence ? »

Chawker l'Aîné se raidit. Il était plus grand et plus fort que le Cadet et n'avait pas l'air très amical.

« Je n'ai pas à craindre la concurrence. Si tu veux t'inscrire, tu le fais, petit Cadet. Mais ne viens pas pleurnicher auprès de moi si tu te couvres de honte. Et je te préviens que l'Ancien ne sera pas content que tu fasses le Jean-sans-goût, comme dit le proverbe.

— On n'est pas obligé de gagner du premier coup. Même si je ne gagne pas cette fois-ci, à la longue j'y arriverai, comme tu viens de le dire. »

Chawker le Cadet pivota sur ses talons et sortit. Il se sentait un petit peu vexé.

5

Le sujet finit par s'épuiser. Tout le monde, semblait-il, en avait assez des histoires des Autres Mondes. Chawker le Cadet avait décrit pour la cinquantième fois les animaux qu'il avait vus, et nié pour la centième avoir vu tuer l'un d'eux. Il avait dépeint avec des mots les champs de céréales et tenté d'expliquer à quoi ressemblait la lumière du soleil lorsqu'elle brillait sur les hommes, les femmes, les maisons et les champs, à travers l'air devenu, au loin, un petit peu plus bleu et flou. Il avait précisé pour la deux centième fois que, non, cela ne ressemblait pas du tout au soleil que l'on pouvait voir dans les salles de Gammer qui ouvraient sur l'extérieur (et que, n'importe comment, personne ne visitait plus).

Et maintenant que tout cela était fini, il regrettait presque le temps où on l'arrêtait dans les couloirs. Cela ne lui déplaisait plus d'être une célébrité. Il se sentait un peu désœuvré tout en faisant tourner le micro-film qu'il n'avait déjà plus envie de lire, et il essayait de ne pas en savoir mauvais gré à la Dame.

« Qu'y a-t-il, Dame-mienne ? demanda-t-il. Vous n'avez pas souri de toute la journée. »

Sa mère leva pensivement les yeux sur lui.

« C'est affligeant pour moi de voir la discorde régner entre l'Aîné et le Cadet.

— Oh ! je vous en prie ! »

Chawker le Cadet se leva avec humeur et fit quelques pas jusqu'à la prise d'air. C'était le jour du Jasmin et il aimait cette odeur ; comme toujours, il se demanda automatiquement ce qu'il pourrait faire pour l'améliorer. Elle était très légère car l'on savait qu'une forte odeur de fleur émoussait la langue.

« Je ne fais rien de mal en m'inscrivant au Concours. Tout Gammérien de plus de vingt et un ans a le droit de le faire.

— Ce n'est pas de bon goût de se poser en rival de son frère.

— Pas de bon goût ? Et pourquoi ? Je suis le rival de tous les concurrents. Et lui aussi. C'est un hasard si nous le sommes l'un pour l'autre. Et pourquoi ne dites-vous pas plutôt que c'est lui qui rivalise avec moi ?

— Il a trois ans de plus que toi, Cadet-à-moi.

— Et peut-être va-t-il gagner le Grand Prix, Dame-mienne. Il a l'ordinateur. Est-ce lui qui vous a dit d'essayer de me faire changer d'avis ?

— Non, absolument pas. Tu ne dois pas penser cela de ton frère. » La Dame avait parlé avec ardeur mais elle évita de croiser son regard.

« Alors, c’est qu’il est venu traîner par ici avec un air pitoyable, et vous savez fort bien deviner ce qu’il désire. Tout cela parce que je me suis qualifié aux premières éliminatoires et qu’il pensait que j’échouerais.

— Ce n’est pas bien difficile de se qualifier, dit Chawker l’Aîné du seuil de la porte.

— Vraiment ? » Chawker le Cadet se retourna vivement. « Alors, pourquoi est-ce que cela te contrarie ? Et pourquoi une centaine de concurrents ont-ils échoué ?

— Les décisions de quelques petits goûteurs ne comptent guère. Attends de passer devant la commission.

— Puisque tu t’es aussi qualifié, tu ferais mieux de ne pas dire que peu importe si quelques petits goûteurs…

— Mon plus jeune », dit la Dame d’un ton plutôt acerbe, « cela suffit comme ça ! Nous devrions plutôt nous rappeler combien il est rare qu’un Aîné et un Cadet de la même unité familiale se qualifient la même année. »

Ni l’un ni l’autre n’osèrent pendant un bon bout de temps rompre le silence en présence de la Dame… Mais leurs mines renfrognées parlaient pour eux.

6

Plus le temps passait, plus Chawker le Cadet se plongeait dans la préparation de l'ultime échantillon de cet Aliment aromatisé qui – ses pupilles gustatives et olfactives le lui disaient – ne ressemblerait à rien de ce qu'une langue gammérienne avait pu goûter auparavant.

Il se fit un devoir de visiter les cuves de l'Aliment de Base où les délectables moisissures poussaient à partir des rebuts malodorants, et se multipliaient à une vitesse extraordinaire, dans des conditions menées à la perfection, pour donner trois douzaines de souches présentant, chacune, leurs variétés propres.

(Le Maître Goûteur, lorsqu'il testait l'Aliment de Base brut – le bouillon tel quel, comme disait le proverbe – pouvait toujours dire de quel quartier et de quel couloir il provenait. Tomasz, le Grand Ancien, avait plus d'une fois déclaré, publiquement, qu'il pouvait désigner la cuve, et même la portion de cuve, d'où il avait été prélevé, bien que personne ne l'ait jamais poussé à en faire la démonstration.)

Chawker le Cadet ne prétendait pas avoir la compétence de Tomasz, mais il tâta des lèvres, et tourna sur sa langue, et mordilla, et mâchouilla jusqu'à ce qu'il ait décidé quelle souche exacte et quelle variété il allait utiliser, celle qui se marierait le mieux aux ingrédients qu'il mélangeait déjà en esprit. Un bon goûteur, disait Tomasz le Grand Ancien, peut combiner mentalement les éléments d'un additif et le goûter ainsi en imagination. Dans le cas de Tomasz, comme tout le monde le savait, ce pouvait être une simple déclaration, mais Chawker le Cadet l'avait prise au sérieux et était certain de pouvoir faire de même.

Il avait loué une place dans les cuisines (encore une dépense de plus à la charge du pauvre Ancien, quoique Chawker le Cadet se débrouillât avec une somme inférieure à celle que l'Aîné avait demandée).

Chawker le Cadet ne se plaignait pas d'avoir un plus petit budget ; il n'avait pas beaucoup d'investissement puisqu'il se passait d'ordinateur. Hachoirs, batteurs, réchauds, épurateurs et autres instruments de cuisine prenaient peu de place. Et au moins, il avait une hotte pour masquer toutes les odeurs. (Tout le monde connaissait d'horribles histoires de goûteurs qui avaient été trahis par une seule bouffée d'odeur et avaient découvert que le mélange qu'ils venaient de créer était tombé dans le domaine public avant qu'ils aient pu le faire passer

devant la commission. Voler le produit de quelqu'un d'autre, ce n'était peut-être pas de bon goût, comme aurait dit la Dame, mais cela se faisait et l'on n'avait alors aucun recours légal.)

Le signal lumineux s'alluma, inscrivant un code qu'il connaissait trop bien. C'était celui de Chawker l'Ancien. Le Cadet ressentit le même frisson de culpabilité qu'il éprouvait, étant enfant, lorsqu'il chapardait des bouchées de l'Aliment de Base réservé aux invités.

« Un moment, mon Ancien », cria-t-il, et pris d'un accès subit d'activité, il poussa la hotte au maximum, ferma la cloison, ôta les ingrédients de la table et les jeta dans la poubelle, puis sortit et ferma rapidement la porte derrière lui.

« Excusez-moi, mon Ancien », dit-il en essayant de paraître désinvolte, « mais la Dégustation est d'une extrême importance.

— Je sais », dit sèchement l'Ancien, bien que ses narines aient brièvement palpité, comme s'il avait eu le bonheur d'attraper au vol une bouffée fugace, « mais on ne te voit guère à la maison, en ce moment ; à peine plus que lorsque tu étais plongé dans ta folle équipée spatiale, et je suis obligé de venir jusqu'ici pour te parler.

— Pas de problème, mon Ancien. Allons au salon. »

Ce n'était pas très loin et, par chance, il n'y avait personne. Aux regards que l'Ancien jeta à droite et à gauche, Chawker le Cadet devina que cela l'arrangeait, et il poussa un soupir inaudible. Il allait encore essuyer une leçon de morale, c'était sûr.

« Cadet, tu es mon fils et je ferai envers toi tout mon devoir. Il ne consiste pas seulement à payer tes dépenses et à t'assurer un bon départ dans la vie. Je dois aussi te réprimander lorsque c'est nécessaire. « Pour avoir un bon Aliment de Base, il ne faut pas lésiner sur les déchets », comme dit le proverbe. »

Chawker baissa les yeux. Ainsi que son frère, il était parmi les trente derniers concurrents qualifiés pour le Grand Prix qui serait attribué dans une semaine, et une rumeur officieuse courait selon laquelle Chawker le Cadet avait obtenu un score supérieur à celui de Chawker l'Aîné.

« Mon Ancien, me demandez-vous de faire moins bien que je pourrais afin que mon frère gagne ? »

Chawker l'Ancien cligna des yeux d'étonnement, et le Cadet referma la bouche en pinçant les lèvres. Il s'était nettement lancé dans une mauvaise direction.

« Je ne te demande pas de faire moins bien mais de faire mieux encore. Réfléchis à la honte que tu nous as infligée à l'occasion de ton entretien avec Stens l'Aînée, la semaine passée. »

Durant quelques secondes, Chawker le Cadet eut du mal à se remémorer à

quoi l'Ancien pouvait faire allusion. Il n'avait rien fait du tout avec Stens l'Aînée – une stupide jeune femme à laquelle il se contentait de parler, et encore le moins possible.

« Stens l'Aînée ? Quelle honte ?

— Ne me fais pas croire que tu ne te souviens pas de ce que tu lui as dit. Stens l'Aînée l'a répété à son Ancien et à sa Dame, qui sont de bons amis de notre famille, et maintenant tout le monde en parle dans le quartier. Qu'est-ce qui t'a pris, Cadet, d'attaquer ainsi les traditions de Gammer ?

— Mais ce n'est pas vrai ! Elle m'a questionné sur mon Grand Tour et je ne lui ai rien dit de plus qu'aux trois cents autres auxquels j'en ai parlé.

— Tu ne lui as pas dit que les femmes devraient avoir aussi le droit de faire le Grand Tour ?

— Oh !

— Oui. Oh.

— Mais, Ancien, je lui ai simplement dit qu'au lieu de poser des questions, elle n'avait qu'à le faire elle-même ; et lorsqu'elle a paru choquée de ma suggestion, je lui ai dit qu'à mon avis plus les Gammériens verraient les Autres Mondes, mieux ce serait pour eux tous. Notre société est trop fermée sur elle-même et je ne suis pas le premier à le dire.

— Oui, j'ai entendu des radicaux défendre la même idée, mais pas dans notre quartier et certainement pas dans notre famille. Notre société est plus ancienne que celle des Autres Mondes ; elle est aussi plus stable et mieux adaptée ; nous n'avons pas leurs problèmes. Y a-t-il des délinquants parmi nous ? Y a-t-il de la corruption ?

— Mais, Ancien, c'est au prix de l'immobilisme et de la mort vivante. Nous sommes tous attachés, enfermés.

— Que peuvent nous enseigner les Autres Mondes ? N'es-tu pas heureux d'être revenu dans ces quartiers bien clos et confortables de Gammer ? Dans ces couloirs éclairés par une lumière dorée produite par notre propre énergie ?…

— Oui… mais, voyez-vous, moi aussi je suis déformé. Il y a tant de choses, sur les Autres Mondes, auxquelles j'aurais aimé m'accoutumer.

— Et quoi exactement, mon Cadet fou ? »

Chawker le Cadet ravala ce qu'il allait dire. Après un silence, il reprit : « Pourquoi énoncer simplement des assertions ? Si je peux *prouver* que cette coutume-ci, ou celle-là, propre aux Mondes Extérieurs, est supérieure aux mœurs de Gammer, je le ferai. Alors, à quoi bon perdre son temps à parler ?

— Tu as, en effet, déjà beaucoup trop parlé pour ne rien, dire, Cadet, et cela t'a non seulement fait peu de bien, mais encore nettement du tort… Cadet, s'il te reste une once du respect que tu me dois, après ce Grand Tour que, Gammer le

sait, Dame-tienne m’a obligé à t’accorder par mes cajoleries, et si tu reconnais que je ne t’ai jamais rien refusé de ce qui était en mon pouvoir, tu garderas dorénavant la bouche close. Ne crois pas que j’hésiterais à t’exiler si tu nous couvrais de honte. Tu pourrais bien poursuivre ton Grand Tour aussi longtemps que durera l’Orbite… Mais tu ne serais plus mon fils, à jamais.

— Je vous, obéirai, Ancien », dit Chawker le Cadet d’une voix faible. « À partir de maintenant, je ne dirai rien, à moins d’en avoir la preuve.

— Comme tu n’obtiendras jamais de preuve », dit l’Ancien d’un air content, « il me suffira que tu tiennes ta parole. »

7

Les finales annuelles étaient le plus grand événement social, la plus belle occasion de s'exciter et de festoyer de toute l'année. Chacun des trente plats d'Aliment de Base avait été aromatisé ou parfumé avec raffinement. Les juges devaient goûter les échantillons à des intervalles assez longs pour restaurer l'intégrité de leur langue.

En toute honnêteté, les Gammériens étaient obligés de reconnaître que les plats produits par la centaine de gagnants du Grand Prix, tout au long de l'Histoire de Gammer, n'étaient pas tous devenus des classiques du Grand Menu. Certains étaient tombés dans l'oubli, d'autres étaient maintenant considérés comme tout à fait ordinaires. D'autre part, au moins deux plats favoris de tout Gammer, véritables best-sellers des restaurants et des foyers depuis vingt ans, avaient échoué l'année où ils avaient été présentés au Concours. Velours-Noir, dont l'étrange mélange de chocolat chaud et de fleur de cerisier était devenu la friandise classique, n'avait même pas franchi les éliminatoires.

Chawker le Cadet ne doutait pas du résultat. Il avait tellement confiance en lui qu'il se trouvait en danger de succomber à l'ennui. Il ne quittait pas les juges des yeux ; de temps à autre, l'un d'eux prenait une bouchée de l'un des plats et la plaçait sur sa langue. Tous ces visages aux paupières baissées, se gardaient prudemment de toute expression. Jamais un air de surprise ou un soupir de satisfaction n'échappait à un vrai juge – encore moins un frémissement de dédain. Ils se contentaient d'enregistrer leurs notes sur les cartes d'ordinateurs qu'ils avaient à la main.

Chawker le Cadet se demandait s'ils pourraient dissimuler leur plaisir lorsqu'ils goûteraient *le sien.* Au cours de la dernière semaine, sa préparation était devenue parfaite, avait atteint l'apogée d'un goût qu'il serait impossible d'améliorer, qui ne pouvait…

« Tu comptes tes chances ? » lui chuchota à l'oreille Chawker l'Aîné.

Il sursauta et se retourna. L'Aîné était entièrement vêtu en platon et brillait somptueusement.

« Aîné, je te souhaite de tout cœur de réussir, dit-il. Je suis sincère. Je voudrais que tu te classes le plus haut possible.

— À la seconde place, si tu gagnes ? C'est cela que tu veux ?

— Refuserais-tu la seconde place, si je remporte le Prix ?

— Tu ne peux pas gagner. J'ai fait quelques sondages. Je sais quelle est ta

souche ; je connais tes ingrédients…

— À jouer ainsi au détective, comment as-tu trouvé le temps de travailler ?

— Ne te fais pas de souci pour moi. Il ne m’a pas fallu longtemps pour comprendre que tu ne pouvais pas obtenir quelque chose de valable en combinant ces constituants-là.

— Tu as vérifié cela grâce à ton ordinateur, je suppose.

— Oui.

— Alors, comment ai-je pu me qualifier pour les finales, je me le demande ? Peut-être ne sais-tu pas tout sur mes ingrédients. Écoute, Aîné, le nombre des combinaisons que l’on peut obtenir à partir de quelques constituants est astronomique si nous considérons les différentes proportions possibles et les traitements avant et après brassage, et l’ordre dans lequel on les mélange et…

— Je n’ai pas besoin que tu me fasses un cours, Cadet.

— Alors, tu sais qu’aucun programme d’ordinateur ne peut rivaliser avec la complexité d’une langue douée. Écoute, tu peux ajouter quelque chose en quantité si minime que ce soit indétectable, même pour la langue, et que cela ajoute pourtant une pointe de saveur qui change tout le goût.

— Ce sont les habitants des Autres Mondes qui t’ont enseigné cela, gamin.

— Je l’ai appris tout seul. »

Et Chawker le Cadet s’éloigna avant que son frère ne le pousse à en dire trop.

8

Il n’y avait pas de doute que cette année-là, comme durant tant d’années passées, Tomasz le Grand Ancien, tenait la commission des Juges dans le creux de sa langue, comme dit le proverbe.

Il regarda d’un bout à l’autre de la longue table à laquelle les juges s’étaient assis par ordre de préséance ; lui Tomasz était installé au milieu. On avait nourri l’ordinateur ; il venait de donner le résultat. Un silence total régnait dans la pièce où les concurrents, leurs amis et leurs familles étaient assis, attendant la gloire, ou au moins, la consolation de pouvoir goûter à tous les échantillons présentés au concours.

Le reste des Gammériens, presque sans exception, étaient devant leur holo-vidéo. Il y aurait des fournées supplémentaires permettant de faire bonne chère pendant une semaine, et l’opinion générale ne coïncidait pas toujours non plus avec celle des juges, quoiqu’elle n’affectât en rien le gagnant du prix.

« Je n’ai pas souvenir d’un Grand Prix où il y ait eu aussi peu de doute quant à la décision de l’ordinateur, et un accord aussi unanime entre nous », dit Tomasz.

Il y eut des hochements de tête, et des sourires, et des mines satisfaites.

Chawker le Cadet se dit : Ils ont l’air sincères ; ce qui ne serait pas le cas s’ils avaient suivi les recommandations du Grand Ancien ; donc c’est le mien qui a gagné.

« J’ai eu, cette année, le privilège de déguster le plat le plus subtil, le plus tentant et le plus enivrant jamais savouré au cours de mon existence, dit Tomasz. Et je ne peux imaginer qu’il soit un jour dépassé. »

Il leva bien haut les cartes d’ordinateur. « Le Prix a été attribué à l’unanimité et l’on ne s’est servi de l’ordinateur que pour déterminer l’ordre des autres finalistes. Le gagnant est… » une pause pour l’effet et puis, à l’extrême surprise de tout le monde, sauf du gagnant « … Chawker le Cadet, pour son plat intitulé Coiffe de Montagne… Jeune homme… »

Chawker le Cadet s’avança pour recevoir le ruban, la plaque, les crédits, les poignées de main, les enregistrements ; puis les autres concurrents apprirent leur place sur la liste. Chawker l’Aîné était le cinquième.

9

Tomasz le Grand Ancien, ne découvrit Chawker le Cadet qu'au bout d'un moment, et il prit son petit-fils par le bras.

« Eh bien, Chawker le Cadet, c'est un grand jour pour toi et pour nous tous. Je n'ai exagéré en rien. Ton plat est le meilleur que j'aie jamais dégusté. Et cependant, il me laisse curieux et pensif. J'ai identifié tous les ingrédients mais il n'y a pas moyen que leur combinaison produise ce que tu as fait. Es-tu disposé à me livrer ton secret ? Je ne te blâmerais pas si tu refusais, mais devant la réussite tellement sensationnelle de quelqu'un de si jeune, je…

— Je veux bien vous le dire, Grand Ancien. J'avais l'intention de le révéler à tout le monde. J'ai promis à mon Ancien de ne pas parler tant que je n'aurais pas de preuve. C'est vous qui venez de me la fournir.

— Quoi ? demanda Tomasz, l'air ébahi. Quelle preuve ?

— L'idée de ce plat m'est venue, en réalité, sur Kapper. C'est pourquoi je l'ai appelé Coiffe de Montagne, en hommage à cet Autre Monde. J'ai utilisé des ingrédients ordinaires, Grand Ancien, soigneusement sélectionnés, bien sûr. Tous ordinaires, sauf un. Je suppose que vous avez détecté la présence de l'arôme du Jardin ?

— Oui, mais avec une légère modification que je n'ai pas déterminée. Qu'est-ce que vient faire là-dedans l'Autre Monde dont tu parles ?

— Parce que ce n'était pas l'arôme du Jardin, Grand Ancien, pas le produit chimique. Je me suis servi d'un mélange compliqué pour obtenir l'arôme du Jardin, et je ne suis pas entièrement sûr de la nature de cette combinaison. »

Tomasz fronça les sourcils d'un air pontifiant.

« Tu veux dire que tu ne peux pas reproduire ce plat ?

— Je *peux* le reproduire, soyez-en certain, Grand Ancien. L'ingrédient auquel je fais allusion c'est l'ail.

— C'est le nom vulgaire de l'arôme de la Montagne, dit Tomasz d'un ton d'impatience.

— Je ne parle pas de l'arôme de la Montagne. Cela, c'est un mélange chimique bien connu. Je parle du bulbe de la plante. »

Les yeux de Tomasz le Grand Ancien s'ouvrirent tout grands et sa bouche fit de même.

« Aucun mélange chimique ne peut imiter la complexité d'un produit qui a poussé, Grand Ancien », poursuivit Chawker le Cadet avec enthousiasme. « Et

sur Kapper, ils cultivent une variété particulièrement délicate qu'ils mettent dans leur Aliment de Base. Ils ne savent pas en utiliser toutes les potentialités. J'ai vu tout de suite qu'un vrai Gammérien pouvait faire infiniment mieux, aussi j'ai rapporté plusieurs de ces bulbes et je m'en suis servi, avec succès. Vous dites que c'est la meilleure préparation de l'Aliment de Base que vous ayez jamais fait rouler sur votre langue, et c'est aussi la meilleure preuve que je puisse fournir pour affirmer que si nous ouvrons notre société à… »

Mais il finit par s'interrompre et regarder Tomasz d'un air surpris, puis alarmé. Celui-ci recula et dit, d'une voix gargouillante : « Une chose qui a poussé… dans la terre… j'ai mangé… »

Le Grand Ancien, pour vanter la qualité de son estomac, déclarait souvent qu'il n'avait jamais vomi, même dans son enfance. Et certainement que *personne* n'avait jamais vomi dans la grande-salle du Conseil. Ce jour-là, le Grand Ancien innova donc à double titre.

10

On ne pardonna pas à Chawker le Cadet. On ne lui pardonnerait jamais. Et puisque Chawker l'Ancien l'avait condamné à l'exil… qu'il en soit ainsi. Il ne reviendrait jamais.

L'Ancien n'était pas venu lui dire adieu. L'Aîné non plus, bien entendu. Mais il s'en moquait. Chawker le Cadet s'était juré de s'en tirer sans leur aide, même si pour survivre il devait travailler comme cuisinier sur Kapper.

Pourtant la Dame était là ; seule sur le terrain à le voir décoller ; seule à accepter le paria qu'il était devenu. Elle frissonnait et semblait accablée de chagrin.

Chawker le Cadet éprouva le désir désespéré de se justifier à ses yeux.

« Dame-mienne », dit-il plongé dans une crise d'apitoiement sur lui-même, *ce n'est pas juste !* C'était le meilleur plat que l'on ait jamais préparé sur Gammer. Le Grand Ancien *lui-même* l'a dit. Le *meilleur.* Et s'il y avait du bulbe râpé dedans, cela ne voulait pas dire que le plat était mauvais mais que le bulbe était bon. Vous comprenez mon raisonnement ? Il est l'heure que je monte à bord. Dites-moi que vous saisissez ce que j'ai voulu faire. Ne comprenez-vous pas qu'il faut que nous devenions une société ouverte, que nous apprenions autant de choses des Autres Mondes que nous leur en enseignons… ou bien nous allons dépérir ! »

La plate-forme allait l'emporter jusqu'à l'entrée du navire. La Dame le regardait tristement, comme si elle savait qu'elle ne le reverrait jamais. Il commença à s'élever et se pencha sur le garde-fou. « Quelle *erreur* ai-je faite, Dame-mienne ? » Alors, elle dit d'une voix basse empreinte de détresse : « Ne comprends-tu pas, Cadet-à-moi, que ce que tu as fait ce n'était pas de… »

Le bruit métallique que fit le sabord en s'ouvrant couvrit ses deux derniers mots, et Chawker le Cadet entra dans le vaisseau pour ne plus jamais revenir.

CERTITUDE

Des quatre nouvelles courtes que je présente dans cette anthologie, celle-ci est ma préférée.

Si, lorsque vous l’aurez terminée, vous ne vous faites pas mal au diaphragme à force de gémir et de grogner et d’émettre toute sorte de protestations bruyantes, je serai vraiment très, très désappointé.

Comme tout le monde le sait, en ce XXXe siècle de la Terre, les voyages dans l'espace sont épouvantablement assommants et prennent beaucoup trop de temps. Assoiffés de distraction, beaucoup de membres des équipages bravent les restrictions de quarantaine et embarquent des animaux familiers ramassés sur les nombreux mondes habitables qu'ils explorent.

Jim Sloane avait un pierron qu'il avait appelé le Veilleur parce qu'il restait là, immobile, à l'endroit où on l'avait posé ; mais il levait parfois un de ses coins pour absorber du sucre en poudre. C'était tout ce qu'il mangeait. Personne ne l'avait jamais vu bouger mais, de temps à autre, on ne le retrouvait pas tout à fait à l'endroit où on croyait l'avoir laissé. Certains soutenaient qu'il bougeait lorsque personne ne le regardait.

Bob Laverty avait un héli-ver qu'il avait appelé Poupette. Il était vert car il effectuait la photo-synthèse. Parfois il se déplaçait pour avoir plus de lumière et alors il enroulait son corps vermiculaire et avançait très lentement comme une hélice.

Un jour, Jim Sloane défia Bob Laverty à la course.

« Mon Veilleur peut battre ta Poupette.

— Ton Veilleur ne bouge même pas !

— Je parie que si ! »

Tout l'équipage participa à la compétition. Même le capitaine risqua un demi-crédit. Tout le monde misa sur Poupette. Le ver, au moins, se déplaçait.

Jim Sloane couvrit tous les paris. Il avait économisé son salaire de trois voyages et il mit jusqu'à son dernier millicrédit sur le Veilleur.

Le départ de la course devait avoir lieu à l'une des extrémités du grand salon. À l'autre, on avait disposé un tas de sucre en poudre pour le Veilleur et un projecteur pour Poupette. Le ver forma aussitôt une hélice et se mit à avancer en spirale, très lentement, vers la lumière. Tout l'équipage l'acclama.

Le Veilleur resta là, sans bouger.

« Du su-sucre, Veilleur. Du su-sucre », dit Sloane en le lui montrant du doigt. Le Veilleur ne remua pas d'un millimètre. Plus que jamais il avait l'air d'une pierre, mais Sloane ne semblait pas s'inquiéter.

Pour finir, lorsque Poupette eut parcouru, à grand renfort de spirales, la moitié du salon, Jim Sloane dit, avec désinvolture, au pierron : « Si tu ne bouges pas de là, Veilleur, je vais prendre un marteau et te réduire en petits cailloux. »

C'est alors que l'on découvrit pour la première fois que les pierrons étaient télépathes. Et par la même occasion, on apprit aussi qu'ils pouvaient se

téléporter.

Sloane n’avait pas plus tôt fini d’énoncer sa menace que le Veilleur disparut tout simplement de l’endroit où il était et reparut sur le tas de sucre.

Sloane avait gagné et il se mit à compter lentement et voluptueusement ses gains.

« Tu *savais* que cette sacrée bestiole pouvait se téléporter, lui dit Laverty avec amertume.

— Non, absolument pas, répliqua Sloane, mais je savais que mon pierron allait gagner. C’était, pour moi, une certitude.

— Et pourquoi ?

— Il fallait bien que le Veilleur gagne. »

CRÉDIBLE

« Crédible » parut pour la première fois dans le numéro d'octobre 1953 *d'Astounding Science Fiction.* Elle n'est jamais ressortie dans aucune de mes anthologies, et voici pourquoi. En 1966, Ted Carnell, l'agent littéraire britannique, me dit que New English Library aimerait publier plusieurs de mes nouvelles, et croyez bien que je n'émis aucune objection. Donc, en 1967, cet éditeur inclut quatre textes de moi dans l'anthologie intitulée *Through a Glass, clearly.* Depuis quinze ans, ce volume a été plusieurs fois réédité (en volume broché comme en format de poche).

Il se trouvait que ce livre ne pouvait circuler qu'en Grande-Bretagne et dans quelques autres pays, mais pas aux États-Unis. Je décidai donc qu'il n'y avait aucune raison pour que je ne glisse pas les quatre nouvelles dans l'une ou l'autre de mes anthologies américaines. Trois d'entre elles : « Breeds there a man ? », « The C-Chute » et « It's such a beautiful day », parurent en 1969 dans le recueil intitulé *Nightfall and other Stories*[2]. « Crédible », le quatrième des textes publiés par New English Library échappa, je ne sais plus pourquoi, à cette édition américaine. Moi, je l'aimais, bien que John Campbell, le directeur *d'Astounding* m'ait obligé à y apporter des modifications que je n'approuvais pas totalement. (Non, je n'ai plus le manuscrit originel, sinon je m'en serais servi.) En tout cas, la voici… une douzaine d'années après.

« As-tu déjà rêvé que tu volais ? demanda le professeur Roger Toomey à son épouse.

— Bien sûr que oui ! » répondit Jane en levant la tête.

Ses doigts agiles ne cessèrent pas pour autant de manipuler le fil dont ils tiraient un napperon au dessin compliqué, et complètement inutile. La télévision dispensait dans le vide ses gesticulations et son murmure étouffé.

« Une fois ou l'autre, tout le monde rêve qu'il vole, dit Roger. C'est un thème universel. Cela m'est arrivé souvent. Et c'est ce qui me tracasse.

— Je ne comprends pas où tu veux en venir. Et je n'aime pas cela du tout. » Jane compta ses points à voix basse.

« Quand on y réfléchit, cela laisse songeur. On ne vole pas vraiment, dans ces rêves. On n'a pas d'ailes ; du moins, moi je n'en ai jamais eu. On ne fait aucun effort ; On se contente de planer. Oui, c'est cela. On plane.

— Quand je rêve que je vole, je ne me souviens pas des détails, remarqua Jane. Sauf la fois où j'avais atterri au sommet de l'hôtel de ville, complètement nue. Quand on rêve qu'on est nu, personne ne semble jamais s'en apercevoir. L'as-tu remarqué ? On est mort de honte, mais les gens se contentent de défiler devant vous. »

Elle tira sur le fil et la pelote sauta hors du sac et roula au milieu de la pièce. Elle n'y prêta pas attention.

Roger secoua lentement la tête. Son visage, très pâle, exprimait l'incertitude où il était plongé. Il était tout en angles, avec ses pommettes hautes, son long nez droit et la pointe que dessinaient ses cheveux sur son front, et qui semblait s'accentuer avec les années. Il avait trente-cinq ans.

« Tu ne t'es jamais demandé pourquoi tu rêvais que tu volais ?

— Non, jamais. »

Jane Toomey était une petite blonde. Sa joliesse fragile ne s'imposait pas mais s'insinuait en vous sans que vous en ayez conscience. Elle avait les yeux bleus brillants et les joues roses d'une poupée de porcelaine. Elle avait trente ans.

« Beaucoup de rêves ne sont que l'interprétation d'un stimulus imparfaitement compris. Les stimuli sont intégrés, en une fraction de seconde, dans un contexte acceptable pour l'esprit.

— De quoi parles-tu, chéri ? demanda Jane.

— Écoute. Une fois, j'ai rêvé que je participais à un congrès de physique et

que j'étais à l'hôtel en compagnie de bons amis à moi. Tout semblait tout à fait normal. Brusquement, des cris éclatèrent et, sans raison, je fus pris de panique, je courus à la porte mais n'arrivai pas à l'ouvrir. Un par un, mes amis disparurent. Ils n'avaient aucune difficulté à quitter la salle mais je ne voyais pas comment ils réussissaient à le faire. Je les questionnais à grands cris, mais ils faisaient semblant de ne pas m'entendre.

« Quand les voitures de pompier arrivèrent, de petites traînées rouges couraient le long des rues. Je me souviens très nettement de tout cela. Les sirènes hurlaient pour frayer un chemin aux véhicules. Je les entendis, de plus en plus fort, jusqu'à ce que le bruit me fende le crâne. Je me réveillai et, bien sûr, le réveil était en train de sonner.

« Ce n'est pas possible que j'aie fait un long rêve destiné à se terminer au moment précis où le réveil sonnerait, de sorte que sa sonnerie s'intègre correctement dans le tissu du rêve. Il est beaucoup plus raisonnable de supposer que le rêve a commencé au moment où la sonnerie s'est déclenchée et qu'il a concentré toute cette impression de durée en une fraction de seconde. C'était juste un mécanisme d'urgence de mon cerveau pour expliquer ce bruit qui a brusquement envahi le silence. »

Jane fronçait maintenant les sourcils. Elle posa son crochet.

« Roger ! Tu es bizarre depuis que tu es rentré de l'université. Tu n'as pas beaucoup mangé et maintenant tu tiens des propos ridicules. Je ne t'ai jamais vu te complaire dans des idées pareilles. Je crois que tu as besoin de prendre un peu de bicarbonate.

— J'ai besoin d'autre chose que de bicarbonate », dit Roger à voix basse. « Écoute, qu'est-ce qui peut me faire rêver que je vole ?

— Si cela ne te fait rien, j'aimerais mieux changer de sujet. »

Elle se leva et, d'un geste ferme, elle augmenta le son de la télévision. Un jeune homme aux joues creuses et à la voix de ténor se mit à l'assurer, d'un ton suave et sentimental, de son amour éternel.

Roger baissa de nouveau le son et se tint debout, le dos tourné à l'appareil.

« La lévitation ! dit-il. Voilà ce que c'est. Les êtres humains peuvent voler. Ils en ont l'a capacité. Mais ils ne savent pas s'en servir… sauf pendant le sommeil. Alors, parfois ils décollent un petit peu, d'un ou deux centimètres peut-être. Ce n'est pas assez pour que quelqu'un s'en aperçoive, même si on les regarde, mais ce serait suffisant pour procurer une sensation qui amorcerait un rêve de vol.

— Roger, tu délires. Je voudrais que tu cesses. Je t'en prie.

— Parfois, poursuivit-il, on s'affaisse doucement et la sensation s'efface.

Mais d'autres fois, on cesse de contrôler le phénomène et on tombe. Jane, as-tu jamais rêvé que tu tombais ?

— Si, bien s…

— On est accroché à la paroi d'un immeuble ou assis au bord d'un siège puis, brusquement, on dégringole. Il y a cette terrible secousse de la chute et on se réveille en sursaut, haletant, le cœur battant. On est *vraiment* tombé. Il n'y a pas d'autre explication. »

L'expression de Jane, qui était passée lentement de la perplexité à l'inquiétude, se transforma soudain en amusement penaud.

« Roger, tu es un *monstre !* Tu m'as bien eue ! Oh ! sale type !

— Quoi ?

— Oh ! non. Je ne marcherai plus. Je sais ce que tu es en train de faire. Tu as inventé une histoire et je te sers de cobaye. Je n'aurais pas dû t'écouter. »

Roger parut surpris et même un peu déconcerté. Il s'avança à grands pas jusqu'au fauteuil où elle était assise et, baissant les yeux sur elle, il dit : « Non, Jane.

— Pourquoi pas ? Tu as toujours dit que tu allais te mettre à écrire de la science-fiction. Si tu as une idée, tu ferais mieux de l'écrire. Pas la peine de t'en servir pour me faire peur. »

Sa bonne humeur revenant, ses doigts se remirent à voltiger.

« Jane, ce n'est pas une histoire.

— Mais quoi d'autre, alors…

— Quand je me suis réveillé, ce matin, *je suis retombé sur le matelas !* »

Il la fixait sans cligner des paupières.

« J'étais en train de rêver que je volais. C'était clair et net. Je me souviens de tout. J'étais couché sur le dos quand je me suis réveillé. Je me sentais confortablement installé et tout à fait heureux. Je me suis juste demandé pourquoi le plafond avait l'air aussi bizarre. J'ai bâillé, je me suis étiré, et j'ai *touché* le plafond. Durant une minute, je me suis contenté de regarder mon bras levé qui atteignait le plafond.

« Puis je me suis retourné. Je n'ai pas bougé un seul muscle, Jane. Je me suis tourné tout d'une pièce parce que je l'avais désiré. J'étais là, à un mètre cinquante au-dessus du lit. Tu étais couchée, endormie. J'ai eu peur. Je ne savais pas comment redescendre, mais dès que j'y ai pensé, je suis tombé, lentement. Je contrôlais, mentalement, tous mes mouvements.

« Je suis resté un quart d'heure allongé, immobile, avant d'oser bouger. Et puis je me suis levé, lavé, habillé, et je suis parti travailler. »

Jane se força à rire.

« Chéri, tu aurais mieux fait d'écrire cette histoire. Mais tout va bien. C'est seulement que tu travailles trop.

— Je t'en prie. Ne dis pas de banalité.

— Les gens travaillent trop, même si le dire est banal. Après tout, tu as seulement rêvé un quart d'heure de plus que tu ne l'as cru.

— Ce n'était pas un rêve.

— Bien sûr que si, c'en était un. Je ne pourrais pas compter le nombre de fois où j'ai rêvé que je me réveillais, que je m'habillais et que je préparais le petit déjeuner, puis je me réveillais pour m'apercevoir que tout cela était à refaire. J'ai même rêvé que je rêvais, si tu vois ce que je veux dire. C'est très déroutant, d'ailleurs.

— Écoute, Jane. Je t'en parle parce que tu es la seule personne vers laquelle je peux me tourner. Je t'en prie, prends-moi au sérieux.

— Mon chéri ! » Jane ouvrit tout grands ses yeux bleus. « Je te prends au sérieux autant que je le peux. C'est toi, le professeur de physique, pas moi. C'est toi qui sais ce que c'est la gravitation, pas moi. M'aurais-tu prise au sérieux si *moi*, je t'avais dit que je m'étais réveillée, planant au plafond ?

— Non. *Non !* C'est cela qui est épouvantable. Je n'ai pas envie d'y croire, mais il le faut. Ce n'était pas un rêve, Jane. J'ai essayé de me dire que c'en était un. Tu ne peux pas t'imaginer combien j'ai essayé de m'en convaincre. Le temps que j'arrive à mon cours, j'étais sûr qu'il s'agissait d'un rêve. Tu n'as rien remarqué d'étrange à mon sujet pendant le petit déjeuner, n'est-ce pas ?

— Si, maintenant que j'y pense.

— Je n'étais pas si étrange que cela, ou tu m'en aurais parlé. N'importe comment, j'ai parfaitement assuré mon cours de neuf heures. Deux heures après, j'avais oublié toute cette histoire. Et puis, juste après le déjeuner, j'ai eu besoin d'un livre. Il me fallait Page et… Bon, peu importe quel livre c'était ; j'en avais besoin. Il était sur l'étagère du haut et je ne pouvais pas l'attraper. Jane… »

Il s'interrompit.

« Eh bien, continue, Roger.

— Écoute, as-tu déjà essayé de prendre quelque chose qui était juste hors de ta portée ? Tu t'étires et tu fais automatiquement un pas vers l'objet, comme pour l'atteindre. C'est tout à fait involontaire. Cela résulte de la coordination globale du corps.

— D'accord. Et alors ?

— J'ai tendu le bras vers le livre et, automatiquement, j'ai avancé d'un pas. En l'air, Jane ! Dans le vide !

— Je vais appeler Jim Sarle, Roger !

— Je ne suis pas malade, bon Dieu !

— Je pense qu'il faut qu'il te parle. C'est un ami. Ce ne sera pas une visite de médecin. Il se contentera de te parler.

— Et quel bien cela me fera-t-il ? » Le visage de Roger était devenu rouge de colère.

« Nous verrons. Maintenant assieds-toi, Roger, je t'en prie. »

Elle fit un pas vers le téléphone. Il l'arrêta en la prenant par le poignet.

« Tu ne me crois pas.

— Ô Roger !

— Non, tu ne me crois pas.

— Si je te crois. Bien sûr que je te crois. Je voudrais seulement…

— Oui. Tu veux seulement que Jim Sarle me parle. C'est comme cela que tu me crois. Je dis la vérité mais tu veux que je parle à un psychiatre. Écoute, tu n'es pas obligée de me croire sur parole. Je peux te le prouver. Je peux te prouver que je plane.

— Je te *crois*.

— Ne fais pas l'idiote. Je sais voir quand on essaie de me manipuler. Tais-toi ! Maintenant, regarde-moi. »

Il recula jusqu'au milieu de la pièce et, sans préliminaire, il décolla du sol. Il se balançait ; l'extrémité de ses orteils était à quinze centimètres du tapis.

Les yeux et la bouche de Jane dessinaient trois grands O.

« Redescends, Roger, chuchota-t-elle. Oh ! au nom du ciel, redescends. »

Il atterrit doucement ; ses pieds touchèrent le sol sans aucun bruit.

« Tu vois ?

— Mon dieu, mon dieu. »

Elle le regardait fixement, moitié épouvantée, moitié prise de nausées.

Sur l'écran de télévision, une femme à l'abondante poitrine chantait, en silence, que cela ne l'intéressait pas du tout de s'envoyer en l'air avec un type.

Roger Toomey avait les yeux grands ouverts dans l'obscurité de la chambre.

« Jane, chuchota-t-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu ne dors pas ?

— Non.

— Moi non plus. Je n'ose pas lâcher le bois du lit, de peur de… tu comprends. »

Sa main bougea nerveusement et effleura son visage. Elle tressaillit, s'écarta d'un bond, comme si la main de Roger avait été chargée d'électricité.

« Excuse-moi. Je suis un peu nerveuse.

— C'est normal. J'allais me lever, n'importe comment.

— Qu’est-ce que tu vas faire ? Il faut que tu dormes.

— Je ne peux pas, alors pourquoi te tenir éveillée, toi aussi.

— Peut-être que rien ne va se passer. Il n’y a pas de raison pour que cela arrive toutes les nuits. Il ne s’est rien passé la nuit d’avant.

— Comment en être sûr ? Peut-être est-ce que je ne suis jamais monté si haut. Peut-être est-ce que je ne me suis jamais réveillé à ce moment-là. N’importe comment, maintenant, ce n’est pas pareil. »

Il était assis dans le lit, les jambes repliées, serrant ses genoux dans ses bras, le front posé dessus. Il repoussa le drap et se frotta la joue contre la douce flanelle de son pyjama.

« C’est forcément différent maintenant, reprit-il. Je ne pense qu’à cela. Dès que je m’endormirai, dès que je ne me tiendrai pas consciemment collé au lit, hop, je m’élèverai en l’air.

— Je ne vois pas pourquoi. Cela doit demander un tel effort.

— Justement. Pas du tout.

— Mais tu luttes contre la gravité, non ?

— Je sais, mais je ne fais aucun effort. Écoute, Jane, si seulement je pouvais *comprendre* ce qui m’arrive, cela ne m’angoisserait pas autant. »

Il laissa ses jambes pendre hors du lit, puis il se leva.

« Je ne veux plus en parler.

— Moi non plus », murmura sa femme.

Elle se mit à pleurer, luttant pour étouffer ses sanglots qui se transformèrent en gémissements étranglés. Ce qui était encore pis.

« Je suis désolé, Jane, dit Roger. C’est de ma faute si tu es malheureuse.

— Non, ne me touche pas. Laisse-moi tranquille. »

Il fit quelques pas incertains pour s’éloigner du lit.

« Où vas-tu ? demanda-t-elle.

— M’allonger sur le canapé. Peux-tu m’aider ?

— Comment ?

— Je voudrais que tu m’attaches.

— Que je t’attache !

— Avec une corde. Pas trop serré pour que je puisse me retourner si j’en ai envie. Tu veux bien ? »

De ses pieds nus, elle cherchait déjà ses mules, par terre, à côté du lit.

« D’accord », soupira-t-elle.

Roger Toomey était assis dans le petit cagibi qui lui servait de bureau ; il regardait fixement la pile de copies posée devant lui. Il ne voyait pas comment il allait faire pour les corriger.

Il avait donné cinq cours sur l’électricité et le magnétisme depuis la

première nuit où il avait plané. Il en était venu à bout, tant bien que mal, mais plutôt mal que bien. Les étudiants avaient posé des questions stupides, preuve qu'il n'avait pas été aussi clair que d'habitude.

Aujourd'hui, il avait esquivé un cours en leur imposant par surprise une interrogation. Il ne s'était pas donné la peine de le préparer ; il n'avait eu qu'à distribuer des questionnaires déjà utilisés plusieurs années avant.

Maintenant, il avait les copies et il fallait qu'il les note. Pourquoi ? Est-ce que cela comptait ce qu'ils savaient ? Eux et n'importe qui d'autre ? Était-ce si important de savoir les lois de la physique ? Et d'abord, qu'est-ce que c'était que des lois ? Y en avait-il réellement ?

Ou tout cela n'était-il qu'une masse confuse dont rien d'ordonné ne pouvait être tiré ? Malgré ses apparences, l'univers n'était-il simplement que le chaos originel qui attendait encore que l'Esprit vienne planer à la surface de ses profondeurs ?

L'insomnie n'avait pas arrangé les choses. Même attaché sur le canapé, il n'avait dormi que par intermittence, et son sommeil avait été troublé par des rêves.

On frappa à la porte.

« Qui est là ? » cria Roger d'une voix coléreuse.

Un silence, puis une réponse hésitante.

« C'est mademoiselle Harroway. J'apporte les lettres que vous m'avez dictées.

— Eh bien, entrez, entrez. Ne restez pas là. »

La secrétaire du département entrouvrit la porte juste assez pour glisser son corps maigre et peu avenant dans le bureau. Elle tenait une liasse de papiers. À chaque feuille étaient jointes, par un trombone, une copie jaune et une enveloppe adressée et timbrée.

Roger avait hâte de se débarrasser d'elle. Ce fut une erreur. Il tendit la main pour saisir les lettres et se sentit décoller de son fauteuil.

Il avança ainsi de deux pas, toujours en position assise ; puis il redescendit brutalement, perdit l'équilibre et tomba. Mais il était trop tard.

Il était vraiment trop tard. Mlle Harroway lâcha les lettres qui s'éparpillèrent en tourbillonnant. Elle poussa un cri et fit demi-tour, vint donner de l'épaule contre la porte, sortit en titubant et se précipita dans le couloir dans un claquement de hauts talons.

Roger se releva en frottant sa hanche endolorie.

« Merde ! » s'écria-t-il.

Mais il pouvait la comprendre. Il imagina le spectacle qu'il lui avait donné : un homme adulte, se soulevant sans à-coups de son fauteuil et glissant vers elle

en gardant sa position assise.

Il ramassa les lettres et referma la porte. Il était tard, les couloirs étaient vides ; elle serait probablement incohérente. Mais… Il attendit avec inquiétude qu'une foule se rassemble devant son bureau.

Il ne se passa rien. Peut-être était-elle étendue quelque part, évanouie. Roger sentait qu'il aurait dû partir à sa recherche et lui venir en aide, mais il dit à sa conscience d'aller au diable. Jusqu'à ce qu'il trouve ce qui n'allait pas chez lui, qu'il comprenne exactement la nature de ce cauchemar dans lequel il était plongé, il valait mieux qu'il ne fasse rien pour ébruiter la chose.

Rien. C'est-à-dire, rien de plus que ce qu'il avait déjà fait.

Il parcourut les lettres ; elles étaient destinées à tous les grands chercheurs en physique théorique du pays. Pour quelque chose d'une telle importance, il ne pouvait se contenter de ses collègues.

Il se demanda si Mlle Harroway avait compris le contenu des lettres. Il espérait que non. Il les avait délibérément rédigées en langage technique ; plus même qu'il n'était vraiment nécessaire. En partie par prudence ; en partie pour convaincre les destinataires que lui, Toomey, était un vrai scientifique.

Une par une, il mit les lettres dans les enveloppes. Les meilleurs cerveaux du pays, se dit-il. Pourraient-ils l'aider ?

Il n'en savait rien.

La bibliothèque était silencieuse. Roger Toomey referma la *Revue de physique théorique*, la rangea et resta là à en regarder sombrement le dos. *Revue de physique théorique.* Qu'est-ce que les auteurs de ce tas de savantes balivernes savaient, n'importe comment ? Cette pensée le déchira. Jusqu'à ces derniers temps, ils avaient été, à ses yeux, les plus grands hommes du monde.

Et pourtant, il faisait encore de son mieux pour vivre selon leur code et leur philosophie. Avec l'aide que Jane lui accordait, à contrecœur, il avait pris une série de mesures. Il avait essayé de peser le phénomène sur une balance, d'en extraire des rapports, d'évaluer des quantités. Bref, il avait tenté de le vaincre de la seule manière qu'il connaissait… en faisant de lui une expression comme les autres des modes de comportement éternels que l'Univers doit adopter. (*Doit* adopter. C'est ce que disent les plus grands esprits.)

Seulement, il n'y avait rien à mesurer. Cette lévitation n'était accompagnée d'aucune sensation d'effort. Chez lui – il n'avait pas osé expérimenter dehors, bien sûr – il pouvait toucher le plafond aussi facilement que s'élever de deux ou trois centimètres, sauf que cela prenait plus de temps. S'il en avait eu envie, il sentait qu'il aurait pu continuer indéfiniment à s'élever ; aller sur la Lune, si

nécessaire.

Il pouvait porter des poids tout en lévitant. Le processus devenait plus lent mais ne demandait pas plus d'effort.

La veille, il avait fondu sur Jane par surprise, un chronomètre à la main.

« Combien pèses-tu ? lui demanda-t-il.

— Cinquante kilos », répondit-elle. Elle le regardait d'un air inquiet.

Il la prit par la taille, d'un seul bras. Elle tenta de le repousser mais il n'en tint pas compte. Ensemble, ils s'élevèrent doucement. Elle s'accrocha à lui, blanche et toute raide de peur.

« Vingt-deux minutes treize secondes », dit-il lorsque sa tête vint heurter légèrement le plafond.

Quand ils furent redescendus, Janes s'arracha à lui et sortit précipitamment de la pièce.

Quelques jours auparavant, il était passé au coin d'une rue, devant une balance publique à la peinture écaillée. Il n'y avait personne sur le trottoir aussi était-il monté dessus et avait-il mis une pièce dans la fente. Bien qu'il s'attendît à quelque chose de ce genre, il avait éprouvé un choc en découvrant qu'il pesait treize kilos six cents.

Depuis il emportait des poignées de pièces de monnaie dans ses poches et se pesait dans toutes les conditions possibles. Il était plus lourd les jours où il y avait du vent, comme pour éviter d'être emporté par lui.

La mise au point se faisait automatiquement. Ce qui le faisait léviter maintenant un équilibre entre son confort et sa sécurité. Mais il pouvait contrôler consciemment sa lévitation, comme il le faisait pour sa respiration. Il montait sur une balance et il obligeait l'aiguille à grimper presque jusqu'à son poids normal et à redescendre, bien sûr, à zéro.

Deux jours auparavant, il avait acheté une balance et essayé de mesurer la vitesse à laquelle il modifiait son poids. Mais il échoua car il allait plus vite que l'aiguille ne bougeait. Tout ce qu'il en tira, ce fut des données sur les coefficients de compressibilité et les moments d'inertie.

Bon. Qu'est-ce que cela signifiait, n'importe comment ?

Il se leva et sortit de la bibliothèque, le dos rond, en traînant les pieds. Il touchait les tables et les chaises tout en marchant vers le mur sur lequel il promena discrètement la main. Il savait qu'il devait faire cela. Le contact avec la matière le tenait continuellement informé de sa situation par rapport au sol. Si sa main perdait contact avec une table ou glissait vers le haut, le long du mur… c'est que ça y était.

Il y avait, comme d'habitude, quelques étudiants dans le couloir. Il fit mine de ne pas les voir. Depuis ces derniers temps, ils avaient peu à peu appris à ne

plus le saluer. Roger s’imagina que certains devaient se dire qu’il était bizarre et que la plupart commençaient sûrement à le détester.

Il passa devant l’ascenseur. Il ne le prenait plus ; surtout pour descendre. Lorsque la cabine arrivait en bas, il lui était impossible de ne pas s’élever, juste pour un instant. Il avait beau s’y préparer, il perdait pied et les gens se retournaient pour le regarder.

En haut des marches, il tendit la main pour prendre la rampe, et juste avant qu’il ne la saisisse, l’un de ses pieds vint donner contre l’autre. Ce fut le faux pas le plus spectaculaire que l’on puisse imaginer. Trois semaines plus tôt, Roger se serait étalé tout du long de l’escalier.

Cette fois, son système autonome prit le relais et, penché en avant, les bras et les doigts écartés, les jambes à demi arquées, il descendit la volée de marches tel un planeur. Il donnait l’impression d’être suspendu à un fil.

Il était trop hébété pour se rétablir, trop paralysé par l’horreur pour faire quelque chose. À un mètre de la fenêtre qui se trouvait en bas, il s’arrêta automatiquement et resta suspendu.

Deux étudiants se tenaient sur les marches qu’il venait de franchir, tous deux pressés contre le mur ; trois autres étaient en haut de l’escalier, deux montaient de l’étage inférieur et un autre était sur le palier avec lui, si près qu’ils auraient pu se toucher.

Un grand silence planait. Ils le regardaient tous.

Roger se redressa, atterrit et descendit le reste de l’escalier en courant, poussant brutalement l’un des étudiants qui se trouvait sur son chemin.

Les conversations reprirent derrière lui, ponctuées d’exclamations.

« Morton veut me voir ? »

Roger se retourna dans son fauteuil en se tenant fermement à l’un des bras.

La nouvelle secrétaire du département hocha la tête.

« Oui, monsieur. »

Elle partit précipitamment. Depuis que Mlle Harroway avait démissionné, elle avait appris que quelque chose « n’allait pas » avec le Pr Toomey. Les étudiants l’évitaient. Aujourd’hui, dans sa salle de cours, les places du fond avaient été pleines d’étudiants qui chuchotaient. Celles de devant étaient restées vides.

Roger se regarda dans le petit miroir mural, près de la porte. Il rajusta sa veste et en ôta quelques petites peluches, mais cela n’améliora guère son apparence. Son teint était devenu jaune. Il avait perdu au moins quatre kilos, bien qu’il n’eût aucun moyen de savoir son poids exact. Il avait l’air en mauvaise santé, comme si son appareil digestif lui avait déclaré la guerre.

Il n’avait aucune raison de craindre une rencontre avec le directeur du département. Il avait acquis un certain cynisme quant à ses lévitations accidentelles. Apparemment, les témoins ne parlaient jamais. Mlle Harroway n’avait rien dit. Il n’y avait aucun signe que les étudiants rencontrés dans l’escalier l’aient fait.

Après avoir resserré sa cravate, il quitta son bureau.

Celui de Philip Morton n’était pas très loin de là, ce qui était bien agréable pour Roger. Il se déplaçait de plus en plus avec une lenteur systématique. Il levait un pied et le posait devant l’autre, en faisant attention. Puis il levait le second et le posait, toujours en faisant attention. Il marchait le dos voûté, en regardant ses pieds.

Morton fronça les sourcils en le voyant entrer. Il avait de petits yeux, une moustache grisonnante mal taillée et des vêtements négligés. Il jouissait d’une réputation assez moyenne dans le monde scientifique et avait de fortes tendances à laisser faire ses cours par les membres de son équipe.

« Dites-moi, Toomey, j’ai reçu une drôle de lettre de Linus Deering. Vous lui auriez écrit le… » Il consulta un papier sur son bureau… « vingt-deux du mois dernier. Est-ce bien votre signature ? »

Roger hocha la tête. Il essaya, avec anxiété, de lire la lettre de Deering posée devant le directeur. Il ne s’était pas attendu à cela. Il n’avait reçu que quatre réponses à toutes les lettres qu’il avait envoyées le jour de l’incident avec Mlle Harroway.

Trois d’entre elles ne comprenaient qu’un seul paragraphe disant, plus ou moins : « J’ai bien reçu votre lettre du vingt-deux de ce mois. Je ne pense pas pouvoir vous aider dans vos recherches. » La quatrième, venant de Ballantine, du Northwestern Tech, lui suggérait maladroitement de consulter un institut de recherches psychiques. Roger ne savait pas si son correspondant avait voulu l’aider ou l’insulter.

Morton s’éclaircit bruyamment la gorge et chaussa une paire de lunettes.

« Je vais vous lire ce qu’il dit. Asseyez-vous, Toomey, asseyez-vous. Voilà : Cher Phil… »

Morton leva brièvement les yeux, avec un sourire légèrement niais.

« Linus et moi, nous avons fait connaissance l’année dernière, aux réunions de la Fédération. Nous avons pris quelques verres ensemble. C’est un garçon charmant. »

Il remit ses lunettes et reprit la lecture de la lettre.

« Cher Phil, y a-t-il un certain Roger Toomey dans votre département ?

L’autre jour, j’ai reçu de lui une lettre très bizarre. Je ne sais pas comment réagir. J’ai d’abord décidé de ne pas m’en occuper plus que de n’importe quelle missive de loufoque. Et puis, je me suis dit que puisqu’elle portait l’en-tête de votre département, il fallait que je vous mette au courant. Il est possible que quelqu’un se serve de vos professeurs pour entériner une escroquerie. Je vous envoie donc ci-joint la lettre de Toomey. J’espère venir un jour dans votre coin et… « Bon, le reste est personnel. »

Morton replia la lettre, ôta ses lunettes, les rangea dans un étui en cuir et le mit dans la poche de poitrine de sa veste. Il croisa les mains et s’appuya contre le dossier de son fauteuil.

« Je n’ai pas besoin de vous lire votre propre lettre. Est-ce une plaisanterie ? Un canular ?

— Je suis tout à fait sérieux, dit Roger d’une voix accablée. Je ne vois pas ce qu’il y a de choquant dans ma lettre. Je l’ai envoyée à quelques physiciens. Le texte est clair. J’ai mené une série d’observations sur un cas de… lévitation, et je voulais des informations pour m’aider à établir une explication théorique de ce phénomène.

— De lévitation ! Vraiment !

— C’est un cas avéré.

— Vous l’avez observé vous-même ?

— Bien sûr.

— Pas de fils dissimulés ? Pas de jeux de miroirs ? Écoutez, Toomey, vous n’êtes pas un expert dans ce genre de fraude.

— C’était une série d’observations tout ce qu’il y a de scientifique. Il n’y a aucune possibilité de fraude.

— Vous auriez dû me consulter, Toomey, avant d’envoyer ces lettres.

— J’aurais peut-être dû, mais franchement, j’ai pensé que vous n’y seriez pas très… favorable.

— Eh bien, merci. J’espère bien. Et sur du papier à en-tête du département. Je suis très surpris, Toomey. Écoutez, vous faites ce que vous voulez dans votre vie personnelle. Si vous désirez étudier la lévitation, allez-y, mais uniquement pendant vos heures de liberté. Pour le bien du département et de l’université, il est évident que ce genre de chose ne doit pas interférer avec votre carrière d’enseignant.

« On dirait que vous avez perdu du poids, ces temps-ci ? Oui, vous n’avez pas l’air bien du tout. Si j’étais vous, je consulterai un médecin. Peut-être un neurologue.

— Un psychiatre, ce serait peut-être mieux, non ? dit Roger avec amertume.

— C’est votre affaire. N’importe comment, un peu de repos… »

Le téléphone venait de sonner et la secrétaire avait pris l'appel. Elle croisa le regard de Morton qui décrocha son poste personnel.

« Allô… oh ! oui, monsieur le Recteur… oui… Qui ?… Eh bien, justement, il est ici… oui… oui, tout de suite. »

Il reposa le combiné et regarda pensivement Roger.

« Le recteur veut nous voir.

— À quel sujet, monsieur ?

— Il ne me l'a pas dit. » Il se leva et s'avança vers la porte. « Alors, vous venez, Toomey ?

— Oui, monsieur. »

Roger se leva lentement, en fourrant l'extrémité d'un de ses pieds sous le bureau de Morton.

Le recteur était un homme maigre au long visage ascétique. Il avait des fausses dents qui donnaient à ses sifflantes un son très particulier.

« Fermez la porte, mademoiselle Bryce, dit-il ; et je ne veux pas être dérangé au téléphone. Asseyez-vous messieurs. »

Il les regarda d'un air solennel et ajouta : « Je vais aller droit au but. Je ne sais pas exactement ce que fait le Pr Toomey, mais il faut que cela cesse immédiatement. »

Morton se retourna, stupéfait, vers Roger.

« Qu'est-ce que vous faites ?

— Rien qui dépende de ma volonté », répondit Roger en haussant les épaules d'un air découragé. Apparemment, il avait sous-estimé la capacité de bavardage des étudiants.

« Oh ! allons, allons. » Le recteur ne cachait pas son agacement. « Même en faisant la part de l'exagération, il semblerait que vous vous soyez adonné à des talents de société qui ne s'accordent pas du tout avec l'esprit et la dignité de cette institution.

— Tout cela me dépasse, dit Morton.

— On dirait que vous en avez aussi entendu parler. » Le recteur fronça les sourcils. « Je ne comprends pas comment la faculté peut ignorer aussi totalement des événements qui secouent le corps estudiantin. Je ne m'étais jamais aperçu de cela avant. J'en ai moi-même entendu parler par hasard, par un heureux hasard qui m'a permis d'intercepter un journaliste qui est arrivé ce matin, à la recherche de quelqu'un qu'il appelait, « Toomey, le professeur volant ».

— Quoi ? » s'écria Morton.

Roger écoutait, l'air égaré.

« C'est ce que le journaliste a dit. Je le cite. Il semblerait qu'un étudiant ait

téléphoné à son journal. Je l'ai mis à la porte, évidemment, et j'ai fait venir l'étudiant dans mon bureau. Selon lui, le Pr Toomey a descendu l'escalier en volant, et l'a remonté de même. Il s'est réclamé d'une douzaine de témoins.

— Je n'ai fait que le descendre », murmura Roger.

Le recteur arpentait maintenant sa moquette de long en large. Il se déchaîna, en un torrent d'éloquence fiévreuse.

« Écoutez-moi bien, Toomey. Je n'ai rien contre le théâtre d'amateurs. Depuis que je suis entré en fonctions, j'ai constamment lutté contre l'esprit vieux jeu et la fausse dignité. J'ai encouragé l'amitié entre tous les membres de cette faculté, quel que soit leur rang, et je ne me suis même pas opposé à ce que les enseignants fraternisent, dans les limites du raisonnable, avec les étudiants. Aussi je ne vous interdirai pas d'organiser un spectacle pour les étudiants *à votre domicile personnel.*

« Vous voyez certainement quel tort considérable une presse irresponsable aurait pu nous faire. Après la vogue des soucoupes volantes, aurions-nous eu celle des professeurs volants ? Si les journalistes entrent en contact avec vous, Toomey, j'espère que vous aller nier tout cela catégoriquement.

— Je comprends, monsieur le Recteur.

— J'ose espérer que nous allons nous tirer de cet incident sans dommage durable. Je vous demande, fort de toute l'autorité dont je suis investi, de ne jamais renouveler ce… numéro. Si cela devait arriver, nous serions obligé de vous demander de démissionner. C'est bien compris, Toomey ?

— Oui, monsieur le Recteur.

— Dans ce cas, bonne journée, messieurs. »

Morton ramena Roger dans son bureau. Cette fois, il fit sortir sa secrétaire et referma soigneusement la porte derrière elle.

« Dieux du ciel, Toomey, chuchota-t-il. Cette folie a-t-elle un lien quelconque avec votre lettre sur la lévitation ? » Les nerfs de Roger commençaient à craquer.

« N'est-ce pas évident ? C'est à moi que je faisais allusion dans mes lettres.

— Vous pouvez voler ? Je veux dire, léviter ?

— Appelez cela comme vous voudrez.

— Je n'ai jamais rien entendu de si… Bon Dieu, Toomey, est-ce que Mlle Harroway vous aurait vu léviter ?

— Une fois. C'était un accident…

— Bien sûr. C'est évident. Elle était tellement hystérique qu'il était difficile de comprendre ce qu'elle racontait. Elle a dit que vous lui aviez sauté dessus. On

aurait pu penser qu'elle vous accusait de… d'avoir… » Morton avait l'air gêné. « Bon, je ne l'ai pas crue. C'était une bonne secrétaire, mais elle n'avait rien pour attirer l'attention d'un homme jeune. Je me suis senti soulagé lorsqu'elle est partie. Je pensais qu'elle allait se mettre à porter un petit revolver, ou qu'elle pouvait m'accuser *moi* de… Vous… vous lévitez, hein ?

— Oui.

— Comment faites-vous ?

— C'est là mon problème. Je ne sais pas. » Roger haussa les épaules.

« Vous n'arrivez sûrement pas à annuler la gravitation ?

— Je crois justement que si. Cela doit mettre en jeu une certaine forme d'antigravitation… »

Morton s'indigna que l'on puisse prendre une telle plaisanterie au sérieux.

« Écoutez, Toomey, c'est quelque chose dont il ne faut pas rire.

— *Rire !* Grand Dieu, Morton, ai-je l'air de rire ?

— Bon… vous avez besoin de repos. Aucun doute là-dessus. Un petit peu de repos et toutes ces absurdités cesseront. J'en suis sûr.

— Ce ne sont pas des absurdités. » Roger baissa la tête un moment puis dit, d'un ton plus calme : « Écoutez, monsieur, vous n'aimeriez pas étudier ce phénomène avec moi ? D'une certaine manière, cela va ouvrir de nouveaux horizons aux sciences physiques. Je ne sais pas comment cela fonctionne ; je n'arrive pas à concevoir une seule hypothèse. Mais à nous deux… »

Cette fois, l'expression d'horreur de Morton le toucha.

« Je sais que cela paraît louche. Mais je vais vous en faire une démonstration. C'est parfaitement avéré ! Je souhaiterais que cela ne le soit pas.

— Allons, allons ! » Morton jaillit de son fauteuil. « Ne vous fatiguez pas. Vous avez terriblement besoin de repos. Je ne pense pas que vous devriez attendre jusqu'en juin. Rentrez chez vous tout de suite. Je vais faire le nécessaire pour que vous receviez tout de même votre traitement. Je me chargerai de vos cours. Après tout, c'est moi qui les faisais autrefois, savez-vous ?

— Monsieur. C'est important.

— Je sais. Je sais. » Morton donna une tape sur l'épaule de Roger. « Mon garçon, vous n'avez pas l'air d'être dans votre assiette. À franchement parler, vous avez très mauvaise mine. Il vous faut un repos absolu.

— Je *peux* léviter. » La voix de Roger monta de nouveau. « Vous essayez de vous débarrasser de moi, parce que vous ne me croyez pas. Vous pensez que je mens ? Quels seraient mes motifs ?

— Vous vous excitez pour rien, mon garçon. Laissez-moi passer un « coup de téléphone. Pour qu'on vous ramène chez vous.

— Je vous dis que je *peux* léviter », cria Roger.

Morton devint cramoisi. « Écoutez, Toomey, ne discutons plus de cela. Peu m'importe que vous puissiez, à l'instant, vous élever en l'air.

— Vous voulez dire que, si vous le voyiez, vous ne le croiriez pas ?

— Croire à la lévitation ? Bien sûr que non. » Le directeur du département beuglait maintenant. « Si je vous voyais voler, j'irais voir un optométriste ou un psychiatre ; j'aimerais mieux croire que je suis fou que de penser que les lois de la physique… »

Il se contint et se racla la gorge. « Bon, comme je l'ai déjà dit, ne discutons pas de cela. Je vais juste passer ce coup de téléphone.

— Ce n'est pas nécessaire, monsieur. Pas nécessaire, répéta Roger. Je m'en vais. Je vais me reposer. Au revoir. »

Il sortit rapidement, se déplaçant plus vite qu'il ne l'avait fait depuis longtemps. Morton, debout, les mains posées à plat sur son bureau, le regarda partir avec soulagement.

Le Dr James Sarle était dans la salle de séjour lorsque Roger rentra chez lui. Il allumait sa pipe, sa grande main refermée autour du fourneau, quand Roger franchit le seuil. Sarle éteignit l'allumette et un sourire plissa son visage coloré.

« Salut, Roger. Tu t'es retiré de la course ? Cela fait plus d'un mois que je ne t'ai pas vu. »

Ses sourcils noirs se rejoignaient au-dessus de l'arête de son nez, ce qui lui donnait une apparence sévère qui l'aidait à établir, avec ses malades, une atmosphère adéquate.

Roger se tourna vers Jane qui était enfouie dans les profondeurs d'un fauteuil. Comme souvent depuis ces derniers temps, elle était pâle et paraissait épuisée.

« Pourquoi lui as-tu dit de venir ? lui demanda Roger.

— Arrête, mon vieux. Personne ne m'a demandé de venir. J'ai rencontré Jane en ville, ce matin, et je me suis invité. Je suis plus fort qu'elle et elle n'a pas pu m'empêcher d'entrer.

— Je suppose que c'est par hasard que tu l'as rencontrée ? Tu prends rendez-vous pour les rencontres fortuites, maintenant ?

— D'accord. » Sarle se mit à rire. « Elle m'a un peu expliqué ce qui se passait.

— Je suis désolée si tu n'es pas d'accord, Roger, dit Jane d'un air las, mais c'était ma seule chance de parler avec quelqu'un qui comprendrait.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il comprend ? Dis-moi, Jim, tu as cru à son histoire ?

— Ce n’est pas facile à croire. Tu es bien obligé de l’admettre. Mais j’essaie.

— D’accord, suppose que je vole. Suppose que je lévite, là, tout de suite. Qu’est-ce que tu ferais ?

— Je m’évanouirais peut-être. Ou bien je dirais : « Ça, alors ! « Ou encore j’éclaterais de rire. Pourquoi ne pas essayer, et nous verrons !

— Tu veux vraiment voir ? » Roger le regardait avec étonnement.

« Pourquoi pas ?

— Ceux qui m’ont vu ont hurlé, ou se sont sauvés en courant, ou sont restés glacés d’horreur. Crois-tu pouvoir le supporter, Jim ?

— Je pense.

— Bon. »

Roger s’éleva de cinquante centimètres au-dessus du sol et exécuta lentement un *entrechat*[3]. Il demeura en l’air, les orteils pointés vers le bas, les jambes jointes, les bras gracieusement étendus, en une amère parodie.

« Mieux que Nijinski ? hein, Jim ? »

Sarle n’eut aucune des réactions qu’il avait énumérées auparavant. Il se contenta de rattraper sa pipe et ne dit rien.

Jane avait fermé les yeux. Des larmes perlaient sous ses paupières.

« Redescends, Roger, dit Sarle.

— J’ai écrit à des physiciens, à des savants réputés », dit Roger qui était allé s’asseoir. « J’ai expliqué la situation d’une manière impersonnelle. J’ai dit que je pensais qu’il faudrait l’étudier. La plupart m’ont ignoré. L’un d’eux a écrit à Morton pour lui demander si j’étais malhonnête ou fou.

— Oh ! Roger ! chuchota Jane.

— Tu penses que c’est grave ? Mais le recteur m’a convoqué dans son bureau, aujourd’hui. Il faut que je mette fin à mes « petits jeux de société », a-t-il dit. J’ai dégringolé dans l’escalier et j’ai aussitôt lévité pour ne pas me faire mal. Morton dit qu’il ne me croirait pas même s’il me voyait en action. Voir n’est pas l’équivalent de croire, dit-il, et il m’a envoyé en congé. Je n’y remettrai plus les pieds.

— Roger », dit Jane en ouvrant de grands yeux. « Tu ne parles pas sérieusement ?

— Je n’y remettrai plus les pieds. J’en ai marre d’eux tous. Ça, des savants !

— Mais que vas-tu faire ?

— Je n’en sais rien. » Roger enfouit sa tête dans ses mains. Il dit d’une voix étouffée : « Écoute, Jim. C’est toi le psychiatre. Explique-moi pourquoi ils ne me croient pas.

— C’est peut-être une façon de se protéger, Roger, dit Sarle lentement. Les

gens sont malheureux lorsqu'ils ne comprennent pas quelque chose. Il y a des siècles, beaucoup de gens croyaient à l'existence des pouvoirs surnaturels – comme de voler sur un manche à balai, par exemple – mais ils pensaient presque toujours que ces pouvoirs provenaient des forces du mal.

« Les gens n'ont pas changé, Roger. Ils ne croient plus littéralement au diable, mais ils continuent à penser que ce qui est étrange est mauvais. Ils feront tout pour ne pas croire à la lévitation… ou ils seront terrorisés si on les y force. C'est vrai, donc reconnais-le et tiens-en compte.

— Tu parles des gens ordinaires, mais moi je te parle des savants.

— Les savants sont des gens comme les autres.

— Tu vois ce que je veux dire. J'ai là un phénomène. Ce n'est pas de la sorcellerie. Je n'ai pas fait de pacte avec le diable. Il doit y avoir une explication naturelle. Nous ne savons pas tout sur la gravitation. En réalité, nous ne savons pas grand-chose. Ne penses-tu pas que c'est à peine concevable qu'il y ait une manière biologique d'annuler la gravitation ? Je suis peut-être une espèce de mutation. J'ai un… appelons-le un muscle… qui peut abolir la gravité. Du moins, il peut abolir l'effet de la gravité sur ma personne. Eh bien, étudions ce phénomène. Imagine ce que pourrait faire la race humaine si nous avions l'antigravité.

— Arrête, Roger, dit Sarle. Réfléchis un moment. Pourquoi es-tu si malheureux d'avoir ce don ? D'après ce que m'a dit Jane, tu étais presque fou de peur le premier jour où c'est arrivé, *avant* que tu saches que la science allait t'ignorer et que tes supérieurs verraient cela d'un mauvais œil.

— C'est vrai, murmura Jane.

— Pourquoi as-tu réagi ainsi ? poursuivit Sarle. Tu possèdes un grand et merveilleux pouvoir ; te voilà brusquement libéré de l'implacable poussée de la gravité.

— Oh ! ne sois pas idiot ! C'était… horrible. Je n'y comprenais rien. Et je n'y comprends toujours rien.

— Tu l'as dit, mon vieux. C'est quelque chose que tu ne peux pas comprendre *donc* c'est horrible. Tu es physicien. Tu *sais* comment fonctionne l'univers. Ou si tu ne le sais pas, tu connais quelqu'un d'autre qui le sait. Même si personne ne comprend un certain détail, tu sais qu'un jour quelqu'un le fera. Le mot clef, c'est *savoir.* Cela fait partie de ta vie. Aujourd'hui, tu te trouves confronté à un phénomène qui, penses-tu, viole l'une des lois de l'univers. Les savants disent : Deux masses s'attirent mutuellement selon une loi mathématique fixée à tout jamais. C'est une propriété inaliénable de la matière et de l'espace. Il n'y a pas d'exception. Et maintenant voilà que toi, tu es une exception.

— Et comment, dit Roger d'un air morne.

— Tu vois, pour la première fois de l’Histoire, l’humanité possède ce qu’elle considère comme des lois inaltérables. Dans les cultures primitives, un sorcier lance une incantation pour qu’il pleuve. Si la pluie ne tombe pas, cela n’invalide pas la magie. Peut-être le chaman a-t-il négligé un élément important de l’incantation, ou violé un tabou ou offensé un dieu. Dans les cultures théocratiques de l’époque moderne, les commandements de la divinité étaient sacrés. Si un être humain violait ces commandements et prospérait tout de même, cela ne voulait pas dire que la religion n’était pas valable. Tout le monde pensait que les chemins de la Providence étaient mystérieux et qu’une punition invisible l’attendait.

« Aujourd’hui, nous avons des lois qui ne peuvent *réellement* pas être violées ; et l’une d’elles est l’existence de la gravité. Elle fonctionne toujours, même si l’homme qui l’invoque a oublié de murmurer m-m-sur-a au carré.

— Tu te trompes complètement », dit Roger auquel Jim venait d’arracher un mince sourire. « Ces lois sacrées ont été violées de nombreuses fois. La radioactivité semblait impossible lorsqu’elle a été découverte. Son énergie paraissait venir de nulle part ; et en quantité incroyable. C’était aussi ridicule que la lévitation.

— La radioactivité était un phénomène objectif qui pouvait être communiqué et reproduit. L’uranium voilait un film photographique et tout le monde pouvait le constater. N’importe qui pouvait monter un tube de Crooks et produire un flux d’électrons, d’une façon toujours identique. Toi…

— J’ai essayé de communiquer.

— Je le sais. Mais peux-tu me dire, par exemple, ce que je dois faire, *moi*, pour léviter ?

— Bien sûr que non.

— Les autres ne peuvent que t’observer sans aucune possibilité de reproduire eux-mêmes l’expérience. Cela met ta lévitation sur le même plan que l’évolution des étoiles ; on peut élaborer des théories mais pas expérimenter.

— Cependant des savants sont prêts à consacrer leur vie à l’astrophysique.

— Les savants sont des gens comme les autres. Ils ne peuvent pas atteindre les étoiles et s’en accommodent. Mais toi, ils peuvent t’atteindre et cela les rend furieux de ne pouvoir « toucher « ta lévitation.

— Jim, ils n’ont même pas essayé. Tu parles comme si on m’avait examiné. Ils n’ont même pas pris mon problème au sérieux.

— Ils n’étaient pas obligés de le faire. Ta lévitation fait partie d’une classe de phénomènes qui ne sont jamais pris au sérieux. La télépathie, la clairvoyance, la prescience et un millier d’autres pouvoirs de ce type ne sont pratiquement jamais étudiés sérieusement, même lorsqu’ils ont été présentés avec une

apparence de crédibilité. Les travaux de Rhine sur les P.E.S. ont plus agacé les savants qu'ils ne les ont intrigués. Aussi, vois-tu, ils n'ont pas besoin de t'étudier pour savoir qu'ils n'ont pas envie de le faire. Ils le savent d'avance.

— Est-ce que tu trouves cela amusant, Jim ? Des savants qui refusent d'examiner des faits ; qui tournent le dos à la vérité. Et tu restes assis là, et tu souris, et tu fais des déclarations bizarres.

— Non, Roger, je sais que c'est sérieux. Et je n'ai pas d'explications spécieuses à proposer. Je t'ai livré mes pensées. C'est exactement ce que je pense. Mais, ne vois-tu pas ? Ce que je fais, c'est d'essayer de regarder les choses telles qu'elles sont. C'est ce que tu devrais faire. Oublie ton idéal, tes théories, tes idées sur ce que les gens *devraient* faire. Observe ce qu'ils *font.* Une fois que l'on est décidé à affronter les faits et à se détourner des illusions, les problèmes tendent à disparaître. Ou du moins on les voit dans une perspective plus objective et on peut les résoudre.

— C'est du blablabla de psychiatre ! » Roger s'agitait nerveusement. « C'est comme de mettre la main sur le front d'un homme en lui disant : « Aie la foi et tu guériras ! « Si le pauvre gogo ne guérit pas, c'est parce qu'il n'a pas assez de foi. Le sorcier n'échoue jamais.

— Tu as peut-être raison, mais écoute. Quel est ton problème ?

— Plus de leçon, je t'en prie. Tu connais mon problème, alors cesse de jouer avec moi.

— Tu lévites. C'est cela ton problème ?

— Cela suffira, comme première approximation.

— Tu as probablement raison, Roger. Ce n'est qu'une première approximation. Il paraît que tu t'attaques au problème. Jane m'a dit que tu faisais des expériences.

— Des expériences ! Grands dieux, Jim, je ne fais pas d'expérience, je vais à la dérive. J'ai besoin de cerveaux et d'appareils. Il me faut une équipe de chercheurs et je n'en ai pas.

— Alors, quel est ton problème ? Seconde approximation.

— Je vois ce que tu veux dire. Mon problème, c'est de trouver une équipe de chercheurs. Mais j'ai essayé, mon vieux ! J'ai essayé jusqu'à…

— Qu'as-tu fait ?

— J'ai envoyé des lettres. J'ai demandé… oh ! arrête, Jim ! Je n'ai pas le cœur d'en passer par la routine du patient-sur-le-canapé.

— Je sais ce que tu as dit aux gens : « J'ai un problème. Aidez-moi. « As-tu essayé autre chose ?

— Écoute, Jim. J'ai affaire à des savants.

— Je vois. Tu t'imagines que la demande simple et directe doit suffire.

C’est de nouveau la théorie contre les faits. Je t’ai dit les difficultés qu’impliquait ta requête. Quand tu fais de l’auto-stop sur l’autoroute, tu poses une demande simple et directe mais la plupart des automobiles passent devant toi sans s’arrêter. Donc, une requête simple et directe peut échouer. Alors, quel est ton problème ? Troisième approximation.

— Trouver une autre approche qui n’échoue pas ? Est-ce ce que tu veux me faire dire ?

— C’est ce que tu dis, non ?

— Je le savais sans que tu m’en parles.

— Vraiment ? Tu es prêt à laisser tomber l’université, ton travail et la science. Où est passée ta logique, Rog ? Abandonnes-tu une hypothèse lorsque ta première expérience rate ? Renonces-tu à une théorie si on te dit qu’elle semble insuffisante ? Si la philosophie des sciences est valable pour les objets inanimés, elle doit l’être aussi pour les personnes.

— D’accord. Alors, que suggères-tu ? La corruption ? Les menaces ? Les larmes ?

— Tu veux vraiment une suggestion ? dit James Sarle en se levant.

— Vas-y.

— Fais ce que te dit ton directeur de département. Prends un congé et au diable la lévitation. C’est un problème futur. Dors dans ton lit, et que tu planes ou non, quelle différence cela fait ! Ne t’occupe plus de la lévitation, ou bien tires-en du plaisir. Fais n’importe quoi sauf te tourmenter à ce sujet, parce que ce n’est pas ton problème. Voilà la vérité. Ce n’est pas ton problème pour le moment. Passe ton temps à envisager comment tu pourrais inciter les savants à étudier quelque chose qu’ils n’ont pas envie d’étudier. Voilà le problème urgent, et c’est à cela que tu n’as justement pas réfléchi jusqu’à aujourd’hui. »

Sarle se dirigea vers la penderie du vestibule pour y prendre son pardessus. Roger l’accompagna. Quelques minutes s’écoulèrent en silence.

Puis Roger dit, sans lever les yeux : « Tu as peut-être raison, Jim.

— Peut-être bien. Essaie et tiens-moi au courant. Au revoir, Roger. »

Roger Toomey ouvrit les yeux et cligna des paupières dans l’éblouissante lumière matinale qui avait envahi la chambre.

« Jane, où es-tu ? cria-t-il.

— Dans la cuisine. Où veux-tu que je sois ?

— Viens ici, je te prie.

— Le bacon ne va pas frire tout seul, tu sais, dit Jane en entrant.

— Écoute, est-ce que j’ai plané cette nuit ?

— Je n’en sais rien. Je dormais.

— Tu m'aides vraiment beaucoup. » Il sortit du lit et glissa les pieds dans ses pantoufles. « Je ne crois pas que je l'aie fait.

— Tu penses que tu as oublié comment faire ? » Il y avait un espoir subit dans sa voix.

« Je n'ai rien oublié. Regarde ! » Il glissa dans la salle à manger sur un coussin d'air. « J'ai seulement l'impression que je n'ai pas plané. Je pense que cela fait la troisième nuit.

— Bon, c'est bien », dit Jane. Elle était retournée à son fourneau. « C'est que ce repos d'un mois t'a fait du bien. Si j'avais appelé Jim dès le début…

— Oh ! je t'en prie, ne recommence pas ! Un repos d'un mois, mon œil. C'est parce que, dimanche dernier, j'ai décidé de ce que j'allais faire. Depuis, je suis plus détendu. C'est tout.

— Que vas-tu faire ?

— Tous les ans, au printemps, l'Institut de technologie du Nord-Ouest donne un séminaire sur des sujets de physique. Je vais y assister.

— Tu veux dire que tu vas aller jusqu'à Seattle ?

— Oui.

— De quoi vont-ils parler ?

— Peu m'importe. Je veux seulement voir Linus Deering.

— Mais c'est celui qui t'a traité de fou, non ?

— C'est lui. » Roger prit une fourchetée d'œufs brouillés. « Mais c'est aussi le plus brillant de tous. »

Il tendit le bras pour atteindre le sel et se souleva de quelques centimètres au-dessus de sa chaise. Il ne s'en aperçut même pas.

« Je crois savoir comment il faut que je m'y prenne avec lui. »

Les séminaires de printemps du Northwestern Institute of Technology étaient devenus célèbres à l'échelle nationale depuis que Linus Deering y enseignait. C'était lui le président de séance et il leur prêtait un ton caractéristique. Il présentait les intervenants, dirigeait les discussions, faisait une récapitulation à la fin de chaque session et était l'âme de la convivialité du dîner qui clôturait la semaine de travail.

Tout cela, Roger Toomey le savait par ouï-dire. Il pouvait maintenant étudier réellement les mécanismes de cet homme. Le Pr Deering était de taille moyenne, brun de peau, et avait une abondante et remarquable chevelure brune ondulée. Lorsqu'il n'était pas engagé dans une conversation, sa large bouche aux lèvres minces semblait perpétuellement sur le point de sourire timidement. Il parlait vite et avec aisance, sans notes, et paraissait toujours lancer ses commentaires du haut d'une autorité que ses auditeurs lui accordaient

automatiquement.

Au moins, c’est ainsi qu’il s’était comporté lors de la séance de la première matinée. Mais durant celle de l’après-midi, son auditoire commença à remarquer que son élocution était empreinte d’une certaine hésitation.

Il semblait même mal à l’aise, là, sur l’estrade, tandis que l’on distribuait les papiers. De temps à autre, il jetait un coup d’œil furtif vers le fond de l’auditorium.

Roger Toomey, assis au dernier rang, l’observait, l’esprit tendu. Le retour à la normalité, qui avait coïncidé avec sa découverte d’une solution possible, n’avait été que temporaire.

Dans la couchette du train qui l’emportait vers Seattle, il n’avait pas réussi à dormir. Il s’était vu, s’élevant en l’air au rythme du cliquetis des roues, franchissant silencieusement les rideaux pour aller planer dans le couloir, et se réveillant tout gêné, aux cris rauques poussés par un porteur. Aussi avait-il attaché les rideaux avec des épingles de sûreté ; mais il ne s’était pas senti plus en sécurité pour cela et n’avait fait qu’une série de petits sommes guère reposants.

Dans la journée, tandis que les montagnes défilaient à l’horizon, il avait somnolé et était arrivé, le soir, à Seattle, le cou raide, le dos endolori, et assez désespéré.

Il avait décidé de participer au séminaire trop tard pour obtenir une chambre dans les locaux de l’institut. Il était hors de question qu’il partage une pièce avec quelqu’un. Il prit donc une chambre en ville, ferma la porte et les fenêtres, poussa le lit contre le mur et le bureau du côté opposé, puis il s’endormit.

Son sommeil ne fut troublé par aucun rêve et lorsqu’il se réveilla, le lendemain matin, il était toujours couché dans l’enclos qu’il s’était aménagé.

Il arriva, à l’heure dite, dans l’auditorium de physique du campus de l’institut et découvrit, comme il s’y était attendu, peu de participants. Les sessions du séminaire avaient traditionnellement lieu pendant les vacances de Pâques et les étudiants n’y assistaient jamais. Dans cette salle conçue pour quatre cents personnes, une cinquantaine de physiciens s’étaient regroupés de chaque côté de l’allée centrale, près de l’estrade.

Roger s’installa au dernier rang ; là un passant occasionnel, regardant par l’une des vitres hautes et étroites de la porte ne pourrait l’apercevoir ; quant aux autres membres de l’assistance, il leur faudrait se retourner selon un angle de cent quatre-vingts degrés pour le voir.

Tous, sauf bien sûr, le conférencier assis sur l’estrade… et le Pr Deering.

Roger ne prêta guère attention à la séance. Il attendait que Deering soit seul sur l’estrade ; soit seul à le voir.

Plus celui-ci parut troublé, plus Roger s'enhardit. Durant la récapitulation finale, il fit le maximum.

Le Pr Deering s'arrêta au milieu d'une phrase médiocrement construite et peu compréhensible. Les auditeurs, qui s'agitaient depuis quelque temps sur leurs sièges, se figèrent également et le regardèrent d'un air étonné.

Deering leva la main et dit, d'une voix entrecoupée : « Vous ! Vous, là-bas ! »

Roger Toomey était assis, d'un air totalement détendu… au centre de l'allée. Le seul siège qu'il y eût sous lui était composé d'un mètre d'air complètement vide. Ses jambes étaient allongées devant lui comme si elles reposaient sur le bras d'un fauteuil également impalpable.

Lorsque Deering le montra du doigt, Roger glissa rapidement sur le côté. Le temps que cinquante têtes se tournent vers lui, il était tranquillement assis sur une chaise très prosaïquement faite de bois.

Roger regarda le doigt brandi de Deering et se leva.

« Est-ce à moi que vous parlez ? » demanda-t-il avec un très léger tremblement de voix indiquant la lutte sauvage qu'il menait contre lui-même pour rester froidement étonné.

« Qu'est-ce que vous fabriquez ? » La tension que Deering avait accumulée depuis ce matin éclatait soudain.

« Je ne fais rien. Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Sortez ! Quittez immédiatement cette salle ! »

Deering était hors de lui, sinon il n'aurait pas dit cela.

En tout cas, Roger soupira et sauta sur l'occasion.

Il dit, très fort et distinctement, pour se faire entendre par-dessus les bruyantes réactions de l'assemblée : « Je suis le professeur Roger Toomey, du collège Carson, membre de l'Association américaine de physique. J'ai demandé un congé pour assister à ces séances, on me l'a accordé et j'ai payé mon inscription. J'ai le droit d'être assis dans cette salle et je n'en sortirai pas. »

Deering ne put que répéter aveuglément : « Sortez !

— Non », dit Roger. Il tremblait réellement bien que sa colère fût simulée. « Pour quelle raison sortirais-je ? Qu'ai-je fait ? »

Deering passa une main frissonnante dans ses cheveux. Il était totalement incapable de répondre. Roger profita de son avantage.

« Si vous essayez de m'expulser de ce séminaire sans fournir une raison légitime, j'entamerai une action en justice contre l'institut.

— Je déclare terminée la séance du premier jour du séminaire de printemps sur les « Progrès récents des sciences physiques ». Notre prochaine séance aura lieu dans cette salle, demain matin à neuf heures, et portera sur… »

Roger sortit tandis qu'il parlait encore et s'empressa de s'éloigner.

Ce soir-là, on frappa à la porte de sa chambre d'hôtel. Il sursauta et resta figé sur sa chaise.

« Qui est là ? cria-t-il.

— Puis-je vous voir ? » La personne qui lui répondit précipitamment s'efforçait de parler bas.

C'était la voix de Deering. Le nom de l'hôtel ainsi que le numéro de sa chambre devaient être portés sur sa fiche, au secrétariat du séminaire. Roger avait espéré, sans y croire, que les événements de ce jour ne provoqueraient pas de conséquences immédiates.

Il ouvrit la porte et dit, froidement : « Bonsoir. »

Deering entra et regarda autour de lui. Il portait un pardessus léger et ne fit pas mine de l'enlever. Il tenait son chapeau à la main et ne pensa pas à le poser quelque part.

« Professeur Roger Toomey, du Carson College ? » Il demanda cela avec une certaine emphase, comme si ce nom avait une signification particulière.

« Oui. Asseyez-vous. »

Deering resta debout.

« Alors, qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Je ne comprends pas.

— Bien sûr que si. Vous n'avez pas monté cette ridicule pitrerie pour rien. Voulez-vous me faire paraître aussi insensé que vous, ou espérez-vous me tromper en m'impliquant dans quelque escroquerie ? Je vous assure que cela ne marchera pas. Et n'essayez pas la violence. J'ai des amis qui savent exactement où je suis en ce moment. Je vous conseille de me dire la vérité puis de quitter la ville.

— Professeur Deering ! Je suis dans ma chambre. Si vous êtes venu ici dans l'intention de m'intimider, je vous prie de partir. Si vous ne le faites pas, je serai dans l'obligation de vous expulser.

— Avez-vous l'intention de poursuivre ce… cette persécution ?

— Je ne vous ai pas persécuté. Je ne vous connais pas, monsieur.

— N'êtes-vous pas ce Roger Toomey qui m'a écrit une lettre au sujet d'un cas de lévitation qu'il voulait que j'étudie ?

— De quelle lettre s'agit-il ? » Roger le regardait fixement.

« Niez-vous m'avoir écrit une lettre ?

— Bien sûr. De quoi parlez-vous ? Avez-vous apporté cette lettre ? »

Le professeur pinça les lèvres.

« Peu importe. Nierez-vous que vous vous êtes suspendu à des fils pendant

la séance de cet après-midi ?

— À des fils ? Je ne vous suis pas du tout.

— Vous avez lévité !

— Vous feriez mieux de sortir, professeur. Je crois que vous n’êtes pas dans votre état normal.

— Nierez-vous que vous avez lévité ? » Le professeur s’était mis à crier.

« Je pense que vous êtes fou. Voulez-vous dire que j’ai monté un tour de magicien dans l’auditorium ? Je n’y avais jamais mis les pieds avant aujourd’hui et lorsque je suis arrivé, vous étiez déjà présent. Avez-vous trouvé des fils métalliques ou quelque chose du même genre après mon départ ?

— Je ne sais pas comment vous avez fait et cela m’importe peu. Niez-vous que vous avez lévité ?

— Bien sûr que je le nie.

— Je vous ai vu. Pourquoi mentez-vous ?

— Vous m’avez vu léviter ? Pourriez-vous me dire comment une telle chose est possible ? Je suppose que vous connaissez suffisamment les forces gravitationnelles pour savoir que la lévitation est un concept dénué de signification, sauf dans l’espace. Etes-vous en train de me faire une blague ?

— Dieu du ciel ! » s’écria Deering d’une voix aiguë, « pourquoi ne dites-vous pas la vérité ?

— Je dis la vérité. Croyez-vous qu’en tendant le bras et en faisant une passe mystique… comme cela… je puisse m’envoler ? » Et Roger s’éleva jusqu’à ce que sa tête vienne effleurer le plafond.

« Ah ! Là… là… »

Roger redescendit en souriant. « Vous ne parlez pas sérieusement.

— Vous avez recommencé. Vous venez juste de le faire.

— Mais faire quoi, monsieur ?

— Vous avez lévité. Vous venez de léviter. Vous ne pouvez pas le nier.

— Je pense que vous êtes sérieusement malade, monsieur. » Les yeux de Roger étaient devenus graves.

« Je sais ce que j’ai vu.

— Vous avez peut-être besoin de repos. Le surmenage…

— Ce n’était pas une hallucination.

— Voulez-vous boire quelque chose ? »

Roger s’avança vers sa valise et Deering suivit ses déplacements avec des yeux exorbités. Les semelles de ses chaussures étaient à quelques centimètres du parquet.

Deering se laissa tomber sur le siège que Roger venait de quitter.

« Oui, merci bien », dit-il d’une voix faible.

Roger lui passa la bouteille de whisky, le regarda boire puis réprimer un haut-le-cœur.

« Comment vous sentez-vous, maintenant ?

— Écoutez. Avez-vous découvert un moyen d'annuler la gravité ?

— Reprenez le contrôle de vous-même, professeur. Si j'avais trouvé l'antigravité, je ne m'en serais pas servi pour vous jouer des tours. Je serais à Washington. Ce serait un secret militaire. Je… Bon. Je ne serais pas ici ! Sûrement que tout cela vous paraît évident ?

— Avez-vous l'intention d'assister aux autres séances ? demanda le Pr Deering en se relevant d'un bond.

— Bien sûr. »

Deering hocha la tête, remit son chapeau d'un geste saccadé et sortit en toute hâte.

Durant les trois jours qui suivirent, ce ne fut pas le Pr Deering qui présida les séances du séminaire. On ne donna aucune raison de son absence. Roger Toomey, partagé entre l'espoir et l'appréhension, se fondit dans la masse des participants et tenta de passer inaperçu. Mais il n'y réussit pas totalement. L'attaque publique de Deering et la manière dont il s'était vigoureusement défendu lui valaient une popularité du type David-contre-Goliath.

Mardi soir, Roger revint à sa chambre d'hôtel après un dîner qui avait laissé à désirer et se figea sur le seuil de sa porte. Le Pr Deering était à l'intérieur, en compagnie d'un autre homme, assis sur son lit, un feutre mou vissé sur la tête.

C'est ce dernier qui s'adressa à lui.

« Entrez, Toomey.

— Qu'est-ce qui se passe ? » dit Toomey en entrant.

L'étranger ouvrit son portefeuille et lui présenta une carte protégée par de la cellophane.

« Je suis Cannon, du FBI.

— Vous avez des appuis au gouvernement, je suppose, professeur Deering ?

— Un petit peu.

— Bon, vous allez m'arrêter ? Quel est mon crime ?

— Ne vous emballez pas, dit Cannon. Nous avons recueilli quelques informations sur vous, Toomey. Est-ce bien votre signature ? »

Il lui tendit une lettre, assez près pour qu'il la voie, mais trop loin pour qu'il s'en saisisse. C'était celle qu'il avait écrite à Deering et que ce dernier avait envoyée à Morton.

« Oui.

— Et celle-ci ? »

L'agent fédéral avait une pile de lettres. Roger comprit qu'il avait recueilli toutes celles qu'il avait expédiées, moins celles qui avaient été déchirées.

« Elles sont de moi », dit-il d'un air las.

Deering ricana.

« Le Pr Deering nous a dit que vous pouviez planer.

— Planer ? Que voulez-vous dire par là ?

— Planer en l'air, dit Cannon d'un air impassible.

— Et vous croyez quelque chose d'aussi dingue que cela ?

— Je ne suis pas ici pour croire ou ne pas croire, professeur Toomey. Je suis un agent du gouvernement des États-Unis et j'ai une mission à accomplir. Si j'étais vous, je coopérerais.

— Comment puis-je coopérer à une chose pareille ? Si j'étais allé vous voir et que je vous aie dit que le Pr Deering pouvait planer, vous m'auriez envoyé tout droit chez un psychiatre.

— Le Pr Deering a été examiné, sur sa propre demande, par un psychiatre. Cependant, le gouvernement a l'habitude, depuis plusieurs années, d'écouter attentivement ce que dit le Pr Deering. Et je peux aussi vous révéler que nous avons une preuve qui n'a rien à voir avec lui.

— Laquelle ?

— Un groupe d'étudiants de votre université vous a vu planer… Ainsi qu'une femme qui fut autrefois secrétaire du directeur de votre département. Nous avons leurs dépositions.

— Quelle sorte de déposition ? Des dépositions sensées que vous seriez prêt à mettre en archive et à montrer à mon député ?

— Professeur Toomey », interrompit Deering avec impatience, « que gagnez-vous à nier le fait que vous puissiez léviter ? Votre propre recteur admet que vous avez fait quelque chose de ce genre. Il m'a dit qu'il allait vous informer officiellement que votre contrat s'achève à la fin de l'année académique, et qu'il ne le renouvellera pas. Il ne fait pas ça pour rien.

— Peu importe, dit Roger.

— Mais pourquoi ne voulez-vous pas admettre que je vous ai vu léviter ?

— Pourquoi le ferais-je ?

— J'aimerais vous faire remarquer, dit Cannon, que si vous avez un appareil qui neutralise la gravité, il serait d'une grande importance pour votre gouvernement.

— Vraiment ? Je suppose que vous avez mené une enquête sur mes origines pour savoir si j'étais un traître en puissance ?

— L'enquête est en cours.

— Très bien, dit Roger. Posons une hypothèse. Supposez que j'admette que

je puisse léviter. Supposez que je ne sache pas comment je le fais. Supposez que je n'aie rien à donner au gouvernement que mon corps et un problème insoluble.

— Comment pouvez-vous savoir qu'il est insoluble ? demanda ardemment Deering.

— Je vous ai demandé d'étudier un phénomène de ce type, fit remarquer Roger avec douceur, et vous avez refusé.

— Oubliez ça. Écoutez », dit en toute hâte Deering sur un ton pressant, « pour le moment, vous n'avez plus de poste. Je peux vous en offrir un dans mon département, de maître de conférences en physique. Vous ne serez enseignant que de nom et chercheur à plein temps sur la lévitation. Qu'en pensez-vous ?

— C'est séduisant, reconnut Roger.

— Je pense que nous obtiendrons toutes les subventions nécessaires.

— Que dois-je faire ? Admettre que je peux léviter ?

— Je sais que vous pouvez le faire. Je vous ai vu. Je voudrais que vous fassiez de même pour M. Cannon. »

Les jambes de Roger s'élevèrent et son corps s'étendit horizontalement, au niveau de la tête de Cannon. Il se tourna sur le côté et parut appuyer son coude droit sur quelque chose.

Le chapeau de Cannon tomba en arrière, sur le lit. Il cria : « Il plane. »

Deering devint presque incohérent d'excitation.

« Vous voyez, mon vieux !

— Pour voir quelque chose, je vois quelque chose.

— Alors, faites votre rapport. Mettez tout cela dans votre rapport, m'entendez-vous ? N'oubliez rien. Ils ne pourront plus dire que je délire. Je n'ai jamais douté, une seule minute, de ce que j'avais vu. »

Mais il n'aurait pas été si heureux si cela avait été totalement vrai.

« Je ne sais même pas quel est le climat de Seattle, gémit Jane, et j'ai un million de choses à faire.

— Tu as besoin d'aide ? demanda Jim Sarle confortablement enfoncé dans un fauteuil.

— Ce sont des choses que tu ne saurais pas faire. Ô mon dieu ! mon dieu ! » Et elle sortit en trombe. Elle planait littéralement, mais pas au sens où son mari le faisait.

« Jane, les caisses pour les livres sont-elles arrivées ? demanda Roger en entrant. Hello, Jim. Quand es-tu entré ? Et où est Jane ?

— Je suis entré il y a une minute et Jane est dans la pièce à côté. J'ai dû montrer patte blanche à un policier. Mon vieux, vous êtes bien gardés.

— Oui, oui », dit Roger en pensant à autre chose. « Je leur avais dit de te

laisser passer.

— Je le sais bien. J’ai dû promettre de me taire. Je leur ai dit qu’en ce qui me concerne, il s’agissait du secret professionnel. Pourquoi ne laissez-vous pas les déménageurs emballer tout ? C’est le gouvernement qui paie, n’est-ce pas ?

— Je ne fais pas confiance aux déménageurs », dit Jane qui venait d’entrer en courant et se jeter sur le sofa. « Je vais fumer une cigarette.

— Alors, Roger, dis-moi ce qui s’est passé.

— Comme tu me l’avais dit, Jim », répondit Roger en souriant d’un air penaud, « j’ai cessé de m’accrocher au faux problème et je me suis attelé au vrai. Il me semblait que j’avais le choix entre deux possibilités. Soit j’étais un escroc, soit j’étais un fou. Deering le disait clairement dans sa lettre à Morton. Le recteur pensait que j’étais malhonnête et Morton que j’étais fou.

« Mais supposons que je leur montre que je pouvais vraiment léviter. Morton m’avait dit ce qui arriverait dans ce cas. Soit j’étais un escroc, soit le *témoin* était fou. Morton a dit cela… que s’il me voyait voler, il préférerait se croire fou que d’accepter l’évidence. Bien sûr, il disait cela pour la forme. Aucun homme ne croirait à sa propre folie tant qu’il y aurait la moindre chance qu’il n’en soit pas ainsi. J’ai misé là-dessus.

« Alors, j’ai changé de tactique. Je suis allé au séminaire de Deering. Je ne lui ai pas *dit* que je pouvais planer ; je le lui ai montré et *j’ai nié l’avoir fait.* L’alternative était claire. Soit je mentais, soit *lui*, et non moi, était fou. C’était évident qu’il préférerait croire à la lévitation que de douter de sa santé mentale. Toutes ses actions, ses intimidations, son voyage à Washington, son offre d’emploi, n’avaient pour but que de justifier sa santé mentale et non de me venir en aide.

— En d’autres termes, dit Sarle, tu as fait de ta lévitation *son* problème et non le tien.

— Tu pensais à cela lorsque nous avons parlé, hein, Jim ?

— J’en avais vaguement l’idée, mais un homme doit s’atteler lui-même à ses problèmes. Penses-tu qu’ils arriveront à résoudre le principe de ta lévitation ?

— Je ne sais pas, Jim. Je ne peux toujours pas communiquer les aspects subjectifs du phénomène. Mais peu importe. Nous allons les étudier et c’est ce qui compte. » Il frappa, de son poing droit, la paume de sa main gauche. « En ce qui me concerne, l’important, c’est que je les aie amenés à m’aider.

— Vraiment ? demanda Sarle d’une voix douce. Je dirais que, l’important, c’est que tu les aies obligés à accepter le fait que *tu les aides ;* ce qui est tout à fait différent. »

DE PEUR DE SE SOUVENIR

Voici un cas plutôt unique. Quelques personnages d'Hollywood avaient insisté pour faire une série télévisée intitulée « Isaac Asimov présente ». J'y croyais fort peu mais j'acceptai et participai à de nombreuses rénions de conception. Je leur apportai six idées ; ils en choisirent une. Je la développai et l'appelai « De peur de se souvenir ». Ils me payèrent généreusement puis écrivirent un scénario fondé sur ma nouvelle, et il se trouva que le résultat plut aux gens de la télévision. Il ne restait plus qu'à produire le film et j'étais sidéré car, franchement, je ne pensais pas que quelque chose puisse marcher à Hollywood.

Eh bien, j'avais raison. Alors qu'il ne restait plus que la dernière étape, celle-ci ne fut jamais franchie. Au bout d'un moment, je demandai si je pouvais récupérer ma nouvelle. Ils me la rendirent de bonne grâce et je la soumis à George Scithers qui la prit et la fit paraître dans le numéro de février 1982 d'Asimous.

La voilà maintenant dans ce recueil et je vous préviens qu'elle n'est pas du tout typique. Je l'ai écrite en pensant aux téléspectateurs et il en résulte des dialogues plus vifs et un ton nettement « dans le vent ».

1

L’ennui, pensait John Heath, c’est qu’il était un homme tout à fait ordinaire. Il en était sûr. Et le pis, c’est qu’il sentait que Susan le savait.

Il ne saurait jamais s’imposer dans sa profession, il n’atteindrait jamais les hautes sphères de la Quantum Pharmaceuticals dont il n’était qu’un simple rouage, un jeune cadre parmi d’autres… Il n’effectuerait jamais le Saut quantique.

Ni à la Quantum, ni ailleurs… pas la peine de changer de botte.

Il soupira intérieurement. Il allait se marier dans deux semaines et pour elle, il aurait voulu s’élever. Après tout, il l’aimait à la folie et voulait briller à ses yeux.

Et c’était une situation tout à fait moyenne que la sienne, pour un homme jeune, sur le point de se marier.

Susan Collins le regardait avec amour. Et pourquoi pas ? Il était assez beau garçon et suffisamment intelligent ; et, en plus, pondéré et affectueux. S’il ne l’éblouissait pas, au moins il ne l’agaçait pas non plus par ses caprices, car il n’en avait jamais.

Elle tapota le coussin qu’elle avait mis derrière sa tête lorsqu’il s’était assis dans le fauteuil, et lui tendit son verre tout en s’assurant qu’il le tenait bien avant de le lâcher.

« Je m’entraîne, Johnny. J’ai l’intention d’être une bonne épouse. »

John but une petite gorgée. « C’est moi qui devrais faire attention, Sue. Ton salaire est plus élevé que le mien.

— Nous ferons bourse commune lorsque nous serons mariés. Il n’y aura qu’un seul livre de comptes pour la Johnny and Sue.

— C’est toi qui seras obligée de le tenir, dit John d’un air abattu. Je ferais forcément des erreurs si j’essayais de m’en occuper.

— C’est seulement parce que tu es sûr d’en faire… Quand tes amis vont-ils arriver ?

— À neuf heures, je crois. Peut-être neuf heures et demie. Ce ne sont pas vraiment des amis. Ils travaillent au laboratoire de recherche de la Quantum.

— Tu es sûr qu’ils ne pensent pas qu’on les aura attendus pour manger ?

— Ils ont dit, après dîner. J’en suis tout à fait sûr. Ils ont à me parler au sujet du travail. »

Elle le regarda d’un air perplexe. « Tu ne m’avais pas dit ça.

— Dit quoi ?

— Que c’était au sujet du travail. Tu en es certain ? »

John était déconcerté. Il l’était toujours chaque fois qu’il essayait de se rappeler quelque chose de précis.

« C’est ce qu’ils ont dit… Je pense. »

Susan avait l’air gentiment exaspérée, comme si le chiot qu’elle aimait lui sautait dessus malgré ses pattes boueuses.

« Si tu pensais vraiment autant de fois que tu dis « je pense », tu ne serais pas tout le temps si incertain. Tu ne vois pas que ça ne *peut pas* être pour le travail. Ils t’en auraient parlé à la Quantum.

— C’est confidentiel, paraît-il. Ils ne voulaient pas m’en parler là-bas. Pas même chez moi.

— Pourquoi ici, alors ?

— Oh ! c’est moi qui l’ai proposé ! J’ai pensé qu’il valait mieux que tu sois là. Ils vont avoir affaire à la Johnny and Sue, d’accord ?

— Cela dépend de ce qu’ils veulent. Ils ne t’ont pas fourni le moindre indice ?

— Non, mais cela ne peut pas nous faire de mal d’écouter ce qu’ils ont à nous dire. Cela pourrait même me donner un coup de pouce à la Quantum.

— Pourquoi toi ? demanda Susan.

— Pourquoi pas moi, répondit Johnny d’un air blessé.

— Je pense que quelqu’un qui est à ton niveau n’a rien à faire avec toute cette atmosphère confidentielle et que… »

Elle s’interrompit car l’interphone bourdonnait. Elle sortit précipitamment pour répondre et revint dire : « Ils sont en train de monter. »

2

Tous deux se tenaient sur le seuil de la porte. Boris Kupfer, celui auquel John avait déjà parlé, grand, nerveux, le menton déjà bleu. Et David Andersen, plus petit et plus posé ; ses yeux ne se fixaient nulle part et pourtant voyaient tout.

« Susan », dit John d'un ton hésitant en tenant la porte ouverte. « Voici les deux collègues dont je t'ai parlé. Boris… » Il eut un trou de mémoire et se tut.

« Boris Kupfer », dit le plus grand d'un air morose en faisant sonner, dans sa poche, quelques pièces de monnaie, « et David Anderson. C'est très gentil à vous, mademoiselle…

— Susan Collins.

— C'est très gentil à vous de nous prêter votre appartement afin que nous puissions avoir un entretien privé avec M. Heath. Nous nous excusons de vous déranger ainsi… et, si vous voulez bien nous laisser seuls un moment, nous vous en serons encore plus reconnaissants. »

Susan le regarda d'un air grave. « Vous voulez que j'aille au cinéma ou seulement dans la pièce à côté ?

— Si vous aviez une amie à voir…

— Non, dit fermement Susan.

— Vous pouvez, bien entendu, disposer de votre temps à votre gré. Aller au cinéma, c'est une bonne idée.

— J'ai dit « non », et cela signifie que je ne partirai pas. Je veux savoir de quoi il s'agit. »

Kupfer eut l'air déconcerté. Il regarda fixement Anderson, puis dit : « C'est quelque chose de confidentiel, comme, je l'espère, M. Heath vous l'a déjà dit.

— Je lui ai expliqué et Susan est d'accord pour…, commença John, l'air mal à l'aise.

— Susan n'est pas d'accord ; et personne ne lui a jamais dit qu'elle devrait s'absenter pendant votre entretien. Ici, je suis chez moi ; de plus John et moi allons nous marier dans deux semaines exactement. Nous sommes maintenant la firme Johnny and Sue, et c'est à elle que vous avez à faire. »

Anderson prit la parole pour la première fois, et sa voix était étonnamment grave et douce.

« Boris, cette jeune femme a raison. En tant que future épouse de M. Heath, elle est directement concernée par ce que nous sommes venus suggérer, et nous

aurions tort de l'exclure de notre entretien. Cela la concerne à si juste titre que si elle voulait s'en aller, je la supplierais de rester.

— Eh bien, mes amis, dit Susan, voulez-vous boire quelque chose ? Dès que je vous aurai apporté un verre, nous pourrons commencer. »

Tous deux s'installèrent, guindés, sur un siège et se mirent à boire à petites gorgées prudentes. Puis Kupfer prit la parole.

« Heath, je ne pense pas que vous soyez très au courant des aspects techniques du travail effectué à la Quantum… en ce qui concerne la cérébro-chimie, en particulier.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répliqua John d'un air mal à l'aise.

— Il n'y a pas de raison que vous le soyez, fit remarquer Anderson de sa voix doucereuse.

— C'est vrai, dit Kupfer en jetant un regard gêné sur Susan.

— Pas la peine d'entrer dans les détails scientifiques, insista Anderson, à voix si basse qu'elle était presque inaudible.

— Donc, poursuivit Kupfer dont le visage s'était légèrement empourpré, la Quantum Pharmaceuticals élabore des produits cérébro-chimiques qui, comme leur nom l'indique, modifient la chimie du cerveau, c'est-à-dire le fonctionnement des activités mentales.

— Tout cela doit être très compliqué, commenta Susan avec beaucoup de sang-froid.

— Oui, reprit Kupfer. Le cerveau des mammifères possède des centaines de molécules caractéristiques que l'on ne trouve nulle part ailleurs et qui servent à moduler l'activité cérébrale, y compris ce que nous pourrions appeler la vie intellectuelle. Nos recherches ne doivent absolument pas être divulguées à ce niveau, et c'est pourquoi Anderson ne veut pas que nous entrions dans les détails techniques. Mais je peux vous dire ceci… nous n'avancerons plus si nous nous contentons d'expérimenter sur les animaux. Nous sommes dans une impasse si nous ne testons pas les réactions des êtres humains.

— Alors, pourquoi ne le faites-vous pas ? demanda Susan. Qu'est-ce qui vous arrête ?

— Les réactions du public si quelque chose tournait mal !

— Utilisez des volontaires, alors.

— Cela ne serait pas mieux. La Quantum Pharmaceuticals ne veut pas risquer une publicité négative en cas de pépin.

— Vous allez expérimenter sur vous-mêmes, alors ? » dit Susan en les regardant d'un air moqueur.

Anderson leva la main pour faire taire Kupfer.

« Mademoiselle, laissez-moi vous expliquer brièvement de quoi il s'agit,

afin de mettre fin à ce duel verbal inutile. Si nous réussissons, nous serons généreusement récompensés. Si nous échouons, la Quantum nous désavouera et ce sera la fin de notre carrière. Vous vous demandez peut-être pourquoi nous prenons un tel risque ; sachez que nous pensons qu'il n'y en a aucun. Nous sommes certains de réussir ; tout à fait sûrs qu'il n'y a aucun danger. Notre société pharmaceutique n'ose pas se risquer, mais nous si. Maintenant, poursuivez, Kupfer.

— Nous avons découvert un produit chimique qui agit sur la mémoire. Cela marche avec les animaux sur lesquels nous avons expérimenté. Leurs capacités d'apprentissage s'améliorent d'une façon spectaculaire. Cela devrait marcher aussi avec les êtres humains.

— Cela a l'air passionnant, dit John.

— C'est passionnant. Emmagasiner l'information d'une manière plus efficace n'améliore pas la mémoire. Toutes nos études-montrent que le cerveau enregistre un nombre presque illimité d'informations, parfaitement et définitivement. La difficulté, c'est la remémorisation. Combien de fois avez-vous eu un nom sur le bout de la langue sans pouvoir le retrouver ? Combien de fois vous n'avez pas réussi à vous rappeler quelque chose qui vous est revenu quelques heures plus tard, au moment où vous n'y pensiez plus du tout ? Est-ce que je suis assez clair, David ?

— Tout à fait, dit Anderson. Nous pensons que la capacité de se rappeler est inhibée parce que le cerveau des mammifères a outrepassé ses besoins en développant un système d'enregistrement trop parfait. Un mammifère emmagasine plus d'informations qu'il n'est capable d'en utiliser, et si toutes étaient disponibles en même temps, il ne pourrait pas choisir assez vite pour réagir efficacement à une situation donnée. La remémorisation est inhibée pour permettre aux informations d'émerger des réservoirs de la mémoire en nombre manipulable, et pour que les données les plus nécessaires ne soient pas occultées par un grand nombre d'autres qui ne présentent, pour le moment, aucun intérêt.

« Il y a, dans le cerveau, une substance chimique définie qui agit comme un inhibiteur du souvenir et nous avons un autre corps chimique qui neutralise cet inhibiteur. Nous l'appelons un « désinhibiteur », et autant que l'on puisse être certain en la matière, il ne présente aucun effet secondaire délétère.

— Je vois ce qui va se passer, Johnny, dit Susan en riant. Vous pouvez vous en aller, messieurs. Vous venez de dire que la remémorisation est inhibée pour permettre aux mammifères de réagir plus efficacement, et maintenant vous dites que le désinhibiteur n'a pas d'effets secondaires délétères. Il est certain qu'il rendra les mammifères moins efficaces ; ils se trouveront peut-être totalement incapables de réagir. Et vous venez nous proposer de l'essayer sur Johnny afin

de voir s'il sombrera dans la catatonie. »

Anderson se leva ; ses lèvres tremblaient. Il se dirigea à grands pas rapides vers l'extrémité de la pièce et revint de même. Lorsqu'il se réinstalla sur son siège, il avait repris possession de lui-même et souriait.

« Tout d'abord, mademoiselle, c'est une question de dosage. Nous vous avons dit que la capacité d'apprentissage des animaux de laboratoire avait sensiblement augmenté. Naturellement, nous n'avons pas éliminé entièrement l'inhibiteur ; nous ne l'avons supprimé qu'en partie. Deuxièmement, nous pensons que le cerveau humain peut assumer une désinhibition totale. Il est beaucoup plus grand que celui des animaux sur lesquels nous avons expérimenté et nous connaissons tous son incomparable capacité pour l'abstraction. C'est un cerveau conçu pour une remémorisation parfaite, mais les forces aveugles de l'évolution n'ont pas pris la peine d'éliminer le corps chimique inhibiteur que nous avons hérité des animaux inférieurs.

— En êtes-vous certain ? demanda John.

— On ne peut pas en être certain ! s'exclama catégoriquement Susan.

— Nous en sommes sûrs, mais nous avons besoin de preuve pour convaincre les autres, dit Kupfer. C'est pourquoi il faut que nous expérimentions sur un être humain.

— Sur John, souligna Susan.

— Oui.

— Ce qui nous amène à la question clef : pourquoi John ?

— Eh bien, nous avons besoin d'un sujet pour qui les chances de succès sont presque certaines et en qui elles seront le plus facilement démontrables. Nous ne voulons pas de quelqu'un dont la capacité mentale serait si basse que nous serions obligés d'utiliser de fortes doses de désinhibiteur, ni de quelqu'un de si brillant que l'effet ne serait pas suffisamment décelable. Nous avons besoin d'un homme d'intelligence moyenne. Heureusement, nous avons les profils physiques et psychologiques de tous les employés de la Quantum et parmi eux M. Heath est le sujet idéal.

— Tout à fait ordinaire ? » dit Susan.

John eut l'air affligé qu'elle emploie cette expression qu'il considérait comme un secret honteux. « Allons, voyons », dit-il.

Ignorant son interjection, Kupfer répondit : « Oui », à Susan.

« Et il ne le serait plus s'il se soumettait à votre traitement ? »

Les lèvres d'Anderson s'étirèrent pour former l'un de ses sourires sans joie.

« C'est exact. Il ne le sera plus. Il faut y penser si vous êtes sur le point de l'épouser… La firme Johnny and Sue, c'est comme cela que vous l'appelez ? Telle qu'est la situation actuelle, je ne pense pas que la firme progressera à la

Quantum, car bien qu'Heath soit un bon employé sur qui on peut compter, il est aussi, comme vous venez de le dire, tout à fait ordinaire. S'il accepte de prendre le désinhibiteur, il deviendra un sujet remarquable et s'élèvera à une allure stupéfiante. Réfléchissez à ce que cela signifiera pour vous deux.

— Qu'est-ce que la firme peut y perdre ? demanda inflexiblement Susan.

— Je ne vois pas ce que vous pourriez y perdre, dit Anderson. Nous pouvons lui administrer une dose raisonnable au laboratoire, mettons… demain, dimanche. Nous aurons les locaux pour nous tout seuls. Je suis certain que tout se passera très bien. Si je pouvais vous parler de nos expériences acharnées et de notre exploitation de tous les effets secondaires possibles…

— Sur des animaux, dit Susan sans reculer d'un pied.

— J'ai pris ma décision. Sue, dit John avec fermeté. J'en ai assez d'être quelqu'un de « tout à fait ordinaire ». Si je pouvais ne plus l'être et sortir de cette impasse… cela vaut la peine de courir quelques risques.

— Johnny, ne t'emballe pas.

— Je pense à la firme, Susan. Je veux y apporter ma contribution.

— Bien, mais la nuit porte conseil. Nous vous laissons deux exemplaires d'un accord que nous vous demandons de lire et de signer. Je vous en prie, ne le montrez à personne, que vous le signiez ou pas. Nous reviendrons demain matin, ici, pour vous conduire au laboratoire. »

Ils leur firent un sourire, se levèrent et partirent.

John lut les termes de l'accord, les sourcils froncés, l'air préoccupé, puis il leva les yeux.

« Sue, tu penses qu'il vaudrait mieux que je refuse ?

— Bien sûr, cela m'ennuie.

— Écoute, si j'ai une chance de me tirer de ma médiocrité…

— Pourquoi ? j'ai rencontré tant de loufoques et de dingues dans ma courte vie que je me sens tout à fait bien avec un gentil garçon comme toi, Johnny. Écoute, moi aussi je suis quelqu'un de tout à fait ordinaire.

— *Toi !* Avec ton physique ! Ta silhouette ! »

Susan se contempla avec un peu de complaisance.

« Bon, disons que je suis une fille ordinaire séduisante. »

3

John subit l’injection dimanche, à huit heures du matin, douze heures seulement après qu’on le lui eut proposé. On fixa, sur une douzaine de points de son corps, des détecteurs reliés à un ordinateur, tandis que Susan observait tout avec une attention teintée d’appréhension.

« Je vous en prie, Heath, détendez-vous, dit Kupfer. Tout se passe bien, mais si vous êtes tendu, les battements de votre cœur s’accélèrent, votre tension sanguine monte, et tout cela fausse les résultats des appareils.

— Comment faire pour me détendre ? murmura John.

— Fausser les résultats au point que vous ne sachiez pas ce qui se passe ? demanda Susan.

— Non, non, répondit Anderson. Boris dit que tout se passe bien, et c’est vrai. Mais nous mettions toujours nos animaux sous sédatifs avant l’injection et nous avons pensé que, dans votre cas, il valait mieux ne pas utiliser de calmants. Alors, puisque vous n’êtes pas sous sédatifs, il est normal que vous soyez tendu. Respirez lentement et faites de votre mieux pour minimiser ce qui se passe. »

Ce n’est que tard dans l’après-midi qu’il fut finalement détaché des appareils.

« Comment vous sentez-vous ? demanda Anderson.

— Nerveux. Autrement, ça va.

— Pas de mal de tête ?

— Non. Mais je voudrais bien aller aux toilettes. Je ne peux pas me servir d’un urinal. »

John revint, les sourcils froncés.

« Je ne trouve pas que ma mémoire se soit particulièrement améliorée.

— Cela va prendre un peu de temps et l’effet ne se fera sentir que graduellement. Le désinhibiteur se répand dans le cerveau par la circulation du sang », dit Anderson.

4

Il était près de minuit lorsque Susan rompit le silence pesant de cette soirée durant laquelle ni l'un ni l'autre n'avait réussi à s'intéresser à la télévision.

« Tu ferais mieux de rester ici ce soir. Comme nous ne savons pas exactement ce qui va se passer, je ne veux pas que tu sois seul.

— Je ne sens rien, dit John tristement. Je suis toujours le même.

— Je m'en accommoderai, Johnny. Éprouves-tu des douleurs ou des malaises, ou des impressions bizarres ?

— Je ne pense pas.

— Si seulement nous avions dit non…

— Pour la firme, dit Johnny avec un faible sourire. Il faut courir des risques pour la firme ! »

5

John dormit mal et s’éveilla de mauvaise humeur, mais à l’heure. Et il arriva aussi à l’heure au travail pour commencer cette nouvelle semaine.

Cependant, à onze heures, son air morose attira l’attention et les critiques de son supérieur immédiat, Michael Ross. C’était un grand gaillard aux sourcils noirs, qui avait un physique de docker mais n’était pas du tout un docker. John s’entendait bien avec lui tout en ne l’aimant pas.

« Qu’avez-vous fait de votre gaieté naturelle, Heath ? De vos plaisanteries, de votre rire mélodieux ? » demanda Ross de sa voix de basse. Il cultivait une certaine préciosité de langage, comme pour faire oublier le stéréotype qu’il présentait.

« Je ne me sens pas très en forme, répondit John sans lever les yeux.

— La gueule de bois ?

— Non, dit froidement John.

— Alors, déridez-vous, que diable ! Vous ne vous ferez pas d’amis, à semer ainsi des orchis-boucs dans les champs où vous gambadez ! »

John aurait bien voulu pouvoir pousser un gémissement. Le mauvais goût littéraire de Ross était lassant, même lorsque tout allait pour le mieux, ce qui n’était pas le cas. Et pour rendre les choses encore pires, John huma l’odeur infecte d’un cigare rance et en conclut que James Arnold Prescott, le directeur du service des ventes, se trouvait dans les parages.

En effet, il arriva, regarda autour de lui et dit :

« Mike » qu’avons-nous vendu à Row Way au printemps dernier, et à quelle date exacte ? Il serait urgent de le savoir et je crois que les données ont été mal enregistrées. »

La question ne s’adressait pas à lui, mais John dit calmement :

« Quarante-deux flacons de P.C.A.P. C’était le 14 avril, J. P. ; facture n ° P.20 543, avec une remise de 5 % sur paiement à 30 jours. Reçus en totalité le 8 mai. »

Apparemment, tout le monde entendit sa réponse. En tout cas, ils levèrent tous la tête.

« Comment diantre savez-vous cela ? » dit Prescott.

John le regarda un moment, une expression de surprise peinte sur son visage.

« Il se trouve que je m’en souviens, J. P.

— Vraiment ? Répétez-moi ça… »

John le fit, en bredouillant un peu et Prescott l'écrivit sur l'un des papiers qui se trouvaient sur son bureau en soufflant bruyamment, car, dans cette position, son abdomen corpulent appuyait contre son diaphragme et entravait sa respiration.

John essaya, en vain, d'esquiver la fumée du cigare.

« Ross, vérifiez cela sur votre ordinateur, et dites-moi si cela correspond à quelque chose. »

Prescott se retourna vers John avec un regard blessé.

« Je n'aime pas les plaisanteries. Qu'auriez-vous fait, si j'avais pris ces chiffres argent comptant et si j'étais parti avec ?

— Je n'aurais rien fait du tout, ils sont exacts », dit John, sentant qu'il était le centre de l'attention de tous.

Ross brandit le listing. Prescott le regarda et dit :

« Ça sort de l'ordinateur ?

— Oui, J. P. »

Prescott l'examina puis dit, avec un signe de tête en direction de John :

« À quoi joue-t-il ? À l'ordinateur ? Ses chiffres étaient corrects. »

John essaya de sourire, mais Prescott grommela et partit. La puanteur de son cigare demeura derrière lui, comme pour perpétuer sa présence.

« Qu'est-ce que c'est que ce tour de prestidigitation, Heath ? Vous saviez ce qu'il désirait apprendre et vous l'avez cherché à l'avance pour récolter des lauriers ?

— Non, monsieur », dit John, qui essayait de retrouver son assurance. « Il se trouve que… je m'en suis simplement souvenu. J'ai une bonne mémoire pour ce genre de choses.

— Et vous avez pris la peine de dissimuler cela pendant des années à vos fidèles compagnons ? Personne ici ne se serait douté que vous dissimuliez un tel don derrière ce front médiocre !

— Pas la peine de s'en vanter, monsieur. Maintenant que je l'ai révélé, ça ne m'a pas attiré beaucoup de sympathie, n'est-ce pas ? »

C'était tout à fait vrai. Ross lui lança un regard furibond, puis s'en alla.

6

Ce soir-là, ils allèrent dîner chez Gino. John était tellement excité qu'il avait du mal à parler d'une façon cohérente. Susan l'écouta patiemment et essaya de le calmer.

« Il se peut que tu te sois souvenu de cela par hasard, dit-elle. Ça ne prouve rien, Johnny.

— Tu es complètement idiote ! »

Il baissa la voix sur un geste de Susan et jeta un rapide coup d'œil autour d'eux. Il répéta, presque en chuchotant : « Tu es complètement idiote ! Tu ne crois pas que ce soit la seule chose dont je me souvienne ! Je pense que je peux me rappeler tout ce que j'ai entendu. Il suffit de faire l'effort de se remémorer. Par exemple, cite-moi un vers de Shakespeare.

— Être ou ne pas être.

— C'est pas le moment de faire de l'esprit. »

John avait l'air dédaigneux.

« Oh ! et puis, peu importe ! Je voulais dire que si tu me cites n'importe quel vers, je peux réciter la suite pendant aussi longtemps que tu le veux. J'ai lu certaines pièces pour les cours de littérature anglaise au lycée et d'autres pour mon plaisir, et je me souviens de tout. J'ai essayé. Ça coule tout seul. Je pense que je peux me rappeler n'importe quelle partie d'un livre ou d'un article, ou d'un journal que j'ai lu, ou de n'importe quel spectacle télévisé que j'ai regardé. Mot pour mot.

— Qu'est-ce que tu vas faire de tout cela ?

— Je ne l'ai pas tout le temps à l'esprit. Tu ne t'imagines tout de même pas que… Attends… Passons commande. »

Cinq minutes plus tard, il reprit : « Tu ne t'imagines tout de même pas que… Mon Dieu ! Je n'ai pas oublié où j'en étais… N'est-ce pas stupéfiant ? Tu ne t'imagines quand même pas que je nage tout le temps dans un océan mental de vers de Shakespeare ? Se remémorer exige un effort. Pas très grand, mais un effort tout de même.

— Comment est-ce que cela fonctionne ?

— Je ne sais pas. Comment fais-tu pour lever le bras ? Quels ordres envoies-tu à tes muscles ? Tu te contentes de le vouloir, et ton bras se lève. Ce n'est pas difficile à faire, mais ton bras ne se lève pas à moins que tu n'en aies envie. Eh bien, je me souviens de tout ce que j'ai lu ou vu lorsque je le désire,

mais pas lorsque je ne le désire pas. Je ne sais pas comment je fais, mais je le fais. »

Le premier plat arriva, et John s'y attaqua avec bonne humeur. Susan pignocha dans ses champignons farcis.

« Ça a l'air passionnant.

— Passionnant ? Je possède le jouet le plus merveilleux du monde : mon cerveau. Écoute : je peux épeler n'importe quel mot et je suis absolument sûr de ne plus jamais faire de fautes de grammaire.

— Parce que tu te rappelles tous les dictionnaires et toutes les grammaires que tu as lus dans ta vie ?

— Ne sois pas sarcastique, Sue.

— Mais, je n'avais pas l'intention de… »

Il la fit taire d'un geste.

« Je n'ai jamais eu de dictionnaire pour livre de chevet ! Mais je me souviens de tous les mots et de toutes les phrases que j'ai lus, et l'orthographe et la syntaxe en étaient exacts.

— Hum, ce n'est pas si sûr… Tu as pu voir aussi des mots mal orthographiés et des phrases qui ne respectaient pas la grammaire.

— Ce sont des exceptions, et la plupart du temps, lorsque j'ai lu de la littérature anglaise, elle était correctement retranscrite. Cela compense largement les erreurs et l'ignorance. De plus, je suis certain que là, maintenant, je suis en train de m'améliorer et que je deviens de plus en plus intelligent.

— Et cela ne t'inquiète pas ?

— Et si… et si je devenais trop intelligent ? Tu penses que devenir trop intelligent pourrait me faire du tort ?

— Mais », répondit Susan d'un ton très froid, « ce que tu expérimentes, ce n'est pas de l'intelligence, c'est seulement une remémorisation parfaite.

— Que veux-tu dire par « seulement « ? Si je me souviens parfaitement de tout, si j'utilise la langue anglaise correctement, si je sais une quantité infinie de données, est-ce que cela ne va pas me faire paraître plus intelligent ? Comme définir autrement l'intelligence ? Tu ne serais pas un peu jalouse de moi, dis, Sue ?

— Non », répliqua-t-elle encore plus froidement. « Je pourrais toujours me faire inoculer, si j'en éprouvais le besoin. »

John reposa la fourchette.

« Tu ne vas pas faire cela ?

— Non. Mais pourquoi pas ?

— Parce que tu ne vas pas profiter de… tes connaissances spéciales pour me priver de la position exceptionnelle que j'occupe ?

— Quelle position ? »

On leur servit le plat principal et durant un moment, John fut fort occupé. Puis il dit en chuchotant :

« Je suis le premier d'une lignée future, l'*Homo superior.* Nous ne serons jamais très nombreux. Tu te souviens de ce que Kupfer a dit ? Certains sont trop stupides, d'autres trop intelligents pour changer beaucoup. Je suis le seul. Très ordinaire… (la bouche de Susan se releva d'un côté)… je l'ai été. En fin de compte il y en aura d'autres comme moi. Pas beaucoup, mais il y en aura. Et je voudrais m'imposer avant que les autres arrivent. C'est pour la firme, tu sais bien. Pour nous. »

Ensuite il resta perdu dans ses pensées, mettant avec précaution son cerveau à l'épreuve. Susan mangea, plongée dans un silence inquiet.

7

John passa plusieurs jours à mettre de l'ordre dans ses souvenirs. Cela ressemblait à l'élaboration d'un ouvrage de références. Il se remémora tout ce qu'il avait fait au cours des six années passées à la Quantum Pharmaceuticals, tout ce qu'il avait entendu, tous les articles et toutes les circulaires qu'il avait lus.

Il n'eut aucun mal à écarter les informations insignifiantes ou hors de propos et à les emmagasiner dans un casier intitulé « à garder pour un usage ultérieur », où elles n'interféraient pas avec son analyse. Il classa les autres données pour qu'elles forment une progression naturelle.

Puis il évoqua les rumeurs qu'il avait entendues, les potins, malicieux ou pas, des phrases et des interjections lancées au cours de conférences et que, sur le moment, il n'avait pas écoutés consciemment.

Les éléments qui ne correspondaient pas à la documentation qu'il avait élaborée dans sa tête se révélaient dénués de valeur, dépourvus de contenu réel. Ceux qui s'y intégraient pouvaient être considérés comme aussi vrais que les faits.

Plus cette structure se développait, plus ces nouvelles données devenaient cohérentes et riches de significations, et plus il était facile de les y incorporer.

Le jeudi suivant, Ross s'arrêta près du bureau de John.

« J'ai à vous parler. Suivez-moi, dit-il. Si toutefois vos jambes daignent vous porter dans cette direction. »

John se leva avec inquiétude.

« Est-ce urgent ? J'ai beaucoup de travail.

— Oui, vous avez l'air fort occupé. »

Ross jeta un regard sur le bureau vide qui, pour le moment, ne présentait qu'une photo de Susan, souriante.

« Vous avez d'ailleurs été très occupé, toute cette semaine. Mais vous me demandez si notre entretien est urgent. Pour moi, non, mais pour vous il est vital. Voici la porte de mon bureau, voilà celle qui permet de sortir d'ici, choisissez l'une ou l'autre, et sans perdre de temps. »

John hocha la tête, et, sans trop se presser, il suivit Ross.

Celui-ci s'assit derrière son bureau, mais n'invita pas John à prendre un siège. Il le regarda d'un air sévère un long moment avant de dire :

« Qu'est-ce qui vous a pris cette semaine ? Vous ne savez plus quel est votre travail ?

— J’ai pourtant l’impression de l’avoir exécuté. Le rapport sur Microcosmic est là, sur votre bureau, au complet, et sept jours avant la date limite. Je doute que vous ayez à vous plaindre de moi.

— Vous en doutez ! Vraiment ! Ai-je l’autorisation de me plaindre si j’en ai décidé ainsi en mon âme et conscience ? Ou suis-je condamné à m’adresser à vous pour en obtenir la permission ?

— Apparemment, je me suis mal fait comprendre de vous. Je doute que vous soyez raisonnablement fondé à vous plaindre de moi. Les causes émotionnelles, je vous les laisse.

— Écoutez-moi, petit imbécile, dit Ross en se levant. Si je décide de vous mettre à la porte, ce ne sera pas par des mots que vous le saurez. Vous n’apprendrez pas cette bonne nouvelle de ma bouche. Vous franchirez la porte cul par-dessus tête et la force qui vous propulsera, ce sera moi. Gardez ça dans votre cervelle d’oiseau et fermez votre grande gueule. Que vous ayez fait votre travail ou non, ce n’est pas de cela que je vous parle. Il s’agit de savoir si ce n’est pas celui de quelqu’un d’autre. Qui vous a accordé le droit de diriger tout le monde ici ? »

John ne répondit rien.

« Eh bien ? rugit Ross.

— Vous m’avez dit de fermer ma grande gueule.

— Pas pour répondre à mes questions ! »

Ross avait viré au rouge.

« J’ai l’impression de n’avoir « dirigé « personne.

— Il n’y a pas ici une seule personne que vous n’ayez reprise au moins une fois. Vous êtes passé par-dessus la tête de Will Huby en ce qui concerne la correspondance avec le T.M.P. Vous avez utilisé l’accès de Brownstein à l’ordinateur pour consulter le fichier. Et Dieu sait quoi d’autre qu’on ne m’a pas encore rapporté. Et tout cela en deux jours ! Vous perturbez le travail de tout le service ; il faut que cela cesse, sur-le-champ ! Je veux le calme complet et immédiatement, ou une tornade va se déchaîner sur vous, mon vieux.

— Si j’ai empiété sur le travail de quelqu’un, au sens le plus restreint du terme, c’était pour le bien de la maison. Dans le cas de Will Huby, sa manière de traiter l’affaire de T.M.P. amenait la Quantum Pharmaceuticals à violer les arrêtés gouvernementaux, ce que j’ai souligné dans l’une des nombreuses circulaires que je vous ai adressées et qu’apparemment vous n’avez pas eu l’occasion de lire. Quant à Brownstein, il ne tenait tout simplement pas compte des instructions générales et avait dépensé cinquante mille dollars en tests inutiles, ce que je puis facilement établir en retrouvant les papiers nécessaires, simplement pour corroborer le souvenir très clair que j’ai de la situation. »

La colère de Ross montait de plus en plus.

« Heath, dit-il, vous avez usurpé mon rôle. Vous allez donc rassembler vos affaires et évacuer les lieux avant le déjeuner pour ne plus jamais revenir, sinon je prendrai un plaisir extrême à vous faire ressortir à coups de pied. Vous aurez en main, ou au fond de la gorge, votre congé officiel avant même que vous ayez fini de rassembler vos affaires, si vite que vous puissiez le faire.

— N'essayez pas de m'intimider, Ross. Votre incompétence coûte un quart de million de dollars à la société et vous le savez. »

Il y eut un moment de silence, pendant lequel Ross se dégonfla.

« À quoi faites-vous allusion ?

— La Quantum Pharmaceuticals a perdu le contrat avec Nutley parce qu'une certaine information, qui était entre vos mains, n'en est jamais sortie pour remonter jusqu'au conseil d'administration. Soit vous l'aviez oubliée, soit vous vous en êtes fichu. Et dans l'un ou l'autre cas, vous n'êtes pas digne d'occuper votre poste. Ou vous êtes incompétent, ou vous êtes vendu à nos concurrents.

— Vous êtes complètement fou !

— On n'est pas obligé de me croire. Les données sont dans l'ordinateur si on sait où les chercher, et moi je le sais. De plus, j'ai constitué un dossier qui sera sur les bureaux des parties intéressées deux minutes après que j'aurai quitté les lieux.

— S'il en était ainsi, vous ne pourriez pas être au courant », dit Ross, s'exprimant avec difficulté. « C'est une tentative ridicule pour me faire chanter. C'est de la diffamation.

— Vous savez bien qu'il ne s'agit pas de diffamation. Si vous ne me croyez pas, sachez qu'il existe un mémorandum qui n'est pas dans nos archives, mais qui peut être reconstitué sans difficulté à partir des données incluses. Il faudra que vous expliquiez son absence et on pensera que vous l'avez détruit. Vous savez que je ne bluffe pas.

— C'est tout de même du chantage.

— Pourquoi ? Je n'exige rien. Je ne menace pas. Je vous ai simplement exposé ce que j'ai fait depuis deux jours. Bien sûr, si l'on me force à démissionner, il faudra bien que j'explique pourquoi, n'est-ce pas ? »

Ross ne répondit rien.

« Est-ce que vous me demandez ma démission ? dit froidement John.

— Fichez le camp d'ici !

— Mais, je garde mon poste, ou pas ?

— Oui ! »

Le visage de Ross exsudait la haine.

8

Susan avait préparé un dîner chez elle et s'était donné beaucoup de mal. Jamais elle n'avait paru si séduisante, pensait-elle. Et jamais il n'avait été si urgent de tirer John, au moins temporairement, de l'attention totale qu'il portait à son cerveau.

« Après tout », dit-elle en essayant d'y mettre de l'enjouement, « nous célébrons les neuf derniers jours de notre état béni de célibataires !

— Nous célébrons plus que cela, dit John avec un sourire sardonique. Il n'y a que quatre jours que l'on m'a inoculé le désinhibiteur, et déjà j'ai pu remettre Ross à sa place. Il ne me causera plus jamais d'ennuis.

— Il semble que nous n'ayons pas la même notion des choses, dit Susan. Rapporte-moi en détail ton processus de remémorisation, puisque tu y attaches tant d'importance. »

John lui en fit le récit d'un ton acerbe, répétant le dialogue textuellement et sans la moindre hésitation. Susan l'écouta froidement, sans s'associer le moins du monde au sentiment de triomphe qui imprégnait de plus en plus la voix de John.

« Comment avais-tu appris tout cela sur Ross ?

— Il n'y a pas de secret, Sue. Les choses n'ont l'air secrètes que parce que les gens ne s'en souviennent pas. Si tu te rappelles chaque remarque, chaque commentaire, chaque mot lâché que tu as entendu, et si tu les combines les uns aux autres, tu découvriras que l'on se trahit tout le temps. Tu peux repérer des éléments significatifs qui, en cette ère de l'informatique, te mèneront tout droit aux données enregistrées dont tu as besoin. C'est possible, je peux le faire, je l'ai fait dans le cas de Ross. Je peux le faire pour toute personne avec laquelle je serais associé.

— Cela peut aussi les rendre furieux ?

— Ross était furieux, ça je peux te le parier !

— Alors, était-ce raisonnable ?

— Quel tort peut-il me faire ? Je lui ai collé la frousse.

— Il a pas mal de protecteurs en haut lieu !

— Pas pour longtemps. J'ai rendez-vous demain avec Prescott et son cigare puant, à quatorze heures. Je vais ôter à Ross toute possibilité de contre-attaque.

— Ne trouves-tu pas que tu vas trop vite ?

— Trop vite ! J'ai à peine commencé ! Prescott n'est qu'un tremplin ; la

Quantum Pharmaceuticals aussi.

— C’est prématuré, Johnny. Tu as besoin que quelqu’un te guide, il te faut…

— Je n’ai besoin de rien. Avec ce que j’ai là, dit-il en se tapotant la tempe, rien ni personne ne pourra m’arrêter.

— Bon, écoute, cessons de discuter, nous avons d’autres plans à faire.

— Quels plans ?

— Les nôtres ! Nous allons nous marier dans neuf jours. Tu n’es sûrement pas revenu déjà à la triste époque où tu oubliais tout, fit remarquer Susan avec une ironie appuyée.

— Je n’ai pas oublié notre mariage, répondit John d’un ton irrité. Mais pour le moment, je dois réorganiser la Quantum. À vrai dire, je pense sérieusement à le remettre jusqu’à ce que j’aie les choses bien en main.

— Ah bon ? Et ce serait pour quand alors ?

— C’est difficile à dire. Dans pas longtemps, au rythme où je vais. Un mois ou deux, je pense. À moins que tu n’estimes que je vais trop vite, ajouta-t-il d’un ton sarcastique.

— Avais-tu l’intention de me consulter ? » demanda Susan le cœur battant.

John leva les sourcils.

« Est-ce que c’était nécessaire ? Pourquoi en discuter ? Tu vois certainement ce qui se passe. Nous ne pouvons pas nous arrêter et perdre l’élan acquis. Écoute : sais-tu que je suis devenu un as du calcul ? Je peux multiplier et diviser aussi vite qu’un ordinateur, parce que, dans le passé, j’ai forcément effectué toutes les opérations possibles, et je me rappelle les réponses. Je n’ai qu’à lire une table des racines carrées et je peux…

— Bon sang, Johnny ! l’interrompit Susan en criant. Tu es comme un gamin avec un nouveau jouet. Tu ne vois plus les choses sous leur vrai jour. Une remémorisation totale n’est bonne qu’à exécuter quelques tours, cela ne te rend pas plus intelligent ! Tu es aussi dangereux qu’un petit garçon qui se balade avec une grenade ; il faut que quelqu’un de raisonnable prenne soin de toi.

— Vraiment ? J’ai pourtant l’impression d’obtenir ce que je veux, dit John d’un air maussade.

— Ah bon ? Et moi ? Tu ne me désires pas aussi ?

— Pardon ?

— Continue, Johnny : tu me désires, vas-y et prends-moi. Sers-toi de ce don de remémorisation que tu possèdes. Souviens-toi de moi, des choses que nous pouvons faire, de la tendresse, de l’affection, des sentiments. »

John, le front toujours plissé par le doute, tendit les bras vers Susan. Elle esquiva :

« Mais tu ne me possèdes pas. Tu n’as aucun souvenir de nos étreintes. Il faut que tu m’aimes pour m’amener dans tes bras. L’ennui, c’est que tu n’as pas le bon sens de le faire et que tu es incapable de distinguer les choses qui importent le plus. Prends ça et sors de chez moi ou je te frapperai avec quelque chose de plus lourd ! »

Il ramassa la bague de fiançailles.

« Susan !…

— J’ai dit : sors d’ici ! La firme Johnny and Sue est dissoute par le présent acte. »

Son visage était rouge de colère et John s’en alla, humblement.

9

Lorsqu'il arriva à la Quantum le lendemain matin, Anderson l'attendait avec une expression d'impatience anxieuse peinte sur son visage. Il se leva en souriant. « Monsieur Heath ? dit-il.

— Que voulez-vous, demanda John.

— Personne ne peut nous entendre, je pense ?

— Que je sache, il n'y a pas de micros ici.

— Vous deviez venir nous voir, après-demain dimanche, pour un examen. Vous vous en souvenez ?

— Bien sûr. Je suis incapable de ne pas me souvenir. Mais ce que je peux faire, c'est changer d'avis. Pourquoi aurais-je besoin d'un examen ?

— Et pourquoi pas ? D'après ce que Kupfer et moi avons entendu dire, le traitement a merveilleusement marché. Mais nous n'avons pas envie d'attendre jusqu'à dimanche ; si vous pouviez venir avec moi aujourd'hui même, c'est-à-dire tout de suite, ce serait très important pour nous, pour la Quantum et, bien sûr, pour toute l'humanité.

— Il fallait ne pas me lâcher, lorsque vous me teniez. Vous m'avez laissé vivre et travailler sans surveillance afin de pouvoir me tester dans mon milieu naturel et avoir une meilleure idée de la manière dont les choses marcheraient. Cela sous-entendait plus de risques pour moi et vous ne vous en êtes pas souciés, n'est-ce pas ?

— Monsieur Heath, nous n'y avons pas pensé, nous…

— Ne me dites pas ça. Je me souviens de tout ce que Kupfer et vous m'avez dit, dimanche dernier. Et il est tout à fait clair que vous y aviez pensé. Alors, si je prends des risques, je partage aussi les bénéfices. Je n'ai pas l'intention de me présenter comme un phénomène biochimique qui a reçu son don à la pointe d'une aiguille hypodermique, et je ne veux pas non plus qu'il y en ait d'autres que moi dans les parages. Car maintenant, j'ai un monopole et l'intention d'en profiter. Lorsque je serai prêt, et pas avant, j'accepterai de coopérer avec vous, pour le bien de l'humanité. Mais, sachez que c'est moi qui déciderai du moment et pas vous. Aussi, pas la peine de m'appeler, c'est moi qui vous appellerai.

— Mais monsieur Heath, dit Anderson avec un doux sourire, comment pouvez-vous nous empêcher d'annoncer notre découverte ? Ceux qui ont eu affaire à vous cette semaine ne feront aucune difficulté pour reconnaître le changement qui s'est effectué en vous et pour en témoigner.

— Vraiment ? Écoutez-moi bien, Anderson. Et sans ce sourire imbécile qui m'agace ! Je vous répète que je me souviens de tout ce que vous avez dit, Kupfer et vous. Je me souviens de chaque expression, de chaque regard en coin, et tout cela était très parlant. J'en ai appris assez pour vérifier, grâce aux fiches de congé de maladie, l'idée qui m'est venue : je ne suis pas le premier employé de la Quantum sur lequel vous avez testé le désinhibiteur.

— C'est absurde ! »

Anderson ne souriait plus.

« Vous savez bien que non. Et vous savez encore mieux que je peux le prouver. Je connais le nom des personnes impliquées – l'une est une femme d'ailleurs – et les hôpitaux dans lesquels ils sont soignés, et les mensonges que vous avez racontés. Puisque vous ne m'avez pas averti de tout cela lorsque vous m'avez utilisé comme quatrième cobaye à deux jambes, je ne vous dois rien, qu'une peine de prison.

— Euh, je ne veux pas en discuter, mais laissez-moi vous avertir : le traitement va cesser de faire effet. Vous n'allez pas garder votre mémoire totale ; vous serez obligé de revenir nous voir pour d'autres inoculations. Et je peux vous assurer qu'alors vous serez obligé d'accepter nos conditions.

— Des clous. Vous vous doutez bien que j'ai étudié vos rapports, au moins ceux que vous n'avez pas gardés secrets. Et j'ai déjà une idée des aspects de la question que vous êtes obligés de dissimuler : la durée du traitement n'est pas la même suivant les cas ; plus il est efficace, plus il dure longtemps. Dans mon cas, il a été extraordinairement efficace, et il fera effet durant un temps considérable. Aussi, lorsque j'aurai de nouveau besoin de vous, je serai dans une situation où tout refus de coopérer vous coûtera probablement très cher. Alors, ne comptez pas là-dessus.

— Une telle ingratitude est…

— Fichez-moi la paix, dit John d'un air las. Je n'ai pas de temps à perdre à écouter vos imbécillités. Allez ! J'ai du travail à faire. »

Sur le visage d'Anderson, la peur le disputait à la frustration.

10

Il était quatorze heures trente lorsque John entra dans le bureau de Prescott, et pour une fois, il ne prit pas garde à l’odeur du cigare. Bientôt, Prescott serait obligé de choisir entre ses cigares et sa situation.

Arnold Gluck et Lewis Randall étaient là aussi, et John eut l’amer plaisir de reconnaître qu’il allait affronter les trois directeurs de son service.

Prescott posa son cigare sur un cendrier et dit :

« Ross a sollicité pour vous un entretien d’une demi-heure, et c’est tout ce que je peux vous accorder. C’est vous qui faites le malin avec votre mémoire ?

— Je m’appelle John Heath, monsieur. Et je viens vous présenter un moyen d’améliorer l’organisation de la compagnie. Il utilisera à fond les ressources de l’informatique et des communications électroniques et permettra des modifications au fur et à mesure que les techniques s’amélioreront. »

Les trois hommes échangèrent un regard. Gluck, dont le visage ridé était tanné comme du vieux cuir, dit :

« Etes-vous un spécialiste du management ?

— Ce n’est pas nécessaire ; je travaille ici depuis six ans et je me souviens dans les moindres détails de chaque transaction à laquelle j’ai participé. Cela signifie que leurs procédures me sont familières et leurs imperfections évidentes. Il est donc possible de déceler où chacune d’elles va mener et le gaspillage qu’elle va provoquer. Si vous voulez bien m’écouter, je vais vous expliquer comment. Vous n’aurez aucune difficulté à me comprendre. »

Randall, que ses cheveux roux et ses taches de rousseur faisaient paraître plus jeune qu’il n’était, dit d’un ton sardonique :

« Je l’espère, parce que nous avons des difficultés à manipuler les concepts.

— Vous n’en aurez aucune, assura John.

— Et vous, vous n’aurez pas une seconde de plus que les vingt et une minutes qui vous restent, dit Prescott en regardant sa montre.

— Cela me suffira largement. J’ai établi un diagramme et je peux parler très vite. »

Il ne lui fallut qu’un quart d’heure et pendant ce temps les trois directeurs demeurèrent silencieux. Pour finir, Gluck prit la parole, et ses petits yeux brillaient d’hostilité.

« Si je ne me trompe pas, vous affirmez que nous pourrions nous contenter de la moitié seulement des cadres que nous employons actuellement ?

— Moins de la moitié, dit John froidement. Et avec plus d'efficacité. Nous ne pouvons licencier à notre gré le personnel ordinaire à cause des syndicats. Mais les cadres ne sont pas protégés. Ils seront mis à la retraite s'ils en ont l'âge, ou pourront retrouver du travail s'ils sont assez jeunes. Nous ne devons penser qu'au bien de la Quantum. »

Prescott, qui avait gardé un silence de mauvais augure, tira sur son cigare et dit :

« Il ne faut envisager des changements de cette envergure qu'avec le plus grand soin, et ne les exécuter qu'avec de nombreuses précautions. Ce qui paraît logique sur le papier peut échouer à cause de l'équation humaine.

— Si cette réorganisation n'est pas acceptée dans une semaine, et si l'on ne me charge pas de son exécution, je donnerai ma démission. Je n'aurai aucun mal à trouver du travail dans une plus petite société où ce plan serait infiniment plus facile à réaliser. En commençant avec un modeste effectif de cadres, je peux améliorer le rendement en quantité et en qualité sans engager plus de personnel. Et en un an, j'acculerai la Quantum à la faillite. Cela m'amuserait beaucoup, si j'y suis poussé. Aussi, réfléchissez-y soigneusement. Ma demi-heure est écoulée, au revoir. » Et il sortit.

11

Prescott le regarda partir avec une expression calculée et glaciale.

« Je pense qu'il ne bluffe pas et qu'il connaît tous les éléments de nos opérations mieux que nous. Ne le laissons pas partir.

— Vous pensez qu'il faut accepter son plan ? dit Randall scandalisé.

— Je ne dis pas cela. Allez, vous autres, et rappelez-vous que tout cela doit rester secret.

— J'ai l'impression, ajouta Gluck, que nous allons nous retrouver tous trois à la rue avant un mois.

— C'est très probable. Aussi allons-nous faire quelque chose pour le contrer, riposta Prescott.

— Quoi ?

— Il vaut mieux que vous ne le sachiez pas. Laissez-moi faire, oubliez tout cela, et passez un bon week-end. »

Lorsqu'ils furent partis, il réfléchit un moment en mâchouillant furieusement son cigare. Puis il se tourna vers le téléphone et composa le numéro d'un poste intérieur.

« Ici Prescott. Soyez dans mon bureau lundi matin. De bonne heure. Vous m'entendez ? »

12

Anderson avait l'air un peu échevelé. Il avait passé un mauvais week-end. Prescott, qui en avait passé un pire encore, lui dit avec malveillance :

« Vous avez encore recommencé tous les deux, hein ?

— J'aimerais mieux ne pas discuter de cela, monsieur, dit Anderson avec douceur. Vous vous souvenez que nous avions décidé de ne pas parler de certains aspects de la recherche. Nous devions prendre à notre charge les risques ou la gloire, et la Quantum ne partageait que la dernière possibilité.

— Et votre salaire a été doublé, avec la garantie que tous les paiements seraient effectués par la Quantum, ne l'oubliez pas. Vous avez traité ce type, ce John Heath, n'est-ce pas ? Allons, on ne peut pas s'y tromper, pas la peine de le cacher.

— Eh bien, oui.

— Et vous êtes si brillants que vous avez lâché sur nous cette… cette tarentule !

— Nous n'avions pas prévu… cela. Lorsqu'il n'est pas tombé dans le coma, nous avons pensé que c'était notre première chance de tester le processus dans un environnement normal. Nous croyions qu'il s'écroulerait au bout d'un jour ou deux, ou que l'effet passerait.

— Si j'avais été au courant, j'aurais deviné ce qui allait se passer lorsque ce salaud a sorti ce bit d'ordinateur et fourni une correspondance qu'il n'avait aucune raison de connaître. Maintenant, nous savons où nous en sommes. Il fait chanter la Quantum, avec un nouveau plan d'opération que nous ne pouvons pas le laisser développer. Mais il est tout aussi impossible de le laisser partir d'ici.

— Étant donné la capacité qu'a Heath de se remémorer et de synthétiser les données, son plan est peut-être excellent ?

— Peu m'importe. Ce salaud va prendre ma place. Et Dieu sait quoi d'autre… Il faut nous débarrasser de lui.

— Que voulez-vous dire par là ? Il est d'une importance capitale pour notre programme cérébro-chimique.

— N'y pensez plus, c'est un désastre. Nous avons créé un super-Hitler.

— Mais l'effet va s'effacer, dit Anderson d'une voix douce empreinte d'angoisse.

— Oui, mais quand ?

— Pour le moment, je ne peux pas vous le dire.

— Alors, je ne veux courir aucun risque. Nous allons prendre des mesures dès demain, au plus tard. Il nous est impossible d'attendre plus longtemps. »

13

John était de très bonne humeur. Ross l'évitait le plus possible et lui parlait avec déférence lorsqu'il y était obligé, ce qui avait affecté le comportement de tout le personnel. L'ordre hiérarchique était radicalement bouleversé, et c'est lui qui tenait maintenant le haut du pavé.

John ne pouvait se dissimuler qu'il aimait cela. Il s'en délectait. Le cours des événements évoluait terriblement vite. Il n'y avait que neuf jours qu'on lui avait inoculé le désinhibiteur, et chaque étape franchie avait été un pas en avant. Non, il y avait eu la stupide colère de Susan. Il s'occuperait d'elle plus tard, lorsque, dans neuf jours, il lui montrerait jusqu'où il pouvait s'élever. Dans quatre-vingt-dix…

Il leva les yeux. Ross se tenait près de son bureau, attendant qu'il s'en aperçoive, mais n'osant rien faire d'aussi grossier que d'attirer son attention par un simple raclement de gorge.

John fit pivoter son fauteuil, étendit les jambes d'un air détendu et dit :

« Eh bien, Ross ?

— J'aimerais vous parler dans mon bureau, Heath. Quelque chose d'important est arrivé et, franchement, vous êtes le seul à pouvoir faire quelque chose.

— Ah bon ! De quoi s'agit-il ? »

John se leva lentement.

Silencieusement, Ross fit des yeux le tour de la pièce débordante d'activité où au moins cinq personnes étaient assez près pour les entendre. Puis il se tourna vers la porte de son bureau et fit un geste d'invite.

John hésita ; mais pendant des années Ross avait exercé sur lui une autorité incontestée et il réagit par habitude.

Son supérieur lui tint poliment la porte, puis entra, la ferma rapidement à clef derrière lui et resta appuyé contre elle.

Anderson sortit de derrière la bibliothèque.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda John d'un ton acerbe.

— Rien du tout », dit Ross, dont le sourire se changea en un rictus plein de ruse. « Nous essayons seulement de vous aider à retrouver votre état normal. Ne bougez pas, Heath ! Je vous en prie, ne vous débattez pas ! (Anderson tenait une seringue à la main.) Nous ne voulons pas vous faire de mal.

— Si je criais ? dit John.

— Si vous émettez un seul son, dit Ross, je vous retourne le bras jusqu'à ce que vos yeux jaillissent de vos orbites. J'y prendrais un grand plaisir, alors je vous en prie, essayez de crier.

— Tout ce que je sais sur vous est déposé dans un coffre-fort. S'il m'arrive quelque chose…

— Il ne vous arrivera rien, monsieur Heath, dit Anderson. Nous allons vous rétablir tel que vous étiez auparavant. Cela se serait produit tôt ou tard, nous accélérons juste un petit peu le processus.

— Je vais vous tenir, dit Ross, et vous feriez mieux de ne pas bouger ; notre ami qui tient l'aiguille pourrait rater son coup, vous inoculer plus que la dose prévue, et vous pourriez ne plus rien vous rappeler du tout. »

Heath reculait, haletant.

« Alors c'était cela, votre plan ? Vous pensez vous en tirer ainsi ? Si j'oubliais tout ce que je sais à votre sujet, toutes les informations que j'ai accumulées, et même l'endroit où je les ai mises ? mais…

— Nous n'allons pas vous faire de mal », dit Anderson.

Le front de John ruisselait de sueur. Une semi-paralysie s'empara de lui.

« L'amnésie ! dit-il d'une voix rauque, en proie à une terreur que seul quelqu'un capable d'une mémorisation parfaite pouvait éprouver.

— Alors, vous ne vous rappelleriez même pas cela non plus, dit Ross. Allez-y, Anderson.

— Bon, dit celui-ci, résigné. Je vais détruire une expérience parfaite. »

Il leva le bras flasque de John et brandit la seringue.

On frappa à la porte. Une voix claire appela :

« John ? »

Anderson s'immobilisa automatiquement et leva des yeux interrogateurs. Ross s'était tourné vers la porte.

« Collez-lui ce truc dans les veines, doc ! chuchota-t-il avec insistance.

— Johnny ! Je sais que tu es là. J'ai appelé la police, qui va arriver d'un moment à l'autre. »

Ross chuchota de nouveau :

« Allez-y ! Elle ment ! Et puis, le temps qu'ils arrivent, ce sera fini ! Quelle preuve auront-ils ? »

Mais Anderson secoua vigoureusement la tête.

« C'est sa fiancée. Elle sait qu'il a été inoculé, elle était présente.

— Imbécile ! »

On entendit un coup de pied dans la porte, puis la voix reprit, comme étouffée : « Laissez-moi tranquille ! Ils sont en train de… Laissez-moi ! »

— Si elle ne l'avait pas poussé, il n'aurait pas donné son accord. Et puis je

crois que nous n’avons pas besoin de faire quelque chose, regardez-le ! »

John s’était effondré dans un coin, les yeux vitreux, à demi inconscient.

« Il a eu très peur, reprit Anderson, et la terreur peut provoquer un état de choc qui interfère avec la remémorisation, même dans des conditions normales. Je crois que l’effet du désinhibiteur a été anéanti. Faites-la entrer, et laissez-moi lui parler. »

14

Susan était pâle lorsqu'elle s'assit, en passant le bras d'un geste protecteur autour des épaules de son ex-fiancé.

« Que s'est-il passé ? demanda-t-elle à Anderson.

— Vous vous souvenez de l'injection de…

— Oui, oui !… Qu'est-il arrivé ?

— Il aurait dû se présenter à notre laboratoire avant-hier, dimanche, pour un examen complet. Il n'est pas venu. Nous étions ennuyés. Et ce que ses supérieurs m'ont rapporté m'a beaucoup inquiété. Il était devenu arrogant, mégalomane, irascible. Vous vous en êtes peut-être aperçue ; je vois que vous ne portez plus votre bague de fiançailles.

— Nous nous sommes… disputés, dit Susan.

— Alors, vous comprenez. Il était… S'il s'agissait d'un appareil inanimé, nous pourrions dire que son moteur a trop chauffé à force de tourner de plus en plus vite. Ce matin, nous nous sommes dit qu'il était urgent de le soigner. Nous l'avons persuadé de venir ici, nous avons fermé la porte, et…

— Vous lui avez inoculé quelque chose, pendant que je hurlais et donnais des coups de pied de l'autre côté de la porte !

— Pas du tout. Nous avions l'intention d'utiliser un sédatif, mais il était trop tard. Il s'est tout simplement effondré. Vous pouvez chercher la trace d'une piqûre récente sur son corps. Je suppose qu'en tant que fiancée, vous le feriez sans vous sentir gênée, mais vous n'en trouverez pas.

— Je verrai cela. Que va-t-il se passer, maintenant ?

— Je suis sûr qu'il va se rétablir. Il se retrouvera simplement comme avant.

— Un garçon très ordinaire ?

— Il n'aura plus de mémoire totale. Il était comme cela il y a dix jours. Bien sûr, la Quantum lui accordera un congé illimité, avec l'intégralité de son salaire. S'il a besoin d'un traitement médical, tous les frais seront couverts par nous. Et lorsqu'il le voudra, il pourra reprendre son travail.

— Oui ? Eh bien, je voudrais que tout cela soit couché par écrit avant ce soir. Je consulterai mon avocat dès demain.

— Mais, mademoiselle, vous savez que M. Heath était volontaire ! Vous aussi étiez d'accord.

— Vous, vous savez très bien que la situation nous a été présentée sous un faux jour, et qu'une enquête ne vous serait pas du tout favorable ; alors, veillez à

mettre par écrit tout ce que vous venez de promettre.

— En échange, dit Anderson, vous devrez signer un papier dégageant notre responsabilité au cas où votre fiancé aurait… un accident.

— Peut-être. Mais je préfère voir en quoi consisterait cet accident. Peux-tu marcher, Johnny ? »

Il hocha la tête et dit d’une voix rauque :

« Oui, Sue.

— Alors, partons d’ici. »

15

John dut s'envoyer une tasse de café et une omelette avant que Susan accepte de discuter avec lui.

« Ce que je ne comprends pas, c'est comment tu as fait pour te trouver là, dit-il.

— Dirons-nous que c'est de l'intuition féminine ?

— Disons plutôt que c'est l'intelligence de Susan…

— D'accord, disons-le. Après t'avoir lancé la bague, j'ai pleuré sur moi. Et puis, lorsque mon chagrin s'est apaisé, j'ai éprouvé une terrible impression de perte. Car si bizarre que cela puisse paraître à quelqu'un de sensé, je suis très attachée à toi.

— Je suis désolé, Sue, dit humblement John.

— Je l'espère bien ! Mon Dieu, tu as été insupportable ! Et je me suis dit que si tu pouvais rendre si furieuse une femme qui t'aimait autant que moi, qu'est-ce que ce devait être avec tes collègues ? Plus j'y pensais, plus je me disais qu'ils devaient avoir terriblement envie de te tuer. Maintenant, écoute-moi bien : je veux bien admettre que tu mérites la mort. Mais seulement de mes propres mains. Je ne permettrai jamais à personne d'autre de le faire. Comme je n'avais pas de nouvelles de toi…

— Je sais, Sue. J'avais des plans à exécuter et pas le temps de…

— Tu voulais tout obtenir en deux semaines, pauvre idiot, je le sais ! Ce matin, je ne pouvais plus supporter d'attendre, je suis venue voir comment tu allais et je t'ai trouvé derrière une porte fermée.

— Je n'aurais jamais pensé qu'un jour j'accueillerais avec plaisir tes cris et tes coups de pied, dit John en frissonnant. Tu les as empêchés d'exécuter leur plan.

— Ça te bouleverse d'en parler ?

— Je ne crois pas. Ça va bien.

— Alors, qu'allaient-ils te faire ?

— Ils voulaient me réinhiber ; je crois qu'ils allaient me donner une dose trop forte et me rendre amnésique.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils savaient que je les possédais tous ! Je pouvais les ruiner, et la Quantum aussi.

— C'est vrai ?

— Bien sûr.

— Ils ne t'ont rien injecté n'est-ce pas ? Ou bien est-ce encore un mensonge d'Anderson ?

— Ils n'ont rien fait.

— Alors, tu vas bien ?

— Je ne suis pas amnésique.

— Bon ! Je déteste avoir l'air d'une demoiselle de l'époque victorienne, mais j'espère que ça va te servir de leçon.

— Si tu veux dire par là que je comprends maintenant que tu avais raison, tu ne te trompes pas.

— Alors, laisse-moi te faire un peu la morale afin que tu n'oublies plus jamais. Tu fonces beaucoup trop vite, trop ouvertement, et sans t'occuper de la réaction, peut-être violente, des autres. Tu avais la mémoire totale et tu l'as confondue avec l'intelligence. Si tu avais laissé quelqu'un de vraiment intelligent te conseiller…

— C'est de toi que j'avais besoin, Sue.

— Eh bien, je suis avec toi maintenant, Johnny.

— Qu'allons-nous faire ?

— Tout d'abord obtenir ce papier de la Quantum. Et puisque tu vas bien, nous signerons leur décharge. Ensuite, nous nous marierons samedi, juste comme nous l'avions décidé. Troisièmement… nous verrons. Mais, Johnny…

— Oui, Sue ?

— Tu te sens bien ?

— Maintenant que nous sommes ensemble, tout va pour le mieux. »

16

Ce ne fut pas un mariage très protocolaire. Encore moins que prévu, et avec un plus petit nombre d'invités. Il n'y avait personne de la Quantum : Susan avait fait remarquer avec insistance que ce serait une mauvaise idée.

Un voisin de Susan avait apporté une caméra vidéo pour enregistrer la cérémonie, ce qui parut à John le comble du mauvais goût. Mais elle l'avait voulu ainsi. Et puis le voisin lui dit avec un haussement d'épaules désespéré :

« Je n'arrive pas à faire marcher ce truc. Ils ont dû m'en passer une qui ne fonctionne pas. Il faut que je leur téléphone. »

Il descendit en toute hâte les marches qui conduisaient à la cabine téléphonique du temple.

John s'avança pour jeter un coup d'œil sur la caméra, par curiosité. Un mode d'emploi était posé à côté sur la petite table ; il le prit et le feuilleta rapidement, puis il le reposa. Il regarda autour de lui, mais tout le monde était fort occupé, personne ne semblait faire attention à lui. Il fit glisser la plaque arrière, discrètement, et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il se détourna et regarda pensivement le mur opposé. Il le fixait toujours lorsqu'il glissa sa main droite à l'intérieur de l'appareil et effectua un réglage. Après un court instant, il referma la plaque et appuya sur un bouton.

Le voisin revint en courant, l'air exaspéré.

« Comment suivre leurs explications, je me le demande ! »

Il fronça les sourcils et dit : « Ça c'est drôle, elle est branchée. Elle a toujours dû marcher… »

17

« Vous pouvez embrasser la mariée », dit le pasteur d'un ton bienveillant.

John prit Susan dans ses bras et suivit le conseil avec enthousiasme.

Elle chuchota sans remuer les lèvres :

« Tu as réparé la caméra ? Pourquoi ?

— Je voulais que tout soit comme il faut à notre mariage, répondit-il de même.

— Hum, tu voulais te mettre en valeur », chuchota-t-elle encore.

Ils relâchèrent leur étreinte, se regardèrent avec des yeux amoureusement embués puis retombèrent dans les bras l'un de l'autre, tandis que la petite assistance s'agitait et gloussait.

« Recommence une chose pareille et je t'écorche vif ! Tant que personne ne saura que tu l'as toujours, on te laissera tranquille. Nous aurons gagné dans un an, si tu suis mes instructions.

— Oui, ma chérie », chuchota humblement John.

LA DERNIÈRE NAVETTE

Cette histoire fut écrite en hommage à la première navette, la Columbia, qui effectua un vol si magnifique en avril 1981. En prévision de son succès, le journal de Floride distribué entre autres à Cap Canaveral me demanda d'écrire une nouvelle à cette occasion. On m'en donna le titre, « La dernière navette ». Lorsque je demandai ce qu'ils avaient eu à l'esprit en le choisissant, ils me dirent : « Rien, écrivez ce que vous voulez, du moment que c'est compatible avec ce titre. » C'est ce que je fis. Le texte parut le 10 avril 1981, dans le supplément du journal intituté *Today* (Aujourd'hui).

Virginia Ratner soupira.

« Il fallait bien qu'il y ait une dernière fois, je suppose. »

Ses yeux exprimaient son inquiétude tandis qu'ils parcouraient la mer chatoyant sous la chaude lumière du soleil.

« Au moins, il fait beau. Mais une averse de grêle aurait mieux correspondu à mon humeur. »

Robert Gill, officier supérieur de l'agence spatiale terrestre, la regarda avec déférence.

« Je vous en prie, ne broyez pas du noir. Vous l'avez dit vous-même : il fallait bien qu'il y ait une dernière fois.

— Mais pourquoi m'avoir choisie, moi, comme pilote ?

— Parce que vous êtes le meilleur que nous ayons, et que nous voulons en terminer rapidement sans que rien ne tourne mal. Pourquoi est-ce *moi* qui dois démanteler l'agence ? Je nous souhaite un heureux achèvement !

— Un heureux achèvement ? »

Virginia observa le chargement affairé de la cargaison et la queue des passagers, les derniers. Elle avait piloté les navettes pendant vingt ans en sachant constamment qu'il y aurait une dernière fois.

On aurait pu penser que de savoir cela la ferait vieillir mais il n'y avait pas de rides sur son visage, et ses cheveux n'avaient pas grisonné. C'était peut-être dû aux changements constants d'intensité gravitationnelle.

Elle sembla en proie à une crise de rébellion.

« Il me semble que ce serait dramatiquement ironique, ou peut-être dramatiquement juste, que cette dernière navette explose au décollage. Une protestation de la Terre en personne.

— À vrai dire, dit Gill en secouant la tête, je devrais rapporter vos paroles. Mais vous êtes seulement en proie à une attaque aiguë de nostalgie.

— Eh bien, dénoncez-moi ! Cela me ferait classer comme dangereusement instable, je serais disqualifiée ; je peux prendre place parmi les six cent seize passagers et être la six cent dix-septième. Quelqu'un d'autre pilotera la navette et entrera dans l'histoire comme celui qui…

— Je n'ai pas l'intention de vous dénoncer. Tout d'abord parce qu'il ne se passera rien, les décollages de navettes sont sans problèmes.

— Pas toujours… » Virginia Ratner avait l'air sardonique. « Il y a eu le cas d'Entreprise 60.

— Ça s'est passé il y a cent soixante-dix ans et depuis, il n'y a pas eu un seul accident dans l'espace. Grâce à l'antigravité, nous ne risquons même pas un

tympan crevé. Les fusées ne rugissent plus au décollage. Écoutez, Ratner, vous feriez mieux de monter sur le pont d'observation, il reste moins de trente minutes avant le départ.

— Ah bon ? Vous allez sûrement m'apprendre que le décollage est entièrement automatisé, et que l'on n'a pas vraiment besoin de moi ?

— Vous le savez sans que je vous le dise ; mais le règlement et la tradition veulent que le pilote soit présent sur le pont.

— On dirait que c'est votre tour d'être nostalgique en évoquant les temps où un pilote comptait pour quelque chose et n'était pas immortalisé pour avoir participé au démantèlement définitif de quelque chose qui fut si grand. » Puis elle ajouta : « Mais j'y vais tout de même. » Et elle s'éleva dans le tube central, comme un duvet emporté par un courant d'air ascendant.

Elle se remémora les beaux jours de sa jeunesse, lorsque l'antigravité n'en était qu'au stade expérimental et exigeait des installations au sol plus vastes que la navette. Même ainsi, ça ne fonctionnait que par à-coups, ou pas du tout, et le personnel spatial préférait les ascenseurs à l'ancienne mode. Puis l'antigrav avait été miniaturisée afin que chaque navire puisse emporter le sien ; il ne tombait jamais en panne, et servait aux passagers qui le considéraient comme faisant partie du décor : et à la cargaison, qui pouvait être montée grâce aux injecteurs à air sans friction et à la lévitation magnétique, par des hommes d'équipage qui savaient parfaitement manipuler de grands objets dépourvus de poids mais chargés de toute leur inertie.

Aucun des véhicules jamais construits par l'homme n'avait été aussi superbe, aussi complexe et aussi finement informatisé que les navettes, car aucun autre vaisseau n'avait eu à combattre la pesanteur de la Terre et n'avait autant dépendu des moteurs chimiques. Des dinosaures primitifs.

Quant à ceux qui demeuraient dans l'espace, se déplaçant d'une colonie spatiale à une centrale électrique, ou d'une usine à une fabrique d'aliments, et même de la Lune, ils n'avaient pas – ou guère – à lutter contre la pesanteur ; aussi étaient-ils simples, presque fragiles.

Elle se tenait maintenant dans le poste de pilotage, et le réseau d'instruments, géré par ordinateur, lui donnait l'état exact de chaque appareil fonctionnant à bord, l'emplacement de chaque caisse, le nombre et la situation de chaque membre de l'équipage et de chacun des passagers (aucun de ceux-ci ne devait être laissé à terre ; en abandonner un, ce serait impensable).

Les caméras de télévision lui transmettaient une vue panoramique à 360° des environs du vaisseau, qu'elle étudia pensivement. Elle inspecta l'emplacement même d'où l'homme était parti pour l'espace aux anciens jours héroïques. C'était d'ici qu'il s'était élancé pour construire les premières

structures spatiales, des centrales électriques qui nourrissaient des usines automatisées fonctionnant tant bien que mal et exigeant une maintenance incessante, des colonies spatiales qui abritaient à peine dix mille personnes.

Maintenant, ce vaste centre technologique grouillant de monde avait disparu. Il avait été démantelé peu à peu jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une installation indispensable au départ de la dernière navette.

Ce bâtiment resterait là à rouiller et à se délabrer, dernier mémorial attristant de ce qui avait autrefois existé.

Comment le peuple de la Terre pouvait-il ainsi oublier son passé ? Elle ne voyait que le ciel et la terre désertés. Il n'y avait plus le moindre signe de présence humaine, plus personne, que la végétation verte, le sable jaune et l'eau bleue.

L'heure était venue. Son œil exercé vit que le navire était chargé, et prêt, et que tout fonctionnait parfaitement. Le compte à rebours égrenait la dernière minute ; là-haut le satellite de navigation signalait que l'espace était libre et il n'y avait pas besoin d'appuyer sur la commande manuelle : elle savait qu'il n'y en avait même pas.

Le vaisseau s'éleva silencieusement, régulièrement, et tout ce à quoi on s'était évertué depuis plus de deux cents ans fut finalement accompli. Là-bas, dans l'espace, l'humanité les attendait, sur la Lune, sur Mars, parmi les astéroïdes, dans les myriades de colonies spatiales.

Le dernier groupe de Terriens allait se joindre à elles. L'occupation hominidée de la Terre, qui avait duré trois millions d'années, se terminait. Dix mille années de civilisation terrienne s'arrêtaient là, quatre siècles d'industrialisation active prenaient fin. La Terre était redevenue une étendue déserte livrée aux animaux sauvages, d'où l'humanité reconnaissante se retirait pour accorder à sa planète mère le repos qu'elle méritait. Elle resterait à jamais un monument aux origines de l'Homme.

La dernière navette s'éleva au travers des couches supérieures raréfiées de l'atmosphère, et la Terre se déploya en dessous d'eux, diminuant au fur et à mesure qu'ils s'en éloignaient. Les quinze milliards d'habitants de l'espace s'étaient solennellement mis d'accord pour que jamais plus le pied de l'homme ne s'y pose.

La Terre était libre. Enfin libre.

LA DERNIÈRE RÉPONSE

Lorsqu'en 1938, je devins un écrivain professionnel de science-fiction, *Astounding Science Fiction* était la seule revue du genre et son directeur John W. Campbell Jr se dressait parmi nous comme un colosse. Je rêvais de me voir dans ses pages, que mes nouvelles soient portées à sa table des matières, que mon nom soit imprimé dedans.

Je réalisai cette ambition, puis les années passèrent. D'autres revues apparurent, qui lancèrent un défi à la prééminence d'*Astounding,* et son nom devint *Analog.* Puis John mourut un jour de l'été 1971, et le moment arriva où je créai ma propre revue, avec mon nom pour titre. Survint 1980 et brusquement, ce fut le cinquantième anniversaire *d'Astounding.* Comment était-ce possible ? Je me souvenais encore de son premier numéro.

Sunley Smith en était le directeur et il me demanda une nouvelle qui participerait à la célébration de l'anniversaire. Pouvais-je refuser ?

J'écrivis « La dernière réponse » en me demandant si quelque part, John Campbell était aussi en train de défier Dieu. Cette nouvelle parut dans le numéro de janvier 80 *d'Analog.*

À quarante-cinq ans, Murray Templeton était encore dans la fleur de l'âge, et tout son organisme fonctionnait parfaitement sauf une certaine partie – essentielle – de son artère coronaire et cela suffit.

La douleur apparut brusquement, grandit jusqu'à devenir insupportable, puis reflua progressivement.

Il sentit sa respiration ralentir et une espèce de paix l'envahit. Rien n'est plus agréable que l'absence de douleur, immédiatement après la douleur.

Murray éprouva une impression presque vertigineuse de légèreté, comme s'il s'élevait en l'air et planait. Il ouvrit les yeux et remarqua avec amusement que ceux qui étaient dans la pièce continuaient à s'agiter.

Il était au laboratoire lorsque la douleur l'avait frappé, sans avertissement. Il avait chancelé, entendu les cris de surprise, avant que tout soit englouti par cette souffrance atroce.

Maintenant, la douleur avait disparu ; les autres étaient encore affolés et se rassemblaient autour de son corps écroulé par terre… qu'il regardait d'en haut, découvrit-il brusquement.

Il était là, en bas, étalé, le visage tordu ; il était là, en haut, en paix, en train de tout observer.

Il se dit : « C'est un miracle ! Ces dingues qui croient à la vie éternelle avaient raison. » Et bien que ce soit, pour un physicien athée, une manière bien humiliante de mourir, il n'éprouva qu'une légère surprise et cela n'altéra pas la paix dans laquelle il était plongé.

Il se dit : « Un ange, ou quelque chose dans ce genre-là va venir me chercher. »

La scène terrestre s'effaça, l'ombre envahit sa conscience, et au loin, ultime vision, il aperçut une silhouette de lumière, vaguement humaine, qui irradiait une espèce de chaleur.

« On me fait une belle blague, pensa Murray. Je vais aller au ciel. »

Tandis qu'il émettait cette pensée, la lumière disparut mais la chaleur persista. La paix non plus ne diminua pas, bien que dans tout l'univers il n'y eût plus que lui, et la voix.

Elle dit :

« J'ai fait cela tellement souvent, et pourtant, je suis encore capable de me réjouir de ma réussite. »

Murray voulut dire quelque chose, mais il n'avait pas l'impression de posséder une bouche, ou une langue, ou une corde vocale. Néanmoins, il tenta d'émettre un son. Il essaya, sans bouche, de vibrer, de souffler, de sortir des

mots, par une contraction de… quelque chose.

Et ils sortirent. Il entendit sa propre voix, tout à fait reconnaissable, et ces paroles, parfaitement claires :

« Suis-je au ciel ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas un lieu, au sens que vous donnez à ce mot », répondit la voix.

Murray se sentit déconcerté, mais il avait une autre question à poser.

« Pardonnez-moi si j'ai l'air d'un imbécile : êtes-vous Dieu ? »

Sans changer d'intonation, ni gâcher en quoi que ce soit la perfection du son émis, la voix réussit à paraître amusée.

« C'est étrange, mais on me demande toujours cela.

De manières infiniment diverses, bien sûr. Je ne peux pas vous fournir de réponse qui vous soit compréhensible. Je suis. C'est tout ce que je peux vous dire de significatif. Vous pouvez recouvrir cela de n'importe quel nom, ou concept, qui vous plaira.

— Et moi, que suis-je ? dit Murray. Une âme ? Ou seulement, moi aussi, une existence personnifiée ? »

Il essaya de ne pas paraître sarcastique, mais il lui sembla qu'il échouait. Il pensa alors, durant un bref instant, à terminer sa phrase par « Monseigneur » ou « Votre Sainteté » ou quelque chose comme cela, afin de compenser le sarcasme, mais il ne put s'y résoudre bien que pour la première fois de sa vie il se demandât s'il n'allait pas être envoyé en enfer à cause de son insolence et en quoi cette punition pouvait bien consister.

La voix n'eut pas l'air offensée.

« Vous êtes facile à expliquer, même à vous. Si cela vous plaît, vous pouvez dire que vous êtes une âme ; mais, en réalité, c'est un tissu de forces électroniques organisées, dont les connexions et les corrélations imitent dans le moindre détail celles de votre cerveau dans l'univers d'en bas. Vous disposez donc de la même capacité de penser, des mêmes souvenirs, de la même personnalité. Vous avez l'impression d'être vous-même.

— Vous voulez dire que l'essence de mon cerveau est permanente ? s'exclama Murray incrédule.

— Pas du tout. Il n'y a rien de permanent en vous. Sauf si je décide qu'il en soit ainsi. J'ai structuré le réseau de ces forces durant votre existence physique et je l'ai activé au moment où elle a pris fin. »

La voix semblait clairement satisfaite d'elle-même et reprit, après une courte pause :

« C'est quelque chose de complexe, mais d'extrêmement précis, dont je pourrais bien sûr doter chaque être humain de votre monde, mais… J'aime

mieux pas ; la sélection me procure un grand plaisir.

— Vous en choisissez très peu alors ?

— Très peu, oui.

— Et qu'arrive-t-il aux autres ?

— Le néant. Oh ! bien sûr ! Vous pensez à un enfer ? »

Murray aurait rougi, s'il en avait eu la possibilité.

« Moi ? Non ! Mais on en parle… Cependant, je ne me croyais pas assez vertueux pour attirer votre attention et devenir un des élus.

— Vertueux ? Ah ! Je vois ce que vous voulez dire. C'est pénible d'être obligé d'abaisser ma pensée afin de pouvoir pénétrer la vôtre. Non, je vous ai choisi pour vos capacités de réflexion, comme j'en ai choisi d'autres, par milliards de milliards, parmi toutes les espèces intelligentes de l'univers. »

Cela éveilla la curiosité de Murray, qui avait toujours été vive.

« Les choisissez-vous vous-même, ou y en a-t-il d'autres semblables à vous ? »

Durant un bref instant, Murray se dit qu'il allait s'attirer une réaction d'impatience, mais lorsque la voix retentit, elle semblait indifférente.

« Qu'il y en ait d'autres ou pas, cela ne vous concerne en rien. Cet univers est mien, il est à moi seul. Je l'ai inventé pour mon seul plaisir.

— Et malgré les milliards de réseaux que vous avez fabriqués, vous passez du temps avec moi ? Suis-je si important ?

— Vous n'êtes pas important du tout. Je suis aussi avec d'autres, d'une manière qui vous paraîtrait simultanée.

— Et cependant, vous êtes une seule personne ? »

De nouveau, la voix parut amusée.

« Vous cherchez à me surprendre en flagrant délit d'illogisme ? Si vous étiez une amibe, qui ne considère l'individualité que par rapport à des cellules solitaires, et si vous demandiez à du sperme de baleine, constitué par trente quadrillions de cellules, s'il est une ou plusieurs personnes, comment pourrait-il répondre de manière à se faire comprendre d'une amibe ?

— Je vais y réfléchir, dit sèchement Murray. Ça doit être possible.

— Précisément. C'est là votre fonction. Vous allez penser.

— Dans quel but ? Vous savez déjà tout, je suppose.

— Même si je savais tout, je pourrais ne pas savoir que je sais tout, répliqua la voix.

— Cela ressemble à de la philosophie orientale : des phrases qui paraissent profondes précisément parce qu'elles ne signifient rien.

— Vous permettez ? Vous répondez à un paradoxe par un paradoxe, sauf que le mien n'en est pas un. Réfléchissez : j'existe de toute éternité. Mais qu'est-

ce que cela signifie ? Que je ne me souviens pas comment je suis apparu. Si je le pouvais, je ne serais pas éternel. Si je ne peux pas me souvenir de cela, il y a donc au moins une chose que j'ignore : la nature de ma venue au monde. Et puis, bien que ma connaissance soit infinie, ce qu'il y a à savoir est également infini. Comment pourrais-je être sûr que ces deux infinis sont égaux ? L'infini de la connaissance potentielle est peut-être infiniment plus grand que l'infini de ma connaissance actuelle. En voici un seul exemple : si je savais chacun des nombres entiers pairs, j'en connaîtrais un nombre infini, mais je ne connaîtrais toujours pas un seul nombre entier impair.

— Mais on peut les en tirer, fit remarquer Murray. Si vous divisez chaque nombre entier pair de la série infinie par deux, vous aurez une autre série infinie qui comprendra celle des nombres entiers impairs.

— Vous avez compris. Je suis satisfait. Ce sera votre tâche de découvrir ce genre de choses, mais aussi d'autres encore plus difficiles, allant du connu au pas encore connu. Vous avez vos souvenirs ; vous vous rappellerez toutes les données que vous avez jamais recueillies ou apprises, plus tout ce que vous déduirez de ces informations. Si nécessaire, je vous permettrai d'acquérir d'autres données que vous jugerez utiles pour résoudre les problèmes auxquels vous vous attaquerez.

— Ne pouvez-vous faire cela vous-même ?

— Bien sûr que si. Mais c'est plus intéressant ainsi. J'ai édifié l'univers afin d'avoir plus de faits à traiter. J'y ai introduit le principe d'incertitude, l'entropie, et d'autres facteurs aléatoires, afin que l'ensemble ne soit pas immédiatement évident. Cela a bien marché, car je me suis amusé tout au long de mon existence. J'ai laissé se développer des enchaînements complexes qui ont produit d'abord la vie puis l'intelligence et je les ai utilisées comme matériaux pour constituer une équipe de recherche. Non parce que j'avais besoin d'elles, mais parce que cela introduisait un nouveau facteur aléatoire. Je me suis aperçu que je ne pouvais pas prédire la prochaine découverte intéressante, ni où elle se produirait, ni par quel moyen elle s'effectuerait.

— Et cela arrive parfois ?

— Bien sûr ! Il ne s'écoule pas de siècle sans qu'un élément intéressant apparaisse quelque part.

— Quelque chose à quoi vous auriez pu penser vous-même mais que vous n'avez pas encore trouvé ?

— Oui.

— Croyez-vous vraiment qu'il y ait une chance pour que je vous rende ce genre de service ?

— Dans le siècle qui vient, pratiquement pas. Quoi qu'à longue échéance,

votre succès est assuré, puisque vous vous engagez dans cette voie pour l'éternité.

— Je vais penser éternellement ? À jamais ?

— Oui.

— Pour quelle raison ?

— Je vous l'ai dit : découvrir de nouvelles connaissances.

— Mais poussons plus loin : pour quelle raison vais-je trouver de nouvelles connaissances ?

— Mais, c'est ce que vous avez fait pendant votre vie sur terre ! Quel était votre but alors ?

— Découvrir quelque chose de nouveau, que moi seul pouvais trouver, recueillir les louanges de mes confrères, éprouver la satisfaction d'avoir accompli quelque chose en sachant la brièveté du temps qui m'était alloué pour cette entreprise. Maintenant, je ne peux acquérir que ce que vous trouveriez vous-même si vous acceptiez de vous donner un tout petit peu de peine. Vous ne pouvez faire mon éloge, vous ne ferez que vous amuser. Accomplir quelque chose lorsqu'on sait que l'on a l'éternité pour le faire, cela n'apporte aucune satisfaction.

— Et vous ne trouvez pas, répliqua la voix, que la pensée, ou la découverte, est agréable en elle-même ? Vous ne trouvez pas que c'est là une raison suffisante pour le faire ?

— Dans un temps limité, oui. Pas pour l'éternité.

— Je comprends votre point de vue. Néanmoins, vous n'avez pas le choix.

— Vous dites que je n'existe que pour penser ? Vous ne pouvez pas m'obliger à le faire.

— Je n'ai pas envie de vous contraindre. Je n'en ai même pas besoin, puisque vous ne pouvez rien faire d'autre que de penser. Vous penserez ! Vous ne savez même pas comment ne pas penser.

— Alors, je vais me donner un but. Je vais m'en inventer un.

— Sans aucun doute, vous le pouvez, dit la voix d'un air indulgent.

— Je l'ai déjà trouvé.

— Pouvez-vous me dire en quoi il consiste ?

— Vous le connaissez déjà. Nous ne parlons pas d'une manière ordinaire : vous réglez mon réseau pour me donner l'impression que je vous parle et vous entends, mais vous transférez nos pensées, directement. Et lorsque les miennes changent, vous en êtes aussitôt conscient et vous n'avez pas besoin que je vous les transmette volontairement.

— C'est étonnant, mais vous ne vous trompez pas, dit la voix. Je suis satisfait. Mais cela me plaît aussi que vous me disiez volontairement ce que vous

pensez.

— Alors je vais le faire. Le but de ma réflexion sera de découvrir une manière de rompre ce réseau, ce moi, que vous avez créé. Je n'ai pas envie de penser uniquement pour vous amuser. Je ne veux pas réfléchir éternellement pour vous plaire. Je ne veux pas exister à jamais pour votre bon plaisir. Toutes mes pensées auront pour but l'anéantissement de mon réseau. Cela m'amusera, moi.

— Je n'ai pas d'objections, dit la voix. Même une pensée concentrée sur la fin de votre existence peut, en dépit de vous, m'apporter quelque chose d'intéressant, ou de nouveau. Et, bien entendu, si vous réussissez votre tentative de suicide, vous n'aboutirez à rien, car je vous reconstruirai aussitôt et de telle manière que votre méthode d'anéantissement soit inapplicable. Et si vous en trouvez une autre, encore plus subtile, pour interrompre votre existence, je vous reconstruirai pour que cette possibilité soit éliminée, et ainsi de suite. C'est peut-être un jeu intéressant, mais vous existerez tout de même éternellement. Telle est ma volonté. »

Murray se sentit trembler, mais les mots sortirent, empreints d'un calme parfait : « Alors, je suis bien en enfer, après tout. Vous avez dit qu'il n'y en avait pas, mais si ceci était l'enfer, vous pourriez mentir et cela ferait partie du jeu de l'enfer.

— Dans ce cas, à quoi bon vous affirmer que nous ne sommes pas en enfer ? Néanmoins, je vous certifie : ici il n'y a ni ciel ni enfer. Seulement moi-même.

— Alors, songez que mes pensées ne vous serviront peut-être à rien ; si je ne découvre rien d'utile, ne vaudrait-il pas mieux me dissocier et ne plus vous occuper de moi ?

— Ce serait une récompense ? Vous voulez le nirvana comme prix de votre échec, et vous avez l'intention de me convaincre de votre échec ? Ce n'est pas un marché intéressant. Vous n'échouerez pas. Avec toute l'éternité devant vous, vous ne pouvez manquer d'avoir au moins une pensée intéressante, même si vous essayez de vous en garder.

— Alors, je me choisis un autre objectif : je n'essaierai pas de me détruire, je chercherai à vous humilier. Je découvrirai quelque chose à quoi vous n'avez jamais pensé, à quoi vous ne penserez jamais. Je vais trouver la réponse ultime, celle après laquelle il n'y a plus de connaissance possible.

— Vous ne comprenez pas la nature de l'infini, dit la voix. Il peut y avoir des choses que je ne me suis pas donné la peine de connaître, il n'y a rien que je ne puisse savoir.

— Vous ne pouvez pas connaître votre commencement, dit pensivement

Murray. C’est vous qui me l’avez dit. Donc, vous ne pouvez pas connaître votre fin. Très bien. Ce sera mon but, et l’ultime réponse. Je ne me détruirai pas, je vais vous détruire vous, si vous ne me détruisez pas avant.

— Ah ! Vous en êtes arrivé là ! En moins de temps que la moyenne des êtres. J’avais pensé que cela vous prendrait plus longtemps. Pas un seul de ceux qui partagent avec moi cette existence de pensée parfaite et éternelle qui n’ait eu l’ambition de me détruire. Mais c’est une chose impossible.

— J’ai toute l’éternité pour réfléchir au moyen de vous détruire.

— Alors, essayez », dit tranquillement la voix.

Et elle s’évanouit.

Mais Murray avait un but maintenant, et il était satisfait. Car que pouvait désirer une entité consciente de son existence éternelle sinon en finir ? Qu’avait cherché la voix, pendant ces innombrables milliards d’années ? Et pour quelle autre raison l’intelligence avait-elle été créée et certains spécimens préservés et mis au travail, sinon pour l’aider dans cette grande quête ? Et Murray avait l’intention d’être le seul à réussir.

Électrisé par cet objectif, Murray se mit à réfléchir attentivement. Il avait tout son temps.

D’UN COUP D’ŒIL

En février 1976, la revue *Seventeen* me commanda une nouvelle policière de science-fiction en situation avec le bicentenaire.

J’écrivis alors « D’un coup d’œil » en me servant de la même société que celle que j’avais créée dans *Bon goût* un mois plus tôt. Je trouvai le résultat très satisfaisant mais, hélas, je n’étais pas le directeur. La décision ne dépendait pas de moi. L’histoire ne convint pas à *Seventeen* qui me la rendit à contrecœur.

Cela me laissait dans l’embarras. J’avais écrit cette histoire dans le but d’intéresser des jeunes femmes et j’étais peu disposé à tenter ma chance auprès des revues classiques de science-fiction.

Finalement, j’en retranchai une bonne moitié et l’envoyai au *Saturday Evening Post*, qui l’accepta et la publia dans son numéro de février 1977.

Cependant, j’étais très triste de cette coupure, car en dépit de la décision de *Seventeen*, j’avais une grande tendresse pour le texte originel.

Je suis donc heureux de pouvoir vous présenter cette nouvelle telle que je l’ai écrite.

1

Élaine Métro attendait avec un sang-froid admirable. Cela faisait presque deux ans qu'elle remplissait les fonctions de guide et s'occuper d'hommes, de femmes et d'enfants venus d'une douzaine de mondes différents – sans parler de la Terre –, les garder sains et saufs et les satisfaire, répondre à leurs questions et faire face à des imprévus pressants, tout cela vous apprenait à vous contrôler.

C'était cela ou la dépression. Et Élaine n'était pas une fille à faire une dépression.

Aussi restait-elle calme et passait-elle son temps, selon son habitude, à étudier ce qui l'entourait. Le calendrier clamait qu'on était le 22 février 2076, ce qui signifiait qu'elle avait vingt-quatre ans et six jours.

À côté, un miroir réfléchissait son visage ou plutôt le faisait si elle se penchait un peu sur le côté. Il avait un éclat faiblement doré, ce qui masquait la pâleur naturelle de sa peau, rendait ses yeux bleus légèrement noisette, et donnait à ses cheveux bruns une touche de blondeur. C'était plutôt flatteur dans l'ensemble, se dit-elle.

Les nouvelles lumineuses défilaient parfois sur l'écran. Il ne se passait rien de vital dans l'orbite. On construisait une quatorzième colonie, mais il n'y avait là rien d'extraordinaire. La sécheresse sévissait en Afrique, là-bas sur Terre, mais cela non plus n'avait rien d'extraordinaire. Imaginez un monde qui ne peut pas contrôler le temps qu'il fait : c'est d'un primitif ! Mais la Terre était immense, comme un million de vrais mondes qui se seraient agglomérés les uns aux autres.

Et pourtant, il y avait si peu de place. Même Gamma, où Élaine était née et vivait, même Gamma était un peu trop surpeuplée. Quinze mille personnes et…

La porte s'ouvrit et Janos Tesslen apparut. C'était le président de l'assemblée, et un bon président. Elle avait voté pour lui.

« Salut, Élaine, dit-il. Je vous ai fait attendre longtemps ?

— Quatorze minutes à ma montre, monsieur. »

Janos eut un bref éclat de rire. C'était un homme fort, dont les yeux souriaient souvent, même lorsque ses lèvres ne le faisaient pas. Ses cheveux gris étaient coupés ras, ce qui n'était plus à la mode et le faisait paraître plus âgé que les cinquante ans qu'il avait probablement.

« Entrez, Élaine, dit-il. Asseyez-vous. »

Elle s'assit, acceptant tout naturellement qu'il l'appelle par son prénom,

bien qu'elle ne lui ait jamais parlé auparavant. Sur un monde comme Gamma, où presque tout le monde se connaissait, pourquoi pas ?

Janos se carra dans le fauteuil pivotant de cette grande salle, plus vaste qu'aucune pièce privée qu'Élaine ait jamais vue.

« Vous dites que vous avez attendu pendant quatorze minutes. N'aurait-ce pas été plus simple de répondre que vous aviez attendu un petit moment ?

— Je pense que la précision dans les petites choses, c'est important, répondit Élaine.

— Très bien. Je suis content de vous entendre dire cela, car c'est ce que j'attends de vous. Vos grands-parents venaient des États-Unis de la Terre, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Et votre famille a préservé son héritage américain, je suppose.

— J'ai étudié l'histoire de la Terre au collège ; cela comprenait l'histoire américaine. Mais je suis citoyenne de Gamma !

— Oui, bien sûr, nous le sommes tous. Mais vous êtes une citoyenne exceptionnelle, puisque c'est vous qui allez nous sauver.

— Je vous demande pardon ? »

Élaine fronça légèrement les sourcils.

« Ne faites pas attention à ce que je viens de dire. Je vais trop vite. Puisque vous descendez d'Américains, je suis sûr que vous savez que les États-Unis ont été fondés en 1776.

— Oui. Cette année, ils fêtent leur tricentenaire.

— À cette époque-là, les États-Unis rassemblaient treize États, et il y a maintenant treize mondes sur l'orbite lunaire. Huit d'entre eux suivent notre satellite en position L5, et cinq le précèdent en position L4.

— Oui, monsieur. Et on est en train d'en installer un quatorzième, en L4.

— On a accéléré la construction de Niu et ralenti celle de Xy, afin que durant l'année 2076 il y ait treize mondes de l'Orbite, pas quatorze, ni douze, mais treize. Voyez-vous pourquoi ?

— C'est de la superstition, dit sèchement Élaine.

— Votre âpreté est coupante, jeune dame, mais je ne saignerai pas. Ce n'est pas de la superstition. Nous voulons miser sur les sentiments des États-Unis, le pays le plus important de la Fédération de la Terre. S'ils votent un jour pour une fédération indépendante des Mondes de l'Orbite, ce sera cette année. Combinez le tricentenaire et le nombre treize, et ils ne résisteront pas, comprenez-vous ?

— C'est une motivation possible.

— Et l'indépendance nous serait bien utile. La Fédération de la Terre est une force conservatrice qui limite notre expansion. Une fois que nous ne serons

plus rattachés à elle, chaque monde de l'Orbite pourra organiser son économie afin de mieux l'adapter à celle des autres. Nous sortirons des limites étroites de l'orbite lunaire et mettrons le cap sur la ceinture d'astéroïdes où nous deviendrons la force majeure de l'histoire humaine. N'est-ce pas ?

— Ceux qui savent le disent.

— Malheureusement, il y a sur Terre une forte opposition à notre indépendance. Et puis, si presque tous les Mondes de l'Orbite la désirent, il n'en est pas de même de l'Union. Élaine, que pensez-vous des habitants des autres mondes ? Vous en rencontrez constamment, dans votre travail.

— Les gens sont toujours des gens, monsieur. Mais… les habitants des autres mondes ont… d'autres mœurs, et parfois je ne les trouve pas très… sympathiques.

— C'est exact. Et eux aussi ne nous trouvent souvent pas très sympathiques. Et plutôt que de s'unir, beaucoup préféreraient refuser l'indépendance. Élaine, c'est à vous de réaliser notre union. »

Nous y revoilà, pensa Élaine.

« Qu'ai-je à faire avec cela, monsieur ?

— Écoutez, dit gentiment Janos. Je vais vous expliquer. Ceux qui, sur Terre, s'opposent à notre indépendance, comptent sur l'hostilité qui existe entre les Mondes de l'Orbite et font de leur mieux pour l'attiser. Et si un sabotage avait lieu sur Gamma, le monde le plus favorable à l'union de l'orbite, et si ce sabotage était sérieux, et qu'un autre monde ait l'air d'en être responsable, cela exacerberait l'opposition à l'union sur Gamma, et il y aurait peu de chances pour que nous gagnions notre indépendance cette année. Sans la magie de 76, il ne faudrait pas compter dessus avant de nombreuses années.

— Alors il faut nous protéger contre un sabotage.

— D'accord, c'est ce que nous allons faire. Et c'est là que vous entrez en jeu. Cinq personnes vont arriver sur Gamma. Apparemment, ce sont des touristes ordinaires. Il y en aura plus de cinq, bien sûr, mais ce sont ces cinq-là, venus chacun de cinq Mondes de l'Orbite différents, qui nous intéressent. L'un de nos agents sur Terre… vous savez que nous en avons, là-bas ?

— Tout le monde est au courant. Surtout la Terre, je pense. »

Janos rejeta la tête en arrière, comme pour mieux la fixer du regard : « Vous avez une manière de dire les choses qui me plaît beaucoup. L'un de nos agents nous a transmis un message malheureusement très brouillé. Un Terrien, un saboteur expérimenté, va arriver sur Gamma en se faisant passer pour un habitant des Mondes de l'Orbite. Le message nous disait quelle fausse identité il avait adoptée, mais c'est la partie du texte qui est incompréhensible.

— Je suppose que vous n'avez pas pu le compléter auprès de votre agent

parce qu’il est mort ?

— Malheureusement, oui. Nous avons fait ce que nous avons pu pour interpréter le message, et ce que nous en avons tiré peut s’appliquer aussi bien à chacune de ces cinq personnes dont quatre sont sûrement de respectables habitants des autres mondes et la cinquième sans doute un Terrien déguisé.

— Refusez-leur l’entrée ! Ou laissez-les se poser, arrêtez-les tous et interrogez-les soigneusement.

— Mais dans ce cas, nous offensons les autres mondes en question et courons le risque d’accomplir ce que visait le sabotage.

— Une fois le saboteur dévoilé, tout le monde comprendrait pourquoi vous avez agi ainsi.

— À condition de nous croire… Et puis le message était suffisamment obscur pour laisser supposer la possibilité qu’aucun des cinq ne soit le saboteur, qu’ils soient tous d’authentiques habitants des Mondes de l’Orbite.

— Bien. Alors, qu’attendez-vous de moi, Janos ? »

Il se cala au dossier de sa chaise et, durant un instant.

Il la soupesa de nouveau de ses yeux perspicaces.

« Vous êtes guide touristique et vous avez l’habitude de rencontrer les habitants des autres mondes et des Terriens. De plus, votre dossier spécifie que vous êtes terriblement intelligente. Je vais m’arranger pour que l’on vous charge de faire faire le tour réglementaire de Gamma à ces cinq-là. Ils ne pourront refuser sans être impolis. Si impolis que cela suffirait à nous donner une excuse pour les retenir. Vous serez avec eux pendant plusieurs heures et tout ce que vous aurez à faire, ce sera de nous dire lequel est l’imposteur ; ou bien qu’aucun d’eux ne l’est.

— Je ne vois pas comment c’est possible, dit Élaine en secouant la tête. Quel qu’il soit, il a dû s’entraîner pour cette mission.

— Sans doute. Je suppose qu’il a visité l’autre monde auquel il va faire semblant d’appartenir. Il va parler et agir comme un citoyen de ce monde et même, il lui ressemblera. Il aura les papiers adéquats et tout ce qu’il faut.

— Alors ?

— Mais rien n’est jamais parfait, Élaine ! Découvrez la paille. Vous avez séjourné sur les cinq mondes en question, vous connaissez bien leurs habitants.

— Je ne pense pas pouvoir…

— Si vous échouez, l’interrompit énergiquement Janos, nous devrons nous rabattre sur des méthodes plus rudimentaires. Et risquer d’offenser les autres mondes. Si vous nous dites qu’il n’y a pas d’imposteur, nous devrons attendre ; si celui que vous nous désignez n’est pas le bon, nous prendrons des mesures inefficaces, et alors qui sait quels dommages le sabotage peut faire à Gamma ?

Sans parler de l'échec de l'union. Vous ne *devez pas* échouer. »

Élaine pinça les lèvres.

« Quand cela doit-il avoir lieu ?

— Ils arrivent demain. Ils débarqueront au quai deux, de l'autre côté du monde. »

Il leva le pouce d'un geste presque inévitable, et Élaine leva les yeux au plafond en une réaction tout aussi inévitable. C'était normal : comme tous les Mondes de l'Orbite, Gamma avait la forme d'un beignet, d'un tore. Dans le cas de celui-ci, le tore creux dans lequel vivaient les habitants faisait à peu près trois kilomètres de bout en bout. On pouvait voyager sur plus de cinq kilomètres en longeant la courbe creuse du tore afin d'atteindre l'autre face, ou bien couper en montant le long de l'un des trois rayons qui reliaient les côtés opposés.

Élaine se souvint d'un Terrien qui se moquait de cette expression orbitale qui désignait l'autre moitié du tore comme « l'autre moitié du monde ». Pourquoi pas ? Gamma tournait dans l'espace, comme la Terre.

Janos interrompit sa pensée.

« Il le faut, Élaine.

— Je vais essayer, monsieur.

— Et vous n'échouerez pas. »

2

Son appartement de deux pièces était situé dans le secteur trois et avait le grand avantage d'être près du centre des Arts du spectacle. (Étant jeune, elle avait rêvé de devenir actrice, mais elle manquait de voix ; cependant, elle prenait toujours autant de plaisir à se plonger dans l'atmosphère du théâtre.) Tout en se préparant à monter au quai deux, elle se dit que si sa voix avait été meilleure, et son talent plus manifeste, elle ne serait pas maintenant guide touristique et n'aurait pas à exécuter cette tâche impossible.

Elle s'habilla avec soin. Son uniforme lui allait bien et, comme toujours, elle exsudait l'efficacité. Elle fit aussi un effort pour ne pas paraître trop intelligente. Elle se dit que si elle semblait curieuse, ou trop maligne, elle n'apprendrait rien. En se montrant trop inquisitrice, elle pouvait paraître dangereuse à un homme désespéré. Quelqu'un qui se préparait à saboter un monde n'hésiterait pas à maltraiter une jeune femme.

Elle leva les yeux en sortant. Il y avait assez de place dans le tore pour élever un bâtiment de quarante-sept étages en son centre. Mais le maximum permis était de vingt, et, en général, les immeubles n'en dépassaient pas dix. On avait besoin de la moitié supérieure du tore pour donner une impression d'espace et d'air libre, sans compter qu'il fallait laisser entrer la lumière du soleil.

Au-dessus de sa tête, les volets étaient encore ouverts, comme il se devait le matin de bonne heure. Le grand miroir qui flottait en orbite, en compagnie de Gamma, renvoyait à l'intérieur la lumière du soleil qui se réfléchissait sur les petits miroirs du tore. Elle baignait les structures situées du grand côté du beignet et gardait la température à un niveau parfaitement confortable.

Élaine n'avait jamais été sur Terre, mais elle avait lu beaucoup d'ouvrages la concernant, et parfois le climat régulier de Gamma lui faisait désirer un aperçu de l'environnement désordonné de cette planète. La neige, surtout. Elle n'arrivait pas à l'imaginer convenablement. La pluie, c'était quelque chose comme une douche, le brouillard comme la vapeur froide ou chaude qui sortait des robinets du sauna, mais la neige, c'était comment ?

Elle se posait ces questions tout en se dirigeant vers l'ascenseur puis en prenant place dans la queue. Elle n'eut pas longtemps à attendre puisqu'elle avait soigneusement évité la cohue des changements d'équipe.

L'ascenseur l'emporta vers le haut du rayon, sur un kilomètre et demi, et pendant ce trajet la pesanteur décrut. La rotation rapide du tore, à un tour toutes

les deux minutes, produisait l'effet centrifuge qui maintenait les choses et les gens contre la paroi extérieure du tore, tout autour du beignet, avec une force équivalente à la gravité terrestre.

Pour toute personne résidant sur Gamma, le bord extérieur du tore était le bas, et le moyeu central le haut. Et, bien sûr, l'autre côté du monde, par-delà le moyeu, était aussi « en haut ».

Tandis qu'Élaine s'élevait, la rapidité avec laquelle l'ascenseur tournait autour du moyeu du tore décrut et l'effet centrifuge fit de même.

Elle pesait moins de la moitié de son poids normal lorsqu'elle dépassa le quartier des hôpitaux où la faible pesanteur permettait de soigner les maladies cardiaques ou respiratoires, et d'autres encore.

Élaine tirait du plaisir de cette sensation. Lorsqu'elle était à l'université, elle avait gagné l'argent de ses études en travaillant comme aide-soignante et elle connaissait bien la faible pesanteur.

En fin de compte, l'ascenseur traversa le grand moyeu sphérique, au centre du tore. Son déplacement était soigneusement dirigé par l'ordinateur central afin qu'aucune cabine n'entre en collision avec une autre, si bien que toutes convergeaient alternativement vers le moyeu.

Là, l'effet centrifuge était presque annulé, et durant les quelques minutes qu'il lui fallut pour le traverser, elle se sentit en état d'apesanteur. C'était là qu'était située la centrale énergétique de Gamma et là, pensa sombrement Élaine, qu'aurait lieu le sabotage.

L'ascenseur traversa le moyeu et se mit à suivre le rayon qui reliait celui-ci à l'autre côté du monde.

L'effet centrifuge s'accrut de nouveau et elle commença à éprouver l'impression qu'elle se tenait la tête en bas. Avec la facilité engendrée par une longue pratique, elle se retourna tranquillement, comme le firent un par un les autres passagers. Tous se tenaient maintenant sur ce qui avait été, quelques minutes auparavant, le plafond de l'ascenseur.

Ils éprouvèrent l'impression de descendre et de peser de plus en plus lourd. Lorsque la poussée atteignit son niveau maximum et qu'elle se sentit, un peu à regret, aussi lourde qu'elle l'était habituellement, la porte s'ouvrit et elle sortit.

C'était là, de l'autre côté du monde – elle leva brièvement les yeux – qu'elle allait vivre maintenant.

3

Pour éviter l'heure de pointe, Élaine s'était mise en retard, ce qui se révéla fort embarrassant. Les trois autres guides, deux hommes et une femme, étaient déjà arrivés, et rassemblés autour du programme de travail.

La femme, Mikki Burdot, la vit la première et dit, presque avec hargne :

« La voilà !

— Bien sûr, je travaille ici. »

Élaine leva les sourcils.

« Ce n'est pas évident », répliqua Mikki.

Elle portait des souliers à semelles de liège qui ajoutaient cinq centimètres à sa taille minuscule. Elle repoussa en arrière sa toque réglementaire – c'était peut-être un tic – et ce geste découvrit sa chevelure d'un rouge ardent.

« Tu as cinq personnes, poursuivit-elle. Tout juste cinq. Parlez d'une corvée ! »

Élaine tendit la main vers le programme de travail.

« Cinq ? Pas plus ?

— Cinq. Moi, j'en ai quatorze. Hannes en a dix et Robaire, douze. Tu trouves que c'est une répartition équitable ? Moi pas.

— C'est peut-être parce qu'ils ne me font pas confiance et se préparent à me débaucher ?

— T'éliminer progressivement ? » dit Robaire.

Lorsqu'il souriait, une fossette se creusait sur chacune de ses joues, aussi le faisait-il souvent.

« C'est exactement ce que je souhaite. Lorsque tu seras fauchée comme les blés, sans aucune chance de trouver une autre situation, tu seras obligée de m'épouser, hein ?

— Je pense à toi, Robaire, constamment. Attends seulement que je sois fauchée comme les blés. Mikki, en as-tu parlé avec Benjo Strammer ? C'est lui le responsable du programme de travail.

— Oui. Et il s'est contenté de dire que c'était comme ça, ce sale… »

Le dernier mot se perdit en un murmure.

« D'accord. Écoutez. Robaire, les tiens viennent en majorité d'Alpha, donc ils s'intéresseront à notre équipement sportif. Et ça, c'est ta spécialité, non ? Ceux d'Hannes sont de Mu, tous de la première génération, et probablement troublés par tout ce qui est nouveau. Et nous savons tous combien tu es paternel.

— Paternel, c’est mon surnom, répondit Hannes en croisant les bras sur sa poitrine plutôt étroite.

— Les tiens, Mikki, sont des Etans, et la plupart d’entre eux nous détestent. Il leur faut donc une femme petite, très jolie, et qui ait l’air faible. Personne ne peut te détester.

— Les femmes, si, fit remarquer Mikki en s’adoucissant.

— Oui, mais la majorité des touristes sont des hommes. Quant à moi, je n’en ai que cinq, mais ils viennent de mondes différents. Chacun d’eux s’intéressera à quelque chose de spécial. De plus, je suppose que l’un d’entre eux est un homme très important, il voudra un régime de faveur, et sera impossible à satisfaire. »

Elle laissa une expression de mélancolie envahir son visage.

« Si quelqu’un veut faire l’échange…

— Pas moi, dit Hannes. Mes petits Muens ont besoin de moi.

— Et pour mes Alphans, il faut quelqu’un qui sache faire la différence entre un ballon de rugby et une canne de golf !

— Je n’ai jamais dit que je voulais faire un échange ! s’écria Mikki. Je souhaite seulement qu’on nous répartisse mieux le travail. »

Élaine hocha la tête et passa dans son petit bureau juste assez grand pour tenir sa minuscule table de travail et, cette fois, Benjo Strammer.

Il l’attendait. Ses cheveux ondulés étaient d’un beau blanc. Ses yeux encadrés de pattes d’oie la regardaient d’un air moqueur.

« Vous vous en êtes très bien tirée, Élaine.

— Je suppose que vous écoutiez, Benjo ?

— Il le fallait bien, j’étais un petit peu ennuyé. La liste m’est parvenue déjà établie. Ce n’est pas moi qui l’ai préparée.

— Alors, il faut la prendre comme elle est, il n’y a rien d’autre à faire.

— Pourquoi, Élaine ? demanda Benjo.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi a-t-on établi la liste à ma place ?

— On ne vous l’a pas dit, Benjo ?

— Non, répondit-il en secouant la tête.

— Je suppose alors qu’on ne voulait pas que vous le sachiez.

— Bon, mais vous, vous êtes au courant ?

— Si vous n’êtes pas censé le savoir, vous ne devriez même pas me le demander. Écoutez, en tout cas, ça va être délicat. La navette est à l’heure ?

— Elle arrive à quai.

— Bien. Pouvez-vous vous débrouiller pour que mes touristes soient séparés des autres aussi discrètement que possible, et conduits ici les premiers ?

Je crois que je ferais mieux de les voir avant de commencer. J’aimerais découvrir comment on veut que je m’y prenne. Vous savez, ce que j’ai dit aux autres est probablement vrai. Je pense que ce sont des personnages très importants, et je ne veux pas tout bousiller.

— Je crois qu’il aurait mieux valu qu’on me mette au courant de ce qui se passe, dit Benjo d’un air dépité. Si on ne me dit rien, pas étonnant que je cafouille !

— Si cela dépendait de moi, Benjo, vous le sauriez. Croyez-moi lorsque je vous dis que je voudrais bien ne pas être mêlée à tout cela, quoi que ce soit. Vous en avez envie, vous ?

— Ils vous ont choisie spécialement, hein ? C’est votre affaire. Si vous voulez voir ces gens, vous feriez mieux de venir dans mon bureau. Celui-là n’est pas assez grand. Quant à moi, une fois qu’ils seront arrivés, j’irai faire une promenade autour du monde. »

C’est ce qu’il faisait de temps à autre, pour se maintenir en forme, disait-il.

Élaine jeta un bref coup d’œil sur son propre abdomen bien plat, et se demanda combien de temps elle pourrait encore considérer cela comme allant de soi.

4

Élaine s’assit sur le coin du bureau de Benjo qui était le plus près de la porte, les bras croisés sur la poitrine, une jambe pendante.

La veille au soir, elle s’était refusée à réfléchir au problème, sentant à juste titre, elle en était certaine, que si elle le faisait elle passerait la plus grande partie de la nuit éveillée, tendue, et qu’elle aurait l’esprit embrumé le lendemain.

Mais il n’y avait plus d’excuse pour reculer.

Problème : soit cinq personnes venant de mondes différents. L’une d’elles pourrait être un Terrien se faisant passer pour un habitant des Mondes de l’Orbite. En supposant qu’il sache bien son boulot, de quelle manière pourrait-il se trahir ? Existe-t-il un élément des Mondes Orbitaux auquel, même avec un bon entraînement, il ne pourrait s’adapter ?

L’ennui, pensa Élaine avec impatience, c’était que les Mondes avaient délibérément imité les conditions de vie sur Terre. Chacun tournait à une vitesse qui permettait de produire dans le tore la pesanteur terrestre normale. À ce point de vue, n’importe quel Terrien se sentait tout à fait comme chez lui.

Bien sûr, la pesanteur diminuait lorsqu’on montait le long des rayons, et là, un Terrien ne pourrait dissimuler sa maladresse. L’ennui, c’était que très peu d’habitants des Mondes de l’Orbite passaient beaucoup de temps dans les rayons et que la plupart se montreraient tout aussi maladroits que lui.

L’atmosphère des Mondes de l’Orbite comportait la même quantité d’oxygène que celle de la Terre, mais beaucoup moins d’azote. Aussi était-elle moitié moins dense. Pourtant, c’était très peu sensible. Les Terriens s’y adaptaient presque tout de suite. Et pourquoi pas ? La Terre avait une atmosphère encore pire que cela dans les montagnes, avec moins de pression et moins d’oxygène.

Les Mondes de l’Orbite étaient beaucoup plus petits que la Terre, mais quelle différence cela faisait-il ? La vue ne s’étendait pas aussi loin dans toutes les directions que sur Terre, l’horizon n’était pas le même, mais un Terrien pouvait s’y habituer facilement. L’imposteur, s’il y en avait un, avait certainement vécu assez longtemps sur un Monde de l’Orbite pour s’être accoutumé à cet effet.

Bien sûr, il ne saurait pas s’orienter sur Gamma, sauf s’il y avait passé un certain temps. Les personnes venues des autres mondes ne le sauraient pas non plus. Et si l’imposteur avait séjourné sur Gamma, il pourrait même en savoir un

peu trop sur ce monde. Non. N'importe quel habitant d'un autre monde pouvait s'être abondamment renseigné sur Gamma avant de venir. Il avait peut-être même considéré qu'il était normal de le faire.

Bon. Et le monde d'où il prétendait venir. Les habitants des Mondes de l'Orbite parlaient d'une certaine manière, présentaient des attitudes individuelles et sociales particulières. Est-ce que le Terrien les imiterait parfaitement ? Ou pouvait-elle s'attendre qu'il se trahisse même s'il s'était beaucoup entraîné ?

Élaine baissa les yeux sur le bureau et attira le programme de travail à elle afin de lire les informations qui y étaient portées.

Cinq mondes. Chronologiquement, c'étaient Delta, Epsilon, Thêta, Iota et Kappa. Pour son travail, elle les avait visités et lu une abondante documentation dessus. On ne peut pas comprendre les touristes si l'on ne connaît pas les sociétés qui les ont modelés, et un guide doit comprendre les touristes.

Delta était un monde plutôt terne, peuplé de gens durs au travail qui parlaient avec un accent chantant et le gardaient lorsqu'ils s'exprimaient dans le dialecte de Gamma. Ils étaient plutôt grands et clairs de teint, mais ce n'était qu'une tendance. Il y avait des grands et des petits, des blonds et des bruns sur tous les mondes. Il était impossible de porter un jugement fondé sur l'apparence physique.

Epsilon était le plus peuplé de tous. Ses habitants étaient petits et comptaient plus de descendants d'Asiatiques que la plupart des mondes.

Thêta consacrait cinq de ses six sections à l'agriculture au lieu des trois habituels. C'était le seul monde qui élevait plus de bovins que de bestiaux plus petits. Et sur les cinq symphonies composées par les musiciens des Mondes de l'Orbite, qui faisaient partie du répertoire général des orchestres de la Terre, trois l'avaient été par des Thêtiens.

Élaine s'arrêta dans sa réflexion. Non, on ne pouvait pas généraliser ainsi et dire qu'ils étaient musiciens. Quatre-vingt-quinze pour cent d'entre eux pouvaient être ignorants en musique et si le Thêtien de ce groupe l'était, cela ne prouverait rien.

Iota était le plus gros exportateur d'énergie des Mondes de l'Orbite. Chacun d'eux dépendait de l'énergie solaire et possédait une centrale considérablement plus grande que la colonie elle-même, qui absorbait la lumière du soleil et la transformait en micro-ondes dont une partie était dirigée vers le moyeu central du monde, et l'autre en direction de la Terre. Iota avait la plus importante centrale et les meilleures installations capables d'envoyer les micro-ondes vers la Terre. Il était donc normal que cette dernière s'intéresse beaucoup plus à Iota qu'à aucun des douze autres Mondes de l'Orbite. Mais cela signifiait aussi que Iota était le plus pro-terrien de tous et songeait le moins à l'indépendance et à

l'union. Un Iotien ne serait-il pas plus porté à coopérer avec un agent terrien ? D'autre part, celui-ci se garderait peut-être d'adopter une fausse identité qu'un Gammien pourrait s'attendre à lui voir prendre et qui le rendrait donc d'autant plus suspect.

Comment savoir ? se dit-elle avec impatience.

Et Kappa, centré sur les loisirs et avide de culture ? C'était le monde le plus attirant qu'elle ait elle-même visité. Il faudrait donc qu'elle ait le Kappien à l'œil puisqu'elle aurait vis-à-vis de lui un préjugé favorable.

Comment distinguer un vrai Kappien d'un faux ? Ou un Thêtien d'un pseudo-Thêtien ? Ou n'importe quel autre d'un imposteur ? L'ennui, c'était que les types de population de la Terre étaient si variés que n'importe lequel des habitants des Mondes de l'Orbite pouvait être facilement imité par un Terrien.

Mais voyons ! L'agent, quel qu'il soit, devait être contre l'indépendance et l'union des Mondes de l'Orbite ! Saurait-il le cacher, et se montrer ostensiblement anti-terrien ? Ou comprendrait-il que cette ostentation serait en elle-même suspecte ? Mais si l'agent ne se savait pas recherché, la question ne se posait ni dans un sens ni dans l'autre.

Serait-ce plus sûr d'essayer quelque chose de plus subtil ? Si l'indépendance et l'union dépendaient des valeurs affectives du tricentenaire, la conversation pourrait-elle être orientée sur ce sujet ? Est-ce que l'agent montrerait de l'intolérance si elle mentionnait 2076 ? Afficherait-il des sentiments anti-américains ? Mais certains habitants des Mondes de l'Orbite n'éprouvaient-ils pas ces sentiments sans pour cela être déguisés en Terriens ?

Élaine sentit que sa pensée tournait inutilement en rond. Quel critère utiliser pour distinguer le vrai du faux ? Et un tel critère existait-il ? Cependant, Janos avait dit « Vous ne devez pas échouer ».

Elle allait s'abandonner au luxe d'une crise de désespoir lorsque Benjo passa sa tête dans l'entrebâillement de la porte et dit :

« Vos touristes sont là. J'espère que tout ira bien. Et… au revoir… »

Élaine se demanda si cet « au revoir » ne cachait pas une connotation particulièrement menaçante. Elle se composa une expression tandis que les touristes atteignaient la porte, et essaya de mettre de l'ordre dans ses pensées.

5

Ils s’étaient alignés devant Élaine et elle leur parlait lentement, en espérant se gagner leur confiance.

« Je m’appelle Élaine. Si vous préférez utiliser mon nom de famille, c’est Métro. Sur Gamma, nous n’avons pas de titres, et nous nous appelons volontiers par nos prénoms, mais vous pouvez faire comme vous en avez l’habitude. »

Le Deltien semblait déjà désapprobateur. Il était grand et large d’épaules. Le chapeau qu’il n’avait pas ôté et une longue blouse grise qui lui descendait à mi-cuisses le grandissaient encore. Ses lourdes bottes faisaient beaucoup de bruit lorsqu’il marchait et il serrait légèrement ses poings osseux aux articulations épaisses.

« Quel âge avez-vous ? » demanda-t-il d’une voix chantante mais dure.

Il s’appelait Sando Sanssen, et Élaine savait qu’elle devait s’adresser à lui par son nom de famille.

« J’ai vingt-quatre ans, monsieur Sanssen.

— En savez-vous assez sur ce monde à votre âge pour nous être d’une quelconque utilité ? »

Cette brusquerie était bien deltienne. Ou était-elle exagérément deltienne ? Elle n’avait rien fait pour justifier ce ton mordant. Elle sourit et dit gaiement : « J’espère en savoir assez. J’ai de l’expérience dans mon métier. Mes supérieurs ont grande confiance en moi, puisqu’ils me chargent de montrer à chacun de vous tous les aspects de la vie sur Gamma que vous souhaitez étudier. »

Ravon Jee Andor, de Kappa, attira son attention. Il était de taille moyenne. Ses cheveux, très soigneusement coiffés, semblaient plus blonds que nature. (Élaine en était sûre, car la couleur de sa chevelure n’allait pas avec son teint brun et ses yeux noirs.) Ses vêtements étaient ornés à l’excès. Il exhalait un parfum légèrement piquant qu’Élaine trouva attirant (tout cela était kappien, mais ne l’était-ce pas trop ?).

Il dit, en accentuant et en prolongeant les voyelles :

« Si vous souhaitez généreusement combler nos désirs, alors vous représentez vous-même un aspect gammien de la vie qui vaut d’être étudié plus à fond. »

Cela voulait être un compliment dans le style fleuri des Kappiens.

S’adressant à lui par ses deux premiers noms, selon la coutume de son pays, Élaine répondit dans le même style :

« Je suis désolée, Ravon Jee, que ce soit pour le moment impossible. Peut-être l'avenir vous en offrira-t-il l'opportunité.

— Allez, au travail fillette ! » grommela Medjim Nabellan de Thêta. Elle avait le teint d'un beau noir (la plupart des Thêtiens, mais pas tous, l'étaient), ses boucles grises et crépues se dissimulaient presque toutes sous un chapeau à larges bords retenu sous le menton par un élastique. Ses vêtements étaient rayés de larges bandes de couleurs et elle roulait les r.

« Au travail ! Et ne perdez pas de temps à faire plaisir à cette racaille de Kappien ! »

Celui-ci s'inclina sardoniquement tout en continuant de sourire.

Élaine fit une courte pause. Rien ne s'opposait à ce que l'agent soit une femme, ou un Noir, ou les deux, et cette impatience à commencer pouvait être l'émotion dominante, impossible à dissimuler, de quelqu'un dont la mission était de saboter un monde et qui ressentait tout retard comme un danger.

« Je trouve cela stupide de former un groupe avec rien que des gens venus de mondes différents », dit Yve Abdaraman de Iota d'une voix si traînante qu'elle avait l'air à demi endormie.

Elle était assez jeune, petite et attirante. Son teint tirait plutôt vers le brun (elle devait en être consciente car ses vêtements offraient toutes les nuances de marron).

« Cela va être très désagréable si nous commençons à nous disputer et à nous parler avec hargne.

— J'espère que non, Yve », dit Élaine (les Iotiens s'appelaient, comme les Gammiens, par leurs prénoms). « Et dès que vous m'aurez dit ce que chacun de vous désire voir…

— Partons plutôt ! » dit le cinquième membre, Wu Ky-Shee d'Epsilon. « Nous verrons cela en cours de route, pour ne pas perdre de temps. »

Il était petit et grassouillet, avec des yeux assez bridés. Il portait une sorte de jupe qui descendait presque jusqu'à terre et parlait en zézayant légèrement.

En voilà encore un qui s'impatiente, pensa Élaine.

« Puisque nous sommes dans l'un des quartiers résidentiels, dit-elle, nous pourrions commencer par nous rendre à pied à l'université. Nous trouverons là quelques échantillons intéressants de l'architecture gammienne. »

Elle les poussa poliment devant elle pour les faire sortir et fit le tour du groupe pour en prendre la tête, tandis que ses pensées tournaient, elles aussi, en rond.

Chacun des cinq touristes éveillait ses soupçons, et pas assez pour que ce soit évident. Si seulement il y avait quelque chose que les Mondes de l'Orbite tiennent pour vrai et non la Terre ! Quelque chose qui soit si subtil et pénétrant

qu'il soit impossible à un imposteur terrien de s'en garder, et que cela suffise à le trahir… Mais qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

Il fallait qu'elle se concentre sur son travail.

« Voici le bâtiment central de l'université de Gamma, édifié il y a quatre ans. Cet effet illusoire de courbure est juste assez marqué pour… »

Elle parlait machinalement, mais son esprit s'était déjà emparé de cet *effet illusoire de courbure* et, partant de là…

6

Ils étaient passés sans se presser devant les charmantes maisons de ce quartier, de style varié mais toujours agrémentées de pelouses bien vertes, entourées de légères clôtures ornementées, plutôt conçues pour les différencier que pour les séparer.

On ne trouvait pas là les grands ensembles d'immeubles des deux autres quartiers résidentiels.

« Nous arrivons au sas qui nous sépare du secteur agricole.

— Vous les gardez ouverts, à ce que je vois, dit Sanssen. N'est-ce pas de la négligence ? »

Il prononça si bizarrement ce dernier mot qu'Élaine ne le comprit que de justesse (du parfait deltien, semblait-il).

« Pas vraiment. C'est totalement automatisé. Toute vibration associée à la chute d'un météore ou à une explosion interne, la plus minuscule diminution de pression atmosphérique, entraînerait la fermeture de tous les sas séparant les six secteurs les uns des autres. Et, bien sûr, ils sont fermés durant la nuit pour empêcher la lumière diurne des secteurs agricoles de filtrer dans les quartiers résidentiels.

— Qu'arriverait-il si le météore ou l'explosion détruisait le mécanisme des sas ? demanda Ravon Jee en souriant.

— C'est un événement fort improbable. Mais si ça se produisait, ce ne serait pas fatal. Toute machinerie essentielle existe en double exemplaire, chacun étant capable de couvrir les besoins du monde entier. »

Elle s'arrêta pour voir comment les touristes dont elle avait la charge affronteraient le passage. Il suffisait de monter une volée de marches et d'en descendre une autre, six dans un sens six dans l'autre, mais elles s'étendaient sur toute la largeur du tore et étaient légèrement recourbées. Souvent, les Terriens s'amusaient à parcourir une marche dans toute sa longueur afin de se retrouver oblique par rapport au reste du groupe. Mais bien qu'elle guettât les pas des cinq touristes, aucun ne parut hésiter ni ne se retourna par curiosité.

Élaine poussa un soupir inaudible. Le Terrien, quel qu'il soit, avait été à bonne école, ou il n'y avait pas de Terrien dans ce groupe.

7

Ravon Jee Andor était resté à ses côtés et ne s'était intéressé à rien durant la visite du secteur agricole. Lorsqu'ils pénétrèrent dans le centre de recyclage, il recula et prit un air malheureux.

« Je ne suis pas obligé de rentrer là-dedans, n'est-ce pas ? Les déchets animaux, je ne trouve pas cela agréable à voir. »

Élaine s'efforça de dissimuler son excitation.

« Vous recyclez aussi les déchets, sur Kappa ? (aucun Terrien n'avait jamais voulu visiter le centre).

— Pas en ma présence ! dit Ravon Jee. En réalité, tous ces équipements et ces statistiques ne m'intéressent en rien. Écoutez, charmante jeune fille, je vais vous attendre ici. Que ce Deltin y aille, il a les bottes qu'il faut pour cela, ainsi que cette fermière de Thêta, et les autres. »

Élaine secoua la tête.

« Je comprends ce que vous éprouvez, mais je ne peux pas vous quitter. Mes supérieurs me désapprouveraient, je le crains. Venez, je vous tiendrai la main, d'accord ? »

C'était un geste d'invite qu'un Kappien ne pouvait refuser sans se déshonorer.

Ravon Jee, l'air terriblement malheureux, murmura :

« Dans ce cas, ma jolie, je vais patauger dans la boue jusqu'aux genoux. »

Élaine savait bien que ce n'était pas le cas. Elle demeura près de lui tandis qu'ils traversaient les couloirs aseptisés. La plus grande partie du processus de recyclage se passait hors de leur vue, d'une manière totalement automatisée. En dépit de la grimace qui défigurait le visage de Ravon Jee, il ne flottait là qu'une odeur à peine perceptible.

Sanssen observait tout attentivement, ses grandes mains jointes derrière le dos. Wu Ky-Shee, le visage impassible, prenait des notes, et Élaine réussit à se glisser derrière lui et à voir ce qu'il écrivait. C'était en epsilonien et les caractères lui parurent indéchiffrables. Ravon Jee, qui la tenait toujours par la main, intervint alors.

« Je suppose que vous allez me dire que tout cela est essentiel.

— Bien sûr ! Et sur Terre aussi, à une très grande échelle. »

Il ne répondit pas à cette dernière remarque.

« Un Kappien distingué ignore ce genre de choses.

— Que faites-vous sur votre monde ? lui demanda-t-elle.

— Des critiques de théâtre. Je suis venu ici pour écrire un article sur la scène gammienne.

— Alors vous assisterez sur Terre au festival dramatique des fêtes du tricentenaire ? »

(Elle se demandait si un festival de ce type aurait réellement lieu.)

« Du quoi ?

— Du tricentenaire américain.

— Je ne sais pas. Où sont situées vos salles de spectacle ? » (Son air indifférent était-il joué ? Ignorait-il vraiment ce qu'était le tricentenaire ?)

« C'est à la section IV, de l'autre côté du monde. » Elle amorça le geste inévitable, mais s'arrêta. Il leva très brièvement les yeux et dit d'un air abattu :

« Bon, à la longue nous y arriverons, je pense. » Intéressant, se dit Élaine, serait-ce la clef ?

8

Medjim Nabellan s’exclama brusquement :

« Dites donc, guide, nous sortons du district de l’exploitation agricole et je n’ai pas vu de troupeaux !

— Nous en avons un peu, mais pas ici. Nous trouvons que le gros bétail n’est pas rentable. Les poulets et les lapins nous fournissent plus rapidement des protéines.

— Quelle blague ! C’est que vous ne savez pas vous y prendre ! Vos méthodes d’élevage sont très en retard !

— Je suis sûre que notre service de l’agriculture serait ravi de vous rencontrer, dit Élaine avec douceur.

— J’y compte bien, c’est précisément pour cela que je suis ici ! Et maintenant que j’ai vu ce que vous faites, le reste de la visite ne m’intéresse pas. J’aimerais y aller directement.

— J’aurais des ennuis si je vous laissais quitter le groupe ; mes supérieurs penseraient que je vous ai offensée.

— Des clous », dit Nabellan d’un air résolu en plissant son large nez. « Où se trouve votre service de l’agriculture ?

— De l’autre côté du monde. »

Et cette fois Élaine fit fermement le geste du pouce et Nabellan leva les yeux.

« Si vous partez maintenant, les autres vont se disperser. Restez, je vous en prie. »

Medjim Nabellan marmonna quelque chose d’inaudible, mais ne fit plus mine de s’échapper.

Élaine poursuivit de sa voix charmeuse de guide :

« Les secteurs agricoles sont perpétuellement baignés de lumière, mais dans les trois quartiers résidentiels il y a alternativement seize heures de jour et huit heures de nuit.

— Est-ce que tous les Gammiens dorment en même temps ? demanda Wu Ky-Shee.

— Bien sûr que non, ils dorment quand cela leur plaît. En réalité, certains sont obligés de travailler pendant la période d’obscurité.

— Pourquoi ne pas permettre à chaque secteur d’habitation de contrôler son propre ensoleillement ? Quel conformisme inutile ! »

Et il nota quelque chose dans son carnet.

Yve Abdaraman ajouta de sa voix fine et claire de soprano :

« Puisque Epsilon est le seul monde sans éclairement jour/nuit standard, c'est vous qui n'êtes pas comme les autres. Une pause nocturne réduit l'afflux d'énergie et maintient une température agréable.

— Pas du tout ! » répliqua Wu Ky-Shee en levant les sourcils. « Si vous sous-entendez qu'il fait trop chaud sur Epsilon, vous vous trompez. Cette alternance jour/nuit n'est qu'un héritage de la Terre dénué de signification. »

Élaine réagit. Une insulte à la Terre ? Elle dit gaiement :

« Je ne crois pas que nous devions renoncer à notre héritage terrien ! Cette année, on fête le tricentenaire et l'héritage de la liberté… »

Elle s'interrompit car aucun d'eux ne réagit. Yve lui jeta un coup d'œil impatient et se tourna vers l'Epsilonien :

« Je suis allé sur Epsilon et j'ai trouvé qu'il y faisait très chaud.

— Vous avez peut-être trouvé aussi notre monde trop souple et trop individualiste à votre goût ? répondit-il sèchement.

— Je vous en prie, voulez-vous me suivre maintenant ? Nous avons un long chemin à faire pour atteindre l'autre côté du monde. »

Élaine fit le geste et automatiquement, tous deux réagirent. Elle poursuivit : « Il faut rattraper les autres. »

Yve reprit tandis qu'ils pressaient tous trois le pas : « Le centre de recyclage doit disposer d'un secteur informatique. Cela m'aiderait beaucoup, dans la mission qui m'amène ici, si je pouvais y avoir accès.

— Je suis certaine que l'on peut arranger cela. Je pense que nos dirigeants sont très ouverts. »

(Sa mission ? Disait-elle cela par incroyable inadvertance ? Ou par innocence ? Elle mesurait environ un mètre soixante mais la taille l'empêcherait-elle de…)

Sando Sanssen regardait impatiemment autour de lui.

« Allons, mademoiselle Métro, pour combien de temps en avons-nous encore ?

— La visite sera bientôt terminée, monsieur Sanssen. Y a-t-il quelque chose que vous vouliez voir en particulier ?

— La centrale. Je suis un ingénieur électricien, femme. Les champs et les viviers ne m'intéressent pas.

— Je ne suis pas certaine que le moyeu soit ouvert aux touristes, dit Élaine d'un ton apaisant.

— Je ne suis pas un touriste. Je suis envoyé officiellement par mon gouvernement.

— Oui, bien sûr. Nous allons gravir un rayon pour visiter la zone hospitalière. Gamma est fière de ses équipements médicaux et nous aimerions beaucoup que vous les visitiez. Lorsque nous y serons, je me renseignerai au sujet de la permission qu'il vous faut pour entrer dans le moyeu. »

Sanssen hocha la tête, mais cette remarque n'eut pas l'air de l'apaiser beaucoup.

9

Il y avait une zone hospitalière dans chacun des six rayons. Celle-là était située plus haut que les autres puisque consacrée à la biologie en faible pesanteur.

Les cinq touristes semblaient à l'aise, bien que la pesanteur soit réduite au quart de la normale. Medjim Nabellan fit un faux pas, mais ce fut un simple accident. Sanssen parut outragé de s'élever une fois plus haut qu'il n'en avait l'intention et il reprit pied bruyamment, mais sans tomber. Même Élaine oubliait parfois et faisait un trop grand pas.

« Je pense que la recherche sur la faible pesanteur va vous intéresser, dit-elle. C'est un champ d'investigation qui ne peut être développé sur Terre, et bien que tous les Mondes de l'Orbite s'y consacrent activement, aucun n'est allé aussi loin que Gamma. Nous allons entrer dans les laboratoires, et les assistants vont vous décrire les recherches et répondre à vos questions. Oh ! monsieur Sanssen ?

— Oui ?

— Je voulais seulement vous faire remarquer que nous ne sommes qu'à quatre cents mètres du moyeu. »

Ils étaient seuls, les autres ayant disparu dans la zone hospitalière.

« Je vais essayer de vous obtenir une permission pour entrer au centre gouvernemental qui est, bien sûr, de l'autre côté du monde. »

Elle fit le geste, et son cœur s'activa en voyant sa réaction. C'était bien cela. Mais elle ne put empêcher ses yeux de refléter ce qu'elle venait d'apprendre, et Sanssen s'en aperçut. Il comprit probablement l'erreur qu'il venait de faire. Il cessa subitement de jouer son rôle.

« Pas si vite, ma petite ! » dit-il sans la moindre trace d'accent deltien.

Et il se précipita sur elle.

Elle lui échappa, comme un matador esquive la charge du taureau, avec un minimum de mouvement. Sa gorge était si serrée qu'elle était incapable d'appeler. Oserait-il la tuer ? Mais que ferait-il de son cadavre ? Peut-être devait-il écarter tout ce qui pouvait entraver sa mission ? Allait-il la tuer puis se précipiter pour exécuter le sabotage ?

Il se retourna et plongea, mais son pied dérapa sur le sol rendu plus glissant par la faible pesanteur. Élaine vira sur la pointe des pieds et se faufila, en une manœuvre à laquelle elle était habituée ; cette fois, il la manqua de beaucoup.

Il s'arrêta, fit demi-tour, et se glissa lentement entre elle et la porte. Il se

débarrassa de son chapeau et détacha violemment la fermeture statique de sa blouse, puis l'ôta également.

Il était fort et musclé et son expression était sinistre. Il ne disposait que de quelques minutes pour se débarrasser d'elle avant que quelqu'un arrive. Il avait l'air résolu à le faire.

Elle aurait pu appeler, maintenant. Mais elle préféra économiser son souffle. Elle ne le quittait pas des yeux tout en se balançant d'un côté puis de l'autre, en se jouant soigneusement de lui.

Lui aussi faisait très attention et n'oubliait plus de tenir compte de la faible pesanteur. Il s'avança à petits pas mais elle s'éloigna lentement en l'observant. Elle changea de direction et revint en une longue glissade, tournoya derrière lui et le poussa. Il battit l'air de ses membres mais se rattrapa et se replaça entre elle et la porte.

Alors, elle essaya de l'atteindre, cette porte, mais une seconde trop tard. Et la main de Sanssen fendit l'air comme un fouet et la saisit par le bras. Durant un instant ils demeurèrent immobiles dans un silence tendu, puis il eut un sourire impitoyable et l'attira à lui.

Elle cria d'une voix rauque et lui donna un coup de pied, mais il y échappa d'un mouvement de hanche. Elle se tortilla désespérément sans pouvoir se libérer.

Alors un bras noir passa autour du cou du Terrien en lui serrant la trachée et le redressa d'un coup sec. Élaine se retrouva libre.

« Merci », chuchota-t-elle.

L'expression de Medjim Nabellan était plus sombre que sa peau.

« Est-ce que cet animal de Deltien a…

— Ce n'est pas un Deltien », dit Élaine, haletant fortement maintenant que c'était fini.

Elle regarda les visages rassemblés autour d'elle et dit : « Je vous en prie, appelez la police. Et ne le laissez pas fuir, Nabellan !

— Ne craignez rien ! À moins que quelqu'un ne veuille prendre ma place ? Voulez-vous que je lui brise le cou ? »

Elle avait l'air capable de le faire et les yeux du Terrien s'exorbitèrent.

« Non, je vous prie. Je pense qu'il faut qu'il vive. »

10

Elle se retrouva de nouveau dans le bureau de Janos, deux jours après leur rencontre précédente. Il était maintenant jovial.

« Personne n'aurait pu faire mieux, Élaine. C'était bien lui. Delta assure ne pas le connaître, et que ce soit vrai ou non, ils sont forcés de prendre nettement parti pour l'union maintenant. Nous avons joué la carte de Medjim Nabellan, et Thêta renforcera aussi son soutien.

Le gouvernement de la Terre est embarrassé, et l'esprit du tricentenaire de l'Amérique est maintenant en excellente position. Bien que l'indépendance et l'union soient encore incertaines, je pense que nous les obtiendrons avant que se termine cette année magique 2076. Mais comment avez-vous fait, Élaine ? En quoi s'est-il trahi ?

— Il fallait que je trouve quelque chose qu'un Terrien oublierait sur un Monde de l'Orbite, même si ce monde a été conçu pour ressembler le plus possible à la Terre. À un moment donné, j'ai pensé aux courbures. La Terre est un vaste monde et ses habitants vivent sur une surface extérieure qui se recourbe doucement vers le bas. Sur les Mondes de l'Orbite, les gens vivent sur une surface intérieure qui se recourbe vers le haut. Sur Terre, l'autre côté du monde est vers le bas, très loin vers le bas. Si l'on en parle, j'imagine qu'un Terrien fait un geste vers le bas ou pas de geste du tout. Il ne lève certainement pas le doigt vers le haut. Sur un Monde de l'Orbite, l'autre côté du monde est vers le haut, et on montre le haut, ou on lève les yeux, lorsqu'on en parle. Vous faites ainsi, moi de même, et tout le monde le fait. Alors, j'ai essayé cela. J'ai mentionné l'autre côté du monde en aparté devant chacun d'eux, et pointé mon doigt vers le bas. Peu importait mon geste, tous ont brièvement levé les yeux. Et c'est à ce coup d'œil que j'ai pu reconnaître des habitants des Mondes de l'Orbite. Lorsque j'ai essayé avec Sanssen, il a suivi mon doigt des yeux. Il les a baissés. J'ai su aussitôt que c'était un Terrien. Il s'est tout de suite repris, mais il était trop tard. J'ai vu ça d'un coup d'œil. »

Janos hocha la tête.

« Je n'aurais pas eu une idée aussi ingénieuse ! Vous serez récompensée comme il se doit.

— Merci, dit Élaine. Mais l'indépendance et l'union seront pour nous les meilleures des récompenses, n'est-ce pas ? »

LES IDÉES ONT LA VIE DURE

Dans les années 50, *Galaxy Science Fiction*, dirigé par Horace L. Gold, monta en flèche parmi les magazines du genre, et donna du fil à retordre à *Astounding Science Fiction.* Mais Gold était un homme acerbe et refusait les textes d'une manière blessante. J'en arrivai à ne plus pouvoir supporter de l'affronter et cessai d'écrire pour lui.

Cependant, en mars 1957, il me demanda de le mettre à l'épreuve et promit, s'il refusait ma nouvelle, s'il y était vraiment obligé, de le faire avec une certaine politesse. Je lui dis que je pouvais toujours essayer, car j'en étais venu à bien aimer Horace.

Il en résulta « les idées ont la vie dure » et il l'accepta. Elle fut publiée dans le numéro d'octobre 1957 de *Galaxy.* Un quart de siècle s'est écoulé. Pourquoi cette nouvelle n'est-elle jamais parue dans aucune de mes anthologies ? Elle n'est pas mauvaise, à mon avis. Cependant, elle est complètement dépassée. Habituellement je fais très attention à ne pas situer mes histoires dans le champ d'une science en plein développement. Cette fois-là, je ratai mon coup. En 1957, tout le monde parlait d'aller dans la Lune. On n'avait pas encore mis un seul satellite en orbite. Aussi, je me sentais à l'aise pour écrire le récit d'un vol lunaire. Je présumais que les événements ne me rattraperaient pas trop vite. Mais ils l'ont fait. En quelques années, non seulement il y eut des satellites en orbite autour de la Terre, mais une sonde lunaire fit le tour de la Lune et en photographia la face cachée. Il me semble cependant que maintenant, je peux supporter de ne pas être à la page. Ce texte est pour moi une expérience pédagogique. C'est un exemple de ce qui semblait être une bonne idée en 1957, et cela montre combien la science peut surpasser l'imagination, même la plus cultivée.

On les avait attachés avec des harnais pour les protéger de l'accélération du décollage ; on avait entouré leurs sièges habilement conçus d'un liquide et fortifié leurs organismes avec des médicaments.

Mais lorsque vint le moment de dégrafer leurs ceintures de sécurité, ils se retrouvèrent avec guère plus de place qu'auparavant.

L'unique vêtement léger qu'ils portaient leur donnait une impression de liberté, mais ce n'était qu'une illusion. Ils pouvaient remuer librement les bras, cependant les mouvements de leurs jambes étaient limités. Ils ne pouvaient en étendre qu'une à la fois, pas les deux. Ils pouvaient s'incliner à moitié sur la gauche ou sur la droite, mais pas quitter leur siège. Il n'y avait que les sièges d'ailleurs. Ils pouvaient manger, dormir, satisfaire tous leurs besoins corporels, d'une manière tout juste satisfaisante, en posture assise ; ils devaient rester assis, là.

Cela revenait à passer une semaine – en fait légèrement plus – enfermés dans une tombe. Et pour le moment, peu leur importait que cette tombe soit plongée dans l'espace !

Ils en avaient fini avec l'accélération et commençaient la silencieuse et régulière plongée à travers l'espace qui séparait la Terre de la Lune, et une grande terreur s'était abattue sur eux.

« De quoi allons-nous parler ? demanda Bruce G. Davis Jr.

— Je ne sais pas », répondit Marvin Oldbury.

Et ce fut de nouveau le silence. Ce n'étaient pas des amis, ils ne se connaissaient que depuis peu de temps. Ils étaient emprisonnés ensemble. Chacun d'eux s'était porté volontaire, avait satisfait aux conditions requises. Ils étaient célibataires, intelligents et en excellente santé.

De plus, ils avaient tous deux suivi une psychothérapie intensive pendant des mois. Et tous les psy leur avaient donné ce conseil : « Parlez ! Parlez sans arrêt s'il le faut, avaient-ils dit. Ne vous laissez surtout pas envahir par un sentiment de solitude. »

« Comment savaient-ils ? » demanda Oldbury.

C'était le plus grand et le plus costaud des deux, et il avait le visage carré et une touffe de poils entre ses deux sourcils noirs, juste au départ du nez.

Davis avait les cheveux blond-roux, des taches de rousseur, un sourire querelleur et des cernes qui commençaient à se dessiner. C'était peut-être ça qui donnait l'impression que ses yeux exprimaient comme un pressentiment malheureux.

« Qui ? demanda-t-il.

— Les psy. Ils disaient de parler. Comment peuvent-ils savoir que ce sera bénéfique ?

— Est-ce qu'ils s'en préoccupent ? C'est une expérience. Si ça ne marche pas, ils diront aux deux prochains pilotes : « Ne dites pas un mot. »

Oldbury étendit les bras et toucha des doigts la grande hémisphère constituée par les systèmes d'information qui les entouraient. Il pouvait tourner les boutons, manipuler l'équipement d'air conditionné, presser les tubes de plastique dont ils suçaient le douceâtre mélange nutritif, activer l'unité d'élimination des déchets, et effleurer les cadrans qui commandaient le télescope.

Tout cela baignait dans la douce lueur des lumières électriques qu'alimentaient les batteries solaires réparties sur la coque du navire, source d'énergie qui ne faisait jamais défaut.

Heureusement, se dit-il, que le vaisseau tournoyait sur lui-même, produisant une force centrifuge qui le plaquait à son siège, lui donnant l'illusion de la pesanteur. Sans cette touche de gravité qui rappelait la Terre, ce n'aurait pas été supportable.

Cependant, il aurait fallu prévoir plus d'espace dans le navire. Le prendre sur celui réservé aux équipements et le destiner aux deux hommes, beaucoup trop serrés l'un contre l'autre. Il traduisit cela en mots et dit :

« On aurait pu nous accorder plus de place !

— Pourquoi faire ? demanda Davis.

— Pour pouvoir se mettre debout ! »

Davis émit un grognement, c'était la seule réponse possible.

« Pourquoi vous êtes-vous porté volontaire ? reprit Oldbury.

— Vous auriez dû me demander cela avant le départ. Je le savais alors : j'allais être le premier homme à faire le tour de la Lune. J'allais être un grand héros à vingt-cinq ans. Christophe Colomb et moi, vous comprenez ? »

Il tourna la tête de côté et d'autre, nerveusement, puis téta un peu le tube dispensateur d'eau.

« Mais en même temps, je voulais me retirer depuis deux mois. Chaque soir, j'allais au lit tout suant en jurant que j'allais donner ma démission de lendemain.

— Vous ne l'avez pas fait ?

— Non. Parce que je ne pouvais pas. Parce que j'étais trop froussard pour admettre que j'avais peur. Même à l'instant où l'on m'a attaché sur mon siège, j'étais prêt à crier : « Non ! Trouvez quelqu'un d'autre ! « Je n'ai pas pu, même à ce moment-là. »

Oldbury eut un sourire sans gaieté.

« Moi, je n'envisageais même pas de le leur dire. J'ai écrit un mot,

expliquant que je renonçais. J’allais le poster et disparaître dans le désert… Vous savez où est la lettre maintenant ?

— Non.

— Dans ma poche de chemise. Là.

— Peu importe, dit Davis, quand nous reviendrons, nous serons des héros. De grands et célèbres héros tout tremblants. »

Lars Nilsson avait le teint pâle, des yeux tristes et des doigts minces aux articulations saillantes. C’était le civil responsable du projet spatial depuis trois ans. Il s’était beaucoup plu à accomplir cette tâche, y compris les tensions et les échecs. Jusqu’au moment où l’on avait enfin attaché les deux hommes dans la machine. « J’ai l’impression d’être un vivisectionniste », dit-il. Godfrey Mayer, qui était à la tête de l’équipe de psychologues, prit un air peiné.

« Il faut prendre des risques avec les hommes comme avec les vaisseaux. Nous avons fait tout ce qui est humainement possible pour les protéger. Après tout, ce sont des volontaires. » Nilsson répondit d’une voix blanche : « Je sais. »

Cela ne le réconfortait pas vraiment.

Regardant fixement les commandes, Oldbury se demanda quand une sonnerie d’alarme allait se déclencher. Quand l’une des aiguilles des cadrans allait passer dans la zone rouge indiquant le danger. On leur avait affirmé que, selon toutes probabilités, cela n’arriverait pas. Mais on leur avait appris à régler manuellement chaque commande. Et avec raison.

Grâce aux progrès de l’automatisation, le vaisseau était un organisme à peu près aussi autorégulé qu’un être vivant. Cependant, par trois fois, des véhicules non habités, presque aussi complexes que celui dans lequel ils étaient emprisonnés, avaient été lancés sur une orbite boomerang autour de la Lune, et par trois fois, ils n’étaient pas revenus.

De plus, à chaque fois, les appareils de transmission qui les reliaient à la Terre étaient tombés en panne avant même que le vaisseau ait atteint l’orbite lunaire.

L’opinion publique s’impatientait, et les hommes qui travaillaient au projet spatial avaient décidé de ne pas attendre le succès d’un véhicule non habité pour exposer des êtres humains à ce risque. On se disait qu’un véhicule habité était nécessaire, afin que des corrections manuelles puissent compenser les petits échecs cumulatifs d’une automatisation imparfaite.

Un équipage de deux hommes – on craignait qu’un seul ne puisse garder son équilibre mental…

« Davis, eh, Davis », s’écria Oldbury.

Davis sortit avec un tressaillement du silence où il s’était replié.

« Quoi ?

— Voyons à quoi ressemble la Terre.

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ? Puisque nous sommes ici, profitons au moins de la vue ! »

Il s’inclina en arrière. Le télescope était un modèle d’automatisation. Frappé par des radiations à ondes courtes, il ne retransmettait plus rien. Pas de danger de regarder le Soleil. Ce dernier mis à part, il s’orientait tout seul vers la source de lumière la plus brillante en compensant le mouvement propre du vaisseau, comme l’avaient fait remarquer les ingénieurs d’un air désinvolte. De petites cellules photo-électriques, localisées sur les quatre faces du véhicule spatial, tournoyaient sans cesse en scrutant le ciel. Et si l’on voulait voir autre chose que la source de lumière la plus brillante, on se servait de la commande manuelle.

Davis établit le contact et le scope s’alluma. Il éteignit les lumières artificielles de l’habitacle et la vue offerte parut plus brillante, par contraste avec l’obscurité.

Ce n’était pas un globe avec des continents, bien entendu. Ce qu’ils virent était un mélange nébuleux de bleu-vert et de blanc qui remplissait l’écran.

Le cadran qui mesurait la distance de la Terre en déterminant la valeur de la constante gravitationnelle les situait à cinquante mille kilomètres d’elle.

« Je vais chercher le bord », dit Davis.

Il tendit la main pour régler la visée et l’image vacilla. Une courbure noire balaya le scope. Il n’y avait pas d’étoiles dedans.

« C’est la nuit », dit Oldbury.

La vue revint en arrière d’un mouvement saccadé, l’obscurité envahit l’autre côté et se recourba nettement dans le sens opposé. Cette fois, elle révéla les points inflexibles des étoiles.

Oldbury déglutit.

« Je voudrais bien être revenu là-bas, dit-il solennellement.

— Au moins, nous pouvons voir que la Terre est ronde !

— Ah ! ça, c’est une fameuse découverte ! »

Davis parut piqué du ton avec lequel Oldbury répondait à sa remarque.

« Oui, c’est une découverte, si vous le prenez comme cela, dit-il. Seul un petit pourcentage de la population terrienne a jamais été convaincu que la Terre était ronde. »

Il ralluma les lumières de l’habitacle, l’air maussade, et déconnecta le scope.

« Pas depuis 1500, dit Oldbury.

— Pensez aux tribus de Nouvelle-Guinée. Voilà des gens qui croyaient que la Terre était plate, même en 1950. Et il y a eu des sectes religieuses, aux États-Unis, qui ont tenu cette proposition pour vraie jusque dans les années 30. Ils offraient une belle somme à quiconque aurait apporté la preuve qu'elle était ronde. Les idées ont la vie dure !

— Des cinglés », grommela Oldbury.

Davis s'échauffa.

« Pouvez-vous prouver qu'elle est ronde ? En dehors du fait que vous la voyez ainsi maintenant.

— Pff… Vous êtes ridicule.

— Vraiment ! Peut-être prenez-vous ce que vous a dit votre institutrice pour parole d'évangile ? Quelle preuve vous en a-t-on donné ? Que l'ombre projetée par la Terre sur la Lune pendant une éclipse de notre satellite est ronde, et que seule une sphère peut projeter une ombre ronde ? C'est complètement absurde ! Un disque circulaire a une ombre ronde, ainsi qu'un œuf, ou n'importe quelle forme irrégulière dont l'intersection est circulaire. Vous a-t-on fait remarquer que des hommes ont fait le tour de la Terre ? Ils ont peut-être marché en rond, autour du centre d'une Terre plate. Cela ne fait aucune différence. Un navire apparaît à l'horizon en commençant par le haut de son mât ? Ce peut être une illusion d'optique, que je sache. Il y en a de bien étranges.

— Le pendule de Foucault », fit remarquer brièvement Oldbury.

Il était tout déconcerté par la véhémence de son compagnon.

« Vous évoquez un pendule demeurant dans un plan, et le fait que si la Terre est ronde ce plan tourne à une vitesse dépendant de la latitude de l'endroit où l'expérience est menée ? Bien sûr ! À condition que le pendule ne s'écarte pas du plan. À condition que les théories impliquées dans ce raisonnement soient correctes. Est-ce que cela satisfait l'homme de la rue, qui n'est pas un physicien ? À moins qu'il ne soit prêt à croire sur parole le physicien. Je vous le dis, moi : il n'y a pas eu de preuve satisfaisante que la Terre était ronde avant que des fusées montent assez haut et prennent des photos d'une portion assez large de notre planète pour en montrer la courbure.

— Foutaises ! La géographie de l'Argentine serait toute déformée, si la Terre était plate et le pôle Nord en son centre. Et tout autre centre défigurerait la géographie d'une autre partie du monde. La surface de la Terre n'aurait pas la forme qu'elle a si elle n'était pas presque parfaitement sphérique. Vous ne pouvez pas réfuter cela ! »

Davis garda le silence un moment, puis il dit d'un air maussade :

« Pourquoi diantre discutons-nous ? Au diable tout cela ! »

Voir la Terre et en parler, même s'il ne s'agissait que de sa forme, avait

plongé Oldbury dans une profonde nostalgie. Il commença à parler de chez lui à voix basse. Il évoqua sa jeunesse à Trenton, dans le New Jersey, et raconta sur sa famille des anecdotes si insignifiantes qu'il n'y avait pas pensé depuis des années, riant de choses qui étaient à peine drôles, éprouvant le picotement d'une douleur enfantine qu'il croyait guérie depuis bien longtemps.

À un moment donné, Oldbury glissa dans un sommeil peu profond, puis s'éveilla en sursaut, plongé dans une grande confusion en se retrouvant dans cette lumière bleuâtre et glacée.

Instinctivement, il fit mine de se lever et retomba avec un gémissement, son coude ayant durement heurté le métal.

L'écran du scope était de nouveau éclairé. La lumière bleutée qui l'avait surpris à son réveil était celle reflétée par la Terre. La courbure de la planète était plus nette maintenant. Ils étaient à quatre-vingt mille kilomètres d'elle.

Davis s'était retourné au brusque sursaut de son compagnon et dit d'un ton querelleur :

« La rotondité de la Terre n'est pas un test. Après tout l'homme peut ramper à sa surface et déterminer sa forme d'après la géographie, comme vous dites. Il y a d'autres cas où nous agissons comme si nous savions et avec moins de raisons de le faire. »

Oldbury répondit en se frottant le coude :

« D'accord ! D'accord !

— Voilà la Terre. Regardez-la ! Quel âge a-t-elle ? » Davis n'allait pas se laisser apaiser ainsi.

« Quelques milliards d'années, je suppose, dit Oldbury avec circonspection.

— Vous supposez ! Qu'est-ce qui vous le fait supposer ? Pourquoi pas quelques milliers d'années ? Votre arrière-grand-père croyait probablement que la Terre avait six mille ans, comme on le dit dans le premier livre de la Genèse ? Je sais que c'était le cas du mien. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'ils se sont trompés ?

— Il y a un certain nombre de preuves géologiques…

— Le temps qu'il a fallu à l'océan pour qu'il devienne aussi salé qu'il l'est ? Le temps qu'il a fallu aux roches sédimentaires pour avoir une telle épaisseur ? Le temps qu'il a fallu pour qu'une telle quantité de plomb se forme dans le minerai d'uranium ? »

Oldbury s'était renversé dans son fauteuil et regardait la Terre avec une sorte de détachement. Il entendait à peine ce que disait Davis. Un peu plus, et il l'aurait vue tout entière sur l'écran. Déjà, alors que la courbure planétaire se détachait sur l'espace, à l'une des extrémité, l'ombre de la nuit allait empiéter sur l'autre.

Cette ombre ne changeait pas de position, bien sûr. La Terre tournait, mais pour les deux hommes à bord du vaisseau, elle restait aussi brillante.

« Eh bien ? demanda Davis.

— Quoi ? dit Oldbury en sursautant.

— Et vos fameuses évidences géologiques ?

— Oh… Eh bien, il y a la désintégration de l'uranium.

— Je l'ai mentionnée. Vous êtes un idiot, vous ne le savez pas ? »

Oldbury compta silencieusement jusqu'à dix avant de répondre.

« Je ne crois pas.

— Alors, écoutez. Supposez que la Terre se soit formée il y a six mille ans, juste comme le prétend la Bible. Pourquoi n'aurait-elle pas été créée avec une certaine quantité de plomb dans l'uranium ? Si l'uranium a été créé, pourquoi pas avec du plomb dedans ? Pourquoi ne pas créer l'océan aussi salé qu'il l'est ? Et les roches sédimentaires aussi épaisses qu'elles le sont ? Pourquoi ne pas créer les fossiles exactement tels qu'ils existent ?

— En d'autres mots, pourquoi ne pas créer une Terre achevée avec des signes internes prouvant qu'elle a plusieurs milliers d'années ?

— C'est cela, dit Davis. Pourquoi pas ?

— Laissez-moi vous poser la question contraire : pourquoi ?

— Peu m'importe pourquoi. J'essaie simplement de vous montrer que toutes les prétendues preuves de l'âge de la Terre ne réfutent pas nécessairement l'hypothèse qu'elle a pu être créée il y a six mille ans.

— Je suppose que vous considérez tout cela comme une sorte de jeu ? Un puzzle scientifique conçu pour mettre l'ingéniosité humaine à l'épreuve, exercer son esprit ?

— Vous vous croyez drôle, Oldbury, mais en réalité, qu'y a-t-il d'impossible à cela ? C'est peut-être vrai. Vous ne pouvez pas prouver que c'est faux.

— Je n'essaie pas de prouver quelque chose…

— Non, vous vous contentez de prendre les choses comme on vous les présente. C'est pourquoi j'ai dit que vous êtes un idiot. Si nous pouvions reculer dans le temps et voir par nous-mêmes, ce serait une autre histoire. Si nous pouvions remonter jusqu'à quatre mille ans avant Jésus-Christ et voir l'Égypte prédynastique, ou encore plus tôt, et tuer un tigre à dents de sabre.

— Ou un tyrannosaure.

— Ou un tyrannosaure, oui ! Jusqu'à ce que nous puissions le faire, nous ne pourrons que spéculer et il sera impossible de dire si cette spéculation est exacte ou non. Toute science est fondée sur la foi en des prémisses et en l'efficacité de la déduction et de l'induction.

— Ce n’est pas un crime.

— *C’est* un crime ! s’exclama Davis avec véhémence. On en vient à croire et alors on ferme les portes de son esprit. On a sa propre idée et on ne peut pas la remplacer par une autre. Galilée a appris, à ses dépens, combien les idées avaient la vie dure !

— Colomb aussi », dit Oldbury d’un air somnolent.

Contempler fixement la Terre teintée de bleu et les lents tourbillonnements de ses formations nuageuses avait un effet presque hypnotique sur lui.

Davis sauta sur cette remarque avec joie.

« Colomb ! Je suppose que vous croyez qu’il a soutenu que la Terre était ronde alors que tous les autres pensaient qu’elle était plate ?

— Plus ou moins…

— Voilà ce que c’est que d’écouter son institutrice qui a, elle aussi, écouté son institutrice et ainsi de suite. Tout contemporain de Colomb, intelligent et cultivé, aurait convenu bien volontiers que la Terre était ronde. Ce qui était en cause, c’était la dimension de la Terre.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument ! Colomb utilisait les cartes d’un géographe italien qui considérait que la Terre mesurait vingt-cinq mille kilomètres de circonférence et que la côte est de l’Asie se trouvait à six mille kilomètres de l’Europe. Les géographes de la cour de Jean, le roi du Portugal, soutenaient que c’était faux, que la Terre mesurait quarante mille kilomètres de circonférence et que la côte est de l’Asie était à environ vingt mille kilomètres de la côte ouest de l’Europe, et que le roi Jean ferait mieux d’essayer la route qui faisait le tour de l’Afrique. Les Portugais avaient raison, et Colomb avait tort. Ils ont atteint les Indes, et pas Colomb.

— Il a tout de même découvert l’Amérique, vous ne pouvez pas le nier ! dit Oldbury.

— Ça n’avait rien à faire avec ses idées ! Ce fut purement accidentel ! C’était un tel imposteur intellectuel que lorsque son voyage montra que sa carte était fausse, il falsifia son livre de bord pour ne pas modifier ses théories. Ses idées avaient la vie dure ! Elles ne sont mortes qu’avec lui, en fait. Et c’est pareil avec les nôtres : je peux toujours parler, et vous resterez convaincu que Colomb était un grand homme parce qu’il pensait que la Terre était ronde alors que tout le monde disait qu’elle était plate.

— Si vous voulez », marmotta Oldbury.

Il était las et se rappelait la soupe de poulet que sa mère faisait lorsqu’il était enfant. Elle y mettait de l’orge. Il se souvint comme la cuisine embaumait le samedi matin, le jour où elle faisait du pain grillé à la française ; et comment

étaient les rues après un après-midi de pluie ; et le…

Les enregistrements étaient sur le bureau de Lars Nilsson. Les parties les plus significatives étaient cochées par les psychologues.

« Est-ce que nous les recevons clairement ? » demanda-t-il.

Ils étaient convaincus que les appareils transmetteurs fonctionnaient à la perfection.

« Cela me gêne d'écouter leurs conversations sans qu'ils le sachent, ajouta-t-il. Je suppose que c'est idiot de ma part. »

Godfrey Mayer ne se donna pas la peine de cacher ce qu'il pensait.

« C'est effectivement idiot. Il faut considérer cela comme une information supplémentaire à porter à l'étude du comportement des humains dans l'espace. Lorsque nous avons testé les réactions humaines à une forte accélération, vous êtes-vous senti embarrassé de lire les enregistrements des variations de leur tension artérielle ?

— Que pensez-vous de Davis et de ses drôles de théories ? Cela m'ennuie.

— Nous ne savons pas encore ce qui doit nous ennuyer le plus. Davis assouvit sa rage contre la science qui l'a placé dans la situation où il se trouve.

— C'est votre… théorie ?

— C'en est une. Exprimer son agressivité peut être une bonne chose. Cela peut le rendre plus stable, mais aussi devenir incontrôlable. Il est trop tôt pour le savoir. Il se peut que Oldbury soit plus en danger que lui : il devient passif.

— Pensez-vous, Mayer, que nous allons découvrir que l'homme n'est pas fait pour l'espace ? N'importe quel homme ?

— Si nous pouvions construire des véhicules qui transporteraient des centaines d'hommes dans un milieu semblable à la Terre, tout se passerait bien. Aussi longtemps que nous ne disposerons que de vaisseaux semblables à celui-là », il fit un geste du pouce par dessus son épaule dans une direction assez vague, « nous aurons pas mal d'ennuis. »

Nilsson éprouvait un inexplicable sentiment de mécontentement.

« Bon, ils en sont à leur troisième journée et semblent toujours sains et saufs. Pour le moment. »

« C'est le troisième jour, dit Davis avec rudesse. Nous avons fait plus de la moitié du chemin.

— Oui, oui. J'avais un cousin qui possédait une scierie. J'allais parfois lui rendre visite en rentrant de l'école », dit Oldbury racontant toujours ses souvenirs.

Inexplicablement, ses réminiscences furent interrompues par l'évocation du

Forgeron du village de Longfellow, contenant une phrase sur « les enfants rentrant de l'école ».

« Qu'est-ce que je disais ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répliqua Davis d'un ton irrité. *Moi*, je disais que nous avons dépassé la moitié du chemin. Et nous n'avons pas encore regardé la Lune.

— Alors, regardons-la.

— D'accord, réglez le scope. Je l'ai fait assez longtemps. Bon Dieu ! J'ai des ampoules aux fesses ! »

Il remua violemment dans les confins de son siège-baquet, comme pour mettre une nouvelle partie de son postérieur en contact avec le métal rembourré.

« Je ne sais pas si c'est une si bonne idée que ça, de faire tournoyer ce sacré véhicule pour nous donner une sensation de pesanteur. Planer un petit peu nous allégerait, ce serait reposant…

— Il n'y a pas de place pour planer, soupira Oldbury. Et si nous étions en chute libre, vous vous plaindriez d'avoir des nausées. »

Tout en parlant, Oldbury tournait les commandes du scope. Les étoiles défilaient sur l'écran. Ce n'était pas difficile. Les ingénieurs, là-bas, à Trenton…, non, au Nouveau-Mexique…, enfin, sur Terre, les ingénieurs leur avaient soigneusement appris comment faire : « Redressez-le, et pointez-le à l'opposé de la Terre, à 180°. Une fois qu'il y est presque, laissez agir les compteurs de lumière ; la Lune sera l'objet le plus brillant du voisinage et l'appareil la centrera d'une manière instable. Il faudra quelques secondes au compteur pour balayer le reste du ciel et ramener le scope vers la Terre et pendant ce temps-là, branchez-le sur « manuel « et vous l'aurez. »

La Lune était en croissant. Elle serait dans une phase opposée à la Terre tant que le navire poursuivrait sa course sur une ligne presque droite entre les deux mondes. Mais le croissant était bouffi, comme sur l'illustration d'un calendrier bon marché. Oldbury pensa qu'il y aurait deux têtes penchées l'une vers l'autre, une aux cheveux courts et une aux longs cheveux ondulés, qui se découperaient sur la Lune, sauf que celle-ci serait pleine.

« En tout cas, elle est là ! grogna Davis.

— Vous vous attendiez qu'elle n'y soit pas ?

— Dans l'espace, pour moi tout est possible. Personne n'y est encore allé, donc, on ne sait pas. Mais au moins, je vois la Lune.

— Vous la voyiez aussi de la Terre !

— Ne soyez pas si sûr de ce que vous voyez sur la Terre. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, vue de là-bas, la Lune n'est qu'une tache jaune peinte sur un fond bleu, avec une ombre qui va et vient devant elle, en un mouvement d'horlogerie.

— Les étoiles et les planètes aussi sont mues par un mécanisme ?

— Comme dans un planétarium, pourquoi pas ? Et un télescope ne fait que nous montrer plus d'étoiles peintes sur…

— Avec un déplacement vers le rouge intégré dedans ?

— Pourquoi pas ? » répondit Davis d'un ton plein de défi. « Seulement, nous sommes à mi-chemin de la Lune. Et elle est plus grosse, et peut-être allons-nous découvrir qu'elle existe. Je réserve donc mon jugement sur les planètes et les étoiles. »

Oldbury regarda la Lune et soupira. Dans quelques jours ils allaient en faire le tour et survoler la face cachée.

« Je n'ai jamais cru à l'histoire de l'homme dans la Lune, dit-il. Je ne l'ai même jamais vu. Ce que je voyais, c'était un visage de femme. Deux yeux, un peu de guingois, mais très tristes. Je pouvais voir la pleine lune de la fenêtre de ma chambre et elle me rendait toujours triste. Mais je la sentais amicale. Lorsque les nuages défilaient, c'était toujours la lune qui semblait bouger et pas les nuages. Et pourtant, elle ne sortait pas du champ de la fenêtre. Et on peut la voir au travers des nuages bien qu'on ne puisse pas voir le soleil quand il y en a, même des petits nuages, et pourtant il est beaucoup plus brillant qu'elle, pourquoi cela, pap… euh… D… Davis…

— Pourquoi votre voix est-elle bizarre ?

— Je n'ai pas une drôle de voix…

— Vous glapissez ! »

Par un effort de volonté, Oldbury força sa voix à descendre d'une octave.

« Je ne glapis pas. »

Il contempla les petites pendules du tableau de bord. Il y en avait deux. Ce n'était pas la première fois qu'il les regardait. L'une donnait l'heure de Greenwich et celle-là ne l'intéressait pas. C'était l'autre, celle qui mesurait le nombre d'heures écoulées depuis le décollage qui retenait périodiquement son attention. Elle disait un peu plus de soixante-quatre. Et, en rouge de l'autre côté du cadran, il y avait les heures qui restaient avant qu'ils atterrissent de nouveau sur Terre. Le rouge comptait maintenant un peu plus de cent quarante-quatre heures.

Oldbury était désolé que le temps qui restait à passer là soit enregistré. Il aurait aimé le calculer lui-même. Là-bas, à Trenton, il avait l'habitude de comptabiliser les heures qui le séparaient encore des grandes vacances. Il comptait douloureusement de tête durant les cours de géographie, toujours pendant ce cours-là, combien de jours, puis combien d'heures il restait. Il écrivait le résultat en chiffres minuscules dans son cahier. Chaque jour le nombre devenait plus petit. Une bonne moitié de l'excitation qui s'emparait de lui à l'approche des grandes vacances, il l'éprouvait à voir ces nombres devenir plus

petits. Mais maintenant, ils rapetissaient d'eux-mêmes tandis que la petite aiguille tournait, découpant le temps en minutes, en portions de temps minces comme du papier, tel le jambon débité par la machine à découper du charcutier.

La voix de Davis frappa soudain ses oreilles.

« Tout semble bien se passer, jusqu'à maintenant.

— Tout se-passera bien, dit Oldbury, sûr de lui.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Parce que les nombres deviennent plus petits.

— Hein ? Comment cela ? »

Durant un instant, Oldbury perdit le fil de ses idées.

« Rien. »

Il faisait sombre dans le navire éclairé par le seul croissant de lune. Il retomba endormi, comme on plonge dans la mer, à demi conscient de la vraie Lune, et rêvant à moitié de la pleine lune se découpant à sa fenêtre, avec un visage de femme poussé, immobile, par le vent.

« Trois cent vingt mille kilomètres, dit Davis. C'est presque quatre-vingt-cinq pour cent de la distance à parcourir. »

La partie éclairée de la Lune était mouchetée et boutonneuse, ses cornes avaient débordé de l'écran. La Mare Crisium était un sombre ovale déformé par l'angle de vue oblique, mais assez grand pour y mettre le poing.

« Et toujours pas de pépins, poursuivit Davis. Pas la moindre petite lumière rouge sur un seul des cadrans.

— Bien, dit Oldbury.

— Bien ? » Davis tourna la tête pour regarder fixement Oldbury, et ses yeux soupçonneux étaient à demi fermés. « Lors de tous les essais précédents, quelque chose a mal tourné puisque les vaisseaux ont disparu. Alors ce n'est pas encore *bien.*

— Je ne pense pas que quelque chose puisse tourner mal.

— Moi si. La Terre n'est pas censée savoir…

— Elle n'est pas censée savoir quoi ? »

Davis éclata de rire et Oldbury le regarda avec lassitude. Il se sentait étrangement effrayé par la monomanie croissante de son compagnon. Davis n'était pas du tout comme le père dont Oldbury se souvenait si curieusement (dans ses souvenirs, il était plus jeune que maintenant, il avait encore tous ses cheveux et un cœur en bon état).

Le profil de Davis était anguleux au clair de lune.

« Il y a peut-être beaucoup de choses dans l'espace que nous ne sommes pas censés savoir, dit-il. Y a-t-il un milliard d'années-lumière devant nous, ou bien

un solide mur noir juste de l'autre côté de la Lune, avec des étoiles peintes dessus, et des planètes qui se déplacent d'une manière si louche que, sur Terre, des petits malins s'imaginent toute sorte d'orbites fantaisistes et en tirent des théories de la gravitation ?

— Un jeu, pour tester notre intelligence ? » demanda Oldbury.

Sa mémoire évoqua cette précédente remarque de Davis – ou était-ce une des siennes ? – avec une sorte d'effort violent. Tous ces arguments au sujet du vaisseau lui semblaient si lointains !

« Pourquoi pas ?

— Tout va bien », dit anxieusement Oldbury pour l'apaiser. « Tout va bien jusqu'à maintenant ! Un jour, vous allez voir, tout se sera bien passé jusqu'au bout.

— Alors pourquoi est-ce que tous les instruments d'information se sont déglingués, passé trois cent vingt mille kilomètres ? Pourquoi ? Répondez à cela.

— Nous sommes là. Nous les réparerons.

— Oh ! non. Sûrement pas ! » dit Davis.

Le souvenir très net d'une histoire qu'il avait lue lorsqu'il avait douze ans enflamma Oldbury.

« Écoutez ! Une fois, j'ai lu un livre qui parlait de la Lune. Les Martiens avaient établi une base sur l'autre face. On ne pouvait pas les voir, vous comprenez, ils étaient cachés. Mais eux pouvaient nous observer.

— Comment ? demanda Davis avec aigreur. Il y a trois mille deux cents kilomètres d'épaisseur de Lune, entre la Terre et l'autre côté.

— Non ! Laissez-moi vous raconter l'histoire en entier ! »

Oldbury entendait sa voix redevenir aiguë, mais peu lui importait. Il aurait voulu se lever de son siège pour sauter sur place parce que le souvenir de cette histoire le réjouissait, mais pour une raison qu'il ignorait, c'était impossible.

« Écoutez, c'était dans le futur. Et ce que la Terre ne savait pas, c'était que…

— Allez-vous vous taire ? »

La voix d'Oldbury se brisa. Il se sentit blessé, étouffé. Il reprit à voix basse :

« Vous avez dit que la Terre n'est pas censée savoir, et que c'est pourquoi les instruments se sont tus. La seule nouvelle chose que nous allons voir, c'est l'autre face de la Lune. Et si les Martiens…

— Vous allez arrêter, avec vos stupides histoires de Martiens ? »

Oldbury se tut. Il en voulait énormément à Davis. Ce n'était pas une raison parce que Davis était un adulte pour brailler comme cela ! Ses yeux revinrent à la pendule. Plus que cent vingt heures avant les grandes vacances.

Ils tombaient vers la Lune maintenant. En chute libre, à une vitesse

effroyable. La gravité de notre satellite était faible, mais ils tombaient d'une grande hauteur. Et pour finir, l'image lumineuse se mit à glisser très lentement et de nouveaux cratères apparurent.

Bien sûr, ils ne tomberaient pas sur la Lune, et leur vélocité les emporterait sains et saufs de l'autre côté. Ils allaient survoler la moitié de la surface lunaire, sur cinq mille kilomètres, en une heure. Et puis, ils seraient précipités de nouveau vers la Terre.

Mais la face familière de la Lune manquait tristement à Oldbury. De si près, il n'y avait plus de visage, rien qu'une surface déchiquetée. Il sentit ses yeux se remplir de larmes tandis qu'il la contemplait, maussade.

Et puis brusquement, la petite pièce encombrée retentit de sonneries, et sur la moitié des cadrans du panneau qui était devant eux, les aiguilles passèrent dans la zone rouge.

Oldbury se recroquevilla dans son siège, mais Davis hurla d'une manière presque triomphante :

« Je vous l'avais dit ! Tout va se déglinguer ! »

Il tripota inutilement les commandes.

« Aucune information ne passera ! C'est secret ! Secret ! »

Mais Oldbury regardait toujours la Lune. Elle était terriblement proche et maintenant sa surface défilait rapidement. Ils commençaient pour de bon le mouvement tournant et Oldbury cria d'une voix haut perchée :

« Regardez ! Regardez ça ! »

Le doigt qu'il tendait était raide d'horreur. Davis regarda et répéta « Ô mon Dieu ! Ô mon Dieu !… » jusqu'à ce que l'écran s'éteigne, et que les commandes du scope passent au rouge.

Lars Nilsson ne pouvait pas devenir plus pâle qu'il ne l'était déjà, mais ses mains tremblaient lorsqu'il les tordit.

« Encore ? C'est une sacrée poisse ! Ça fait dix ans que l'automatisation ne marche pas, ni sur les vaisseaux non habités, ni sur celui-ci. Qui est responsable de cela ? »

Ce n'était pas la peine d'essayer d'établir une responsabilité. Personne n'était responsable, comme l'admit presque immédiatement Nilsson avec un gémissement. C'était seulement qu'au moment crucial, une fois de plus, les choses avaient échoué.

« Il va falloir les en sortir, d'une manière ou d'une autre », dit-il, sachant que l'issue était douteuse, maintenant.

Cependant, on mit tout en œuvre pour réussir.

« Vous avez vu aussi, n'est-ce pas ? demanda Davis.

— J'ai la frousse, gémit Oldbury.

— Vous avez vu ? Vous avez vu la face cachée de la Lune, lorsque nous sommes passés ? Et vous avez vu qu'il n'y en avait pas ! Grands Dieux, juste des poutres ! Juste de grosses poutres tenant dix millions de kilomètres carrés de toile ! Je le jure, c'est de la toile ! »

Il rit sauvagement, jusqu'à suffoquer, hors d'haleine. Puis il dit d'une voix rauque :

« Pendant un million d'années, l'humanité a contemplé la plus grande façade trompeuse qu'on ait jamais imaginée. Des amants flirtaient sous une étendue de toile grande comme un monde et ils appelaient ça la pleine lune. Les étoiles sont peintes, elles le sont forcément ! Si nous pouvions aller assez loin, nous en raflerions quelques-unes que nous ramènerions à la maison. C'est trop drôle ! »

De nouveau, il éclata de rire. Oldbury eut envie de demander à l'adulte pourquoi il riait, il réussit seulement à dire : « Pourquoi ? Pourquoi ? » parce que le rire de l'autre était si véhément qu'il lui glaçait les paroles dans la gorge.

« Pourquoi ? Comment diantre le saurais-je, dit David. Pourquoi est-ce que la télévision fait construire de fausses façades de maisons sur des rues entières pour tourner ses émissions ? La Terre est peut-être un spectacle et tous deux, nous sommes péniblement arrivés jusqu'à l'endroit où sont dressés les décors en carton au lieu d'être, comme il se devrait, au centre de la scène ? L'humanité n'est pas censée savoir ce qui se passe. C'est pourquoi les appareils de retransmission s'éteignent toujours, passé trois mille deux cents kilomètres. Mais nous, nous avons vu. » Il regarda de travers le grand type assis à côté de lui. « Vous savez pourquoi il importe peu que nous l'ayons vu ? »

Oldbury tourna vers lui son visage maculé de larmes.

« Non, pourquoi ?

— Parce que si nous retournons sur Terre et que nous disons que la Lune est une toile tendue sur un morceau de bois, ils nous tueront, ou nous enfermeront à vie, dans un asile, s'ils ont bon cœur. C'est pourquoi nous ne dirons pas un mot de tout cela. »

Sa voix se fit menaçante :

« Vous avez compris ? Pas un mot !

— Je veux ma maman, gémit Oldbury.

— Vous avez compris ? Nous garderons le silence. C'est notre seule chance d'être traités comme des gens sains d'esprit. Que quelqu'un d'autre vienne ici, découvre la vérité et se fasse massacrer. Jurez que vous vous tairez ! Crachez par terre et dites : « Que j'aille en enfer si je leur en parle. »

Davis haletant leva un bras menaçant. Oldbury recula et se recroquevilla

autant que le lui permettait le siège où il était prisonnier.

« Non, ne me battez pas ! »

Mais Davis emporté par sa colère cria : « Il n'y a qu'un moyen d'en être sûr ! »

Et il se mit à frapper sur la grande forme tremblante.

Godfrey Mayer, assis au chevet d'Oldbury, dit :

« C'est bien clair, maintenant ? »

Le pilote était sous observation depuis presque un mois. Lars Nilsson, installé à l'autre extrémité de la pièce, écoutait et regardait. Il évoqua Oldbury tel qu'il était avant de s'embarquer dans le vaisseau. Son visage était toujours carré, mais les joues s'étaient creusées et son énergie avait disparu. Sa voix était posée, mais lorsqu'il parla, ce fut presque à voix basse.

« Ce n'était pas du tout un vaisseau, nous n'étions pas dans l'espace.

— Nous ne nous sommes pas contentés de vous le dire, nous vous avons *montré* le vaisseau et les commandes qui vous transmettaient des images de la Terre et de la Lune. Vous les avez vus ?

— Oui, je sais. »

Mayer poursuivait calmement, d'une voix neutre :

« C'était un essai, une reproduction exacte des conditions réelles, afin de voir si les hommes pouvaient s'en tirer. On ne pouvait pas vous le dire, ni à vous ni à Davis, ou le test n'aurait eu aucune valeur. Si les choses ne marchaient pas, nous pouvions arrêter l'expérience n'importe quand. Cela nous permettait d'apprendre et d'effectuer des changements, puis d'essayer de nouveau avec deux autres hommes. »

Il avait expliqué cela maintes et maintes fois. Il fallait qu'Oldbury comprenne, pour mener de nouveau un jour une vie normale.

« Vous avez déjà mis deux autres pilotes à l'essai ? demanda Oldbury d'une voix pleine de mélancolie.

— Pas encore, mais cela va venir. Il y a des modifications à apporter.

— J'ai échoué.

— Nous avons appris beaucoup de choses, donc l'expérience a réussi, d'une certaine manière. Maintenant, écoutez : les commandes du vaisseau étaient conçues pour cesser de fonctionner au moment où elles l'ont fait, afin de tester votre réaction à des situations d'urgence après plusieurs jours de tension. La panne devait se produire pendant le tour simulé de la Lune, que vous auriez ensuite pu voir sous un nouvel angle pendant le voyage de retour. Vous n'étiez pas censés voir l'autre côté, aussi nous ne l'avons pas construit. Disons que cela faisait une économie. Le test a coûté à lui tout seul cinquante millions de dollars

et ce n’est pas facile d’avoir des crédits. »

Nilsson ajouta avec amertume :

« Sauf que l’interrupteur automatique du scope ne s’est pas fermé à temps. Une lampe a grillé. Vous avez vu l’arrière inachevé de la Lune et nous avons dû arrêter le vaisseau pour éviter…

— C’est cela, interrompit Mayer. Maintenant, répétez ce que nous venons de dire, Oldbury, répétez tout. »

Il suivait le couloir, tout pensif.

« Il est presque redevenu semblable à lui-même, aujourd’hui, vous ne trouvez pas ? fit remarquer Nilsson.

— Il y a une amélioration, reconnut Mayer. Une grande amélioration. Mais il est loin d’avoir terminé sa thérapie !

— Il y a-t-il un espoir pour Davis ? »

Mayer secoua lentement la tête.

« Le cas est différent. Il s’est complètement refermé sur lui-même. Il ne parle pas, et cela nous prive de tout moyen de le toucher. Nous avons essayé l’aldostérone, l’ergothérapie, la contre-électrœncéphalographie et d’autres encore. Aucun résultat. Il pense que s’il parlait, nous pourrions le mettre dans un asile ou le tuer. Comme paranoïa, on ne peut pas faire mieux !

— Lui avez-vous dit que nous savions ?

— Si je le faisais, nous provoquerions de nouveau une crise homicide, et nous n’aurions peut-être pas la chance de sauver sa victime comme nous l’avons fait pour Oldbury. Je crois qu’il est incurable.

— Le garçon de salle m’a dit que lorsque la lune est dans le ciel, Davis la regarde et murmure « De la toile… ».

— Cela me rappelle ce qu’il a dit au début du voyage : « Les idées ont la vie dure. « C’est vrai n’est-ce pas ?

— C’est le drame de notre monde, seulement… »

Mayer hésita.

« Seulement quoi ?

— Nos fusées non habitées, trois en tout… Leurs appareils se sont arrêtés de transmettre juste avant d’amorcer la courbe en boomerang, et aucune n’est revenue. Parfois, je me demande…

— Taisez-vous ! » s’écria Nilsson, l’air farouche…

FIN

---

[1] Il est évident que l'ordre dans lequel les nouvelles sont présentées dans cette

édition française n'est pas celui de l'édition américaine. (N.d.T.)
[2] « Y a-t-il un homme en incubation ? » in *Quand les ténèbres viendront*, Présence du Futur n° 123 ; « Vide-C » et « Quelle belle journée ! » in *L'Amour, vous connaissez ?* Présence du Futur n° 125.
[3] En français dans le texte. *(N.d.T.)*